This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

HW BFS3 G

39597
3

From
David Sears Esq.
of
Boston.
1816-1817

BOSTON
39.6
62.2
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

David Sears.

ŒUVRES

COMPLETTES

Jean François

DE M. MARMONTEL,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

Et Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise.

Edition revue & corrigée par l'Auteur.

TOME DIX-SEPTIÈME.

A PARIS,

Chez NÉE DE LA ROCHELLE, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont S. Michel, N°. 13.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

Digitized by Google

39597.8

Digitized by Google

MÉLANGES

DE

PROSE ET DE POÉSIE.

M. DCC. LXXXVII.

Digitized by Google

Digitized by Google

OUVRAGES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

DISCOURS de M. Marmontel à l'Académie Françoise. Page 1
ESQUISSE de l'Éloge de M. d'Alembert. 40
LETTRE de M. Marmontel sur la Cérémonie du sacre de Louis XVI. 55
DISCOURS en faveur des Payſans du Nord. 65
FRAGMENS de Philoſophie morale. De la Gloire. 135
De la Grandeur. 168
Des Grands. 183
ESSAI ſur le Bonheur. 206

MÊLANGES DE POÉSIES.

ODE ſur la Bataille de Fontenoi. 235
POEME qui remporta le Prix de l'Académie Françoiſe en 1746. 244
ODE qui remporta le Prix à l'Académie Françoiſe en 1747. 249
LES CHARMES DE L'ÉTUDE. 255
ODE contre l'égoïſme d'une fauſſe Philoſophie. 272
VERS au fils de Madame la Comteſſe de C... 279
VERS à Madame.... 281
LE MIROIR DE VÉNUS. 283
LE SONGE VÉRIDIQUE. 287
DISCOURS en vers ſur la force & la foibleſſe de l'eſprit humain. 290
ÉPITRE à Mlle Guimard. 304
ODE à la louange de Voltaire. 308
ÉPITRE AU ROI ſur l'incendie de l'Hôtel-Dieu. 317
ÉPITRE de M. de Voltaire à M. Marmontel. 334

Digitized by Google

RÉPONSE de M. de Marmontel à M. de Voltaire. 337
DISCOURS en vers sur l'Éloquence. 341
DISCOURS sur l'Hiſtoire. 363
DISCOURS sur l'eſpérance de ſurvivre. 384
VOUS AVEZ TORT, avis aux Gens de Lettres. 393
LÉOPOLD DE BRUNSWICK, Poëme. 399
DAPHNÉ, Romance. 407
PÉTRARQUE, Romance. 409
LA BERGÈRE DES ALPES, Romance. 412
VERS imités d'une Idylle de Klein. 413
ÉPITHALAME pour le mariage de Mlle D. L. S. 414
CHANSON pour Mme Marmontel. 416
— Pour M. l'Abbé M... 418
— Pour M...lle de M... 421
LA CEINTURE DE VÉNUS. 423
VERS à M. B... 426
ÉPITAPHE du Maréchal de Saxe. 428
VERS écrits in-promptu dans le pavillon du palais Bourbon. *ibid.*
VERS à Madame la Marquiſe de M... 429
L'AMOUR VENGÉ. 430
RÉPONSE à une Epigramme de Piron contre Béliſaire. *ibid.*
VERS écrits du château de L. T. 431
VERS ſur Meſdemoiſelles d'Eſcajeul. 432
VERS à M. de L. P. 433
CHANSONS. 434 & ſuiv.
PAROLES D'UN DUO DE LA GARDE. 444 & 446
AGAR & ISMAEL, Drame lyrique. 447

Fin de la Table.

Digitized by Google

MÉLANGES DE PROSE.

Digitized by Google

DISCOURS

Digitized by Google

DISCOURS

DE M. MARMONTEL

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

Lorsqu'il y fut reçu à la place de M. de Bougainville, le Jeudi 22 Décembre 1763.

MESSIEURS,

LORSQUE des hommes qui ont éclairé leur siècle, illustré leur patrie, enrichi & consacré la Langue par des ouvrages immortels, obtiennent l'honneur d'être assis parmi vous, ils vous apportent leur gloire en échange de vos suffrages; & le nouveau lustre qu'ils donnent à l'Académie, se joint à l'éclat qu'elle répand sur eux.

Mais le talent foible & timide qui vient se jetter dans vos bras, que vous daignez y

Digitized by Google

recevoir, & à qui vous rendez l'espoir & le courage, vous doit tout avant d'avoir rien mérité ; & moins vous avez exigé de lui, plus vous avez droit d'en attendre. Ma reconnoissance envers vous, MESSIEURS, n'est donc pas le tribut d'un moment ; c'est le devoir de toute ma vie : je l'emploierai à justifier mon ambition & vos espérances. Heureux, si je pouvois adoucir vos regrets sur la perte de l'Homme de Lettres dont je viens occuper la place !

Dans ses Ecrits, comme dans ses mœurs, tout fut louable, & rien n'annonçoit le vain desir d'être loué. Avec les talens qui rendent célèbre, il n'aspira qu'à l'honneur d'être utile.

Sans lui le poëme de l'Anti-Lucrèce seroit peut-être encore étranger parmi nous. Ce poëme, écrit en latin, étoit une espèce d'injure faite à notre Langue par l'un des hommes qui la parloit avec le plus de grace & de facilité. M. le Cardinal de Polignac regardoit la pompe & l'harmonie des vers latins, comme un avantage qu'il étoit dan-

Digitized by Google

gereux de laiſſer à ſon ennemi ; & pour l'attaquer, il prit les mêmes armes.

M. de Bougainville oſa croire que la vérité dans tout ſon éclat, pouvoit ſe paſſer de l'illuſion ; que les deux objets les plus ſublimes où l'intelligence humaine pût s'élever, la Religion & la nature, n'avoient pas beſoin, pour nous attacher, du foible artifice des vers. A ce preſtige il ſubſtitua le charme d'une proſe nombreuſe, & il eut ſoin d'y réunir la préciſion, la clarté, la juſteſſe, l'élégance & le coloris : qualités qu'il eût été peut-être impoſſible de concilier avec la gêne de traduire en vers un poëme qui demandoit l'exactitude la plus fidelle.

Il fit plus encore, & dans la crainte d'avoir affoibli les graces de l'original, il voulut du moins y ſuppléer par un nouveau degré de force & de lumière. Il donna donc à l'Anti-Lucrèce un frontiſpice auſſi éclatant que ſolide, le parallèle raiſonné de la doctrine d'Epicure & des anciens Matérialiſtes, avec celle de ſon auteur : expoſé fidèle & frappant, où l'on voit l'erreur ſe détruire

Digitized by Google

elle-même, & tomber confondue aux pieds de la Religion, pour en assurer le triomphe.

Ce service rendu aux Lettres lui obtint les suffrages d'une Académie qui doit, MESSIEURS, sa naissance à la vôtre, & qui soutient avec tant d'éclat la gloire de son origine; Société savante & laborieuse que l'on croit voir, le flambeau à la main, errant sur les débris du monde, lutter sans cesse contre le tems, pour lui arracher la vérité qu'il s'efforce d'ensevelir.

Après avoir partagé ces travaux avec autant de succès que de zèle, M. de Bougainville fut chargé du soin d'en rédiger l'histoire. Les volumes qu'il en a donnés attestent la variété & l'étendue de ses connoissances, l'exactitude, la netteté, la facilité de son esprit, la précision & la pureté de son style.

Mais un soin plus touchant pour lui fut d'honorer, par des éloges, la mémoire des Hommes recommandables que la mort enlevoit à sa Compagnie. Et qui mieux que lui pouvoit s'acquitter d'un emploi qui demande

Digitized by Google

un cœur droit, un discernement juste, une plume éloquente, une ame également au-dessus des bassesses de l'envie & de celles de l'adulation ?

Dans ces Eloges il s'est peint lui-même : on y voit par-tout le goût du vrai, l'amour du bien, une sensibilité délicate pour le mérite & la vertu, quelquefois même la franchise d'un bon citoyen, qui, dans les grandes choses, dédaigne les petits égards ; espèce de courage qu'on doit regarder comme l'héroïsme des Gens de Lettres.

Avec le même zèle qu'il loua les talens, il loua ceux qui les avoient aimés. Dans l'éloge qu'il a fait de M. le Cardinal de Rohan, c'est la vérité qui peint la vertu, mais la vertu avec tous ses attraits, parée des graces de l'esprit, unie à tous les dons de plaire, décorée de tout l'éclat des dignités & de la naissance, telle enfin qu'elle se montre aux hommes, quand elle veut rentrer dans tous ses droits. Je vous rappelle, MESSIEURS, une perte sensible ; mais vous en êtes dédommagés : le plus doux de vos vœux est

Digitized by Google

rempli ; le même nom revit dans vos fastes ; les Muses reposent sous le même ombrage.

Tant qu'il y aura des Grands dignes de l'être, jamais les Muses ne manqueront d'appui. L'amour des Lettres est, de tous les goûts, le plus naturel aux belles ames : il tient à l'amour de la gloire & à l'amour de l'humanité. Qu'on ne s'étonne donc pas de voir dans tous les siècles éclairés, & singuliérement dans le nôtre, les Rois, les Peuples se disputer la possession des hommes de génie. Cet honneur, que plusieurs d'entre vous, MESSIEURS, ont si modestement reçu, est comme un droit acquis aux Hommes éloquens & aux Sages. La nature leur a donné l'empire de l'opinion ; leur voix est celle de la renommée ; & de tout le bruit qu'auront fait dans leur tems les plus belles actions des mortels, la postérité n'entendra que le témoignage des Gens de Lettres, placés d'âge en âge comme autant d'échos qui retentissent dans l'avenir. Ce n'est point en passant de bouche en bouche, que les faits, que les noms dignes de mémoire peuvent échapper

Digitized by Google

aux outrages de la barbarie & du tems. Il faut, pour les en garantir, qu'un Hiſtorien vrai les écrive, qu'un digne Orateur les célèbre, qu'un Poëte inſpiré les chante, qu'un Philoſophe les apprécie. Eux ſeuls ſe ſoutiennent par eux-mêmes au-deſſus du vaſte abîme de l'oubli, & rien n'y ſurnage qu'avec eux & par eux.

Cette vérité, MESSIEURS, ſi flatteuſe pour les Lettres, ſemble avoir frappé votre illuſtre Fondateur. Tandis qu'occupé des plus grandes vues, il repouſſoit la guerre au-dehors, enchaînoit la diſcorde au-dedans, affermiſſoit le trône de ſon Roi, & conſommoit, à force de courage, de conſtance & d'habileté, le grand deſſein de ramener l'Etat à l'unité de pouvoir & d'obéiſſance; ce Miniſtre, à qui la flatterie compare tous ceux qu'elle veut louer, comptoit au nombre de ſes projets celui de fonder cette Académie. Il étoit bien juſte qu'après le ſoin de mériter ſa gloire, il n'en eût pas de plus preſſant que celui de l'éterniſer.

Plus le témoignage des Lettres lui devoit

Digitized by Google

être avantageux, plus il voulut le rendre imposant ; & pour donner aux talens plus d'autorité, il en fit un Corps honorable. Il sentit combien il étoit important qu'une classe d'hommes sur la foi desquels les siècles se jugent l'un l'autre, qu'une Société dispensatrice de la louange & du blâme, & qui donne ou refuse à son gré la plus belle des récompenses, la gloire & l'immortalité, eût dans sa constitution même un caractère de dignité qui lui imposât la loi d'être juste. C'est dans cette vue qu'il vous réunit ; & ce fut dès-lors, MESSIEURS, que les Lettres formèrent un état dans l'ordre public ; époque mémorable pour elles. Mais leur titre le plus glorieux fut la protection immédiate de nos Rois accordée à l'Académie.

Les Muses affligées autour du tombeau de Séguier, ne savoient plus quel seroit leur appui. LOUIS XIV les voit, les appelle, leur tend une main triomphante, & les invite à venir s'asseoir au pied du trône, à l'ombre des lauriers. Quelle faveur plus signalée ! mais aussi quel en sera le prix ! Je n'ai garde

Digitized by Google

de vouloir honorer les Lettres aux dépens de la renommée de ce grand Roi : il la mérita toute entière. Mais c'étoit aux Lettres à la perpétuer.

En vain la Nature sembloit avoir exprès choisi son règne & ses Etats, pour y faire naître les arts & le génie dans tous les genres ; en vain ce Monarque lui-même, par son discernement dans le choix des hommes, par son habileté dans l'emploi des talens, avoit su mettre en valeur l'ouvrage de la Nature, & en seconder les efforts ; sa mémoire l'eût suivi de près au tombeau, si les Lettres ne l'en avoient sauvée. Ce Roi fit fleurir l'Eloquence & la Poésie ; l'Eloquence & la Poésie le feront revivre à jamais ; & le marbre & l'airain qui nous le rappellent, seront réduits en poudre, lorsque les écrits où sa gloire est vivante feront l'entretien & l'admiration de tous les peuples de l'univers.

Oublions toutefois l'intérêt qu'ont eu les grands hommes à protéger les Lettres, & n'en considérons que le charme & l'attrait,

Digitized by Google

Quelle jouiſſance plus douce pour celui qui les encourage, que de développer les germes du génie? La Nature a-t-elle des productions plus rares? Eſt-il un ſpectacle plus digne d'une ame élevée & ſenſible, que de voir la Poéſie animer ſes tableaux, l'Eloquence déployer ſes reſſorts, l'Hiſtoire percer la nuit des tems, la Philoſophie lever le voile de la Nature, de nouvelles générations d'idées éclorre du ſein d'un petit nombre d'hommes, & ſe répandre dans tous les eſprits? Les Lettres, ſous ce point de vue, peuvent-elles ne pas attacher les regards des Rois, des Héros & des Sages?

Mais c'eſt à ceux mêmes qui cultivent les Lettres que le commerce en eſt précieux. Que ne puis-je en exprimer l'avantage comme je le ſens! Que ne puis-je avec tous les vrais citoyens de la république littéraire, voir ce qu'ils ont tant ſouhaité, la Concorde étouffer l'Envie! Non, ce n'eſt point un vœu chimérique. L'amitié, ce lien des cœurs, eſt des dons du ciel le plus rare: il l'eſt parmi les Gens de Lettres, comme il

Digitized by Google

l'eſt dans tous les états. Mais le commerce, l'accord des eſprits, ce goût mutuel qui les attire, ce beſoin de ſe communiquer, ce plaiſir délicat qu'ils éprouvent à s'éclairer, à s'animer l'un l'autre; cette union, dis-je, a fait, dans tous les tems, le bonheur & la gloire des Lettres. Le ſiècle paſſé la vit régner parmi ſes Ecrivains les plus célèbres. Elle eſt la même, & plus paiſible encore, entre les premiers talens de nos jours. Pluſieurs en ont goûté les charmes auprès de ce génie aimable qui manque ici à mon bonheur, auprès de cet homme univerſel qui m'a permis de l'appeler mon maître, lui qui dans Athènes auroit eu pour diſciples les Euripides & les Xénophons. Pourquoi ſon exemple & le vôtre, MESSIEURS, n'engageroit-il pas les Gens de Lettres à s'honorer par une heureuſe intelligence? Leur gloire en dépend, leur beſoin les en preſſe, leurs ſuccès y ſont attachés.

Je ne parle point du goût que leur commerce épure, des fineſſes de l'art qu'il décèle, des réplis de la nature qu'il développe;

Digitized by Google

des traits délicats qu'il y fait saisir ; je me borne au courage, à l'émulation qu'il inspire, à l'effor qu'il fait prendre aux idées, à l'enthousiasme qu'il donne aux talens ; le dirai-je ? à cette espèce d'électricité que les esprits se communiquent, si-tôt que l'intérêt de l'art vient les animer & les mettre en action.

Voyez l'homme de Lettres dans sa solitude : épuisé de fatigue & de veilles, plein d'inquiétudes & d'alarmes, ayant sans cesse devant les yeux un public difficile & sévère, découragé, tantôt par les difficultés de l'art, tantôt par les variations du goût, une ombre l'effraie ; il se craint lui-même : s'il lui vient une lueur d'espoir, c'est un trait de présomption ; il se défie de sa confiance. Livré à lui-même, il ne sent pas ses forces : il n'osera jamais tout ce qu'il peut. Qui levera le foible obstacle qui l'arrête au milieu de sa course ? Qui le ramenera dans la voie, d'où peut-être il n'est éloigné que d'un pas au moment même qu'il se croit égaré ? Sera-ce celui qui s'amuse des Lettres ? Non, mais

Digitized by Google

celui qui s'en occupe. Le monde eſt pour un Ecrivain une école de bienſéance, de délicateſſe, de politeſſe & d'agrément; mais pour les coups de lumière & de force, les grandes vues, les hardis deſſeins, il doit conſulter ſes pareils. Il les conſulte; il eſt ranimé. L'eſpoir renaît, les craintes ſe diſſipent, les difficultés s'applaniſſent. Ce n'eſt point une critique froide, minutieuſe, ſtérile qui préſide à leur examen; c'eſt une critique ſévère, mais lumineuſe & féconde en reſſources: c'eſt peu d'éclairer, elle inſpire; & quel eſt l'Homme de Lettres, MESSIEURS, qui n'eſt pas redevable d'une partie de ſa gloire à de telles inſpirations? Combien de traits de génie ont attendu qu'une idée étrangère les fît éclorre, ſemblables à ces feux rapides & brillans qu'une étincelle fait éclater? Qui fait ce que Racine, Deſpréaux, Molière & La Fontaine ſe devoient réciproquement?

Mais ce commerce ſi intéreſſant du côté de l'eſprit, peut l'être encore plus du côté de l'ame; & j'oſe le dire à la gloire de mon

siècle, jamais l'émulation des vertus n'a plus ennobli celle des talens; jamais des mœurs si pures n'ont honoré les Lettres; jamais votre exemple n'a été mieux suivi. Et quelle épreuve n'ai-je pas faite de la sensibilité, de l'élévation d'ame qu'un Homme de Lettres est sûr de trouver dans ceux de son état? Qui sait mieux que moi avec quelle chaleur le fort y protège le foible; combien leur estime est solide, leur bienveillance active, leur amitié constante, & combien ce qui seroit pénible & courageux pour des ames vulgaires, paroît simple & facile à ces cœurs généreux? Pardonnez-moi, MESSIEURS, ce retour sur moi-même. C'est peu pour moi que le souvenir de ce que je dois aux Gens de Lettres soit gravé au fond de mon cœur; je veux, pour le rendre immortel, qu'il soit consacré dans vos fastes.

Mais pourquoi, dans la société littéraire, voit-on les esprits se concilier, se rapprocher de plus en plus? C'est que la raison, quoi qu'on en dise, fait d'heureux progrès parmi nous; c'est qu'à mesure que les hommes

Digitized by Google

s'éclairent, ils sentent mieux le besoin de s'aimer; c'est que tout se ressent de l'exemple d'un Roi à qui l'orgueil est odieux, & qui ne connoît d'autre gloire que celle d'être bienfaisant & juste.

Voilà, MESSIEURS, les héros que les Muses doivent se plaire à célébrer. Malheur à elles, si elles flattoient l'ambition & la violence. C'est aux Furies à s'abreuver de sang & à se baigner dans les larmes. Les Muses sont filles de la Paix; elles doivent aimer leur mère. Leur règne est donc celui d'un bon Roi. C'est une ame sensible, équitable & modeste qu'elles aiment à contempler sur le plus beau trône de l'univers: la reconnoissance & les vœux de la terre sont le tribut qu'elles lui présentent, seul hommage digne d'un Roi, qui, absolu dans sa puissance, n'a pour volonté que l'amour de l'ordre, du bien public & de la paix. Avec la force, un Roi se fait craindre, & c'est un avantage que les tyrans peuvent disputer aux héros: mais l'inébranlable empire de l'amour n'est réservé qu'à la vertu

Digitized by Google

même ; & si LOUIS en partage la gloire ; ce n'est qu'avec le petit nombre de Rois modérés, sages & bienfaisans, qui ont fait les délices du monde.

Digitized by Google

RÉPONSE

De M. Marmontel, Chancelier de l'Académie Françoiſe, au Diſcours de M. de la Harpe, lorſqu'il y fut reçu à la place de M. le Duc de Saint-Aignan & de M. Colardeau, le Jeudi 20 Juin 1776.

MONSIEUR,

VOUS avez à conſoler l'Académie de deux pertes qui lui ont été ſenſibles. Mais la première lui étoit annoncée par le tems qui ne flatte point: elle a dû l'affliger, elle n'a pas dû la ſurprendre. La dernière, auſſi prématurée qu'elle a été funeſte, a dû la frapper à la fois d'étonnement & de douleur.

Lorſque M. le Duc de Saint-Aignan, dans ſon dix-neuvième luſtre, a terminé ſa carrière, l'Académie, qui depuis cinquante ans s'honoroit de le poſſéder, lui a donné de juſtes regrets; mais pour les adoucir, elle s'eſt ſouvenue de cette longue proſpérité qui l'a ſuivi juſqu'au tombeau. Naiſſance,

Digitized by Google

dignités, richeſſes, emplois glorieux à remplir, tous ces biens que l'ambition recherche avec tant de fatigue, accumulés ſans peine ſur un ſiècle de vie, & cette vie, honorablement couronnée par une ſaine & tranquille vieilleſſe : tel a été le partage de M. le Duc de Saint-Aignan ; & ſoit qu'on penſe à l'inaltérable ſérénité de ſon ame, ſoit que l'on conſidère la pureté, le calme, la douce égalité du cours de ſes longues années, c'eſt bien de lui que l'on peut dire ce que La Fontaine a dit du Sage : *ſa fin eſt le ſoir d'un beau jour.*

En jettant les yeux ſur ſa vie & ſur la vie de ſon père, on voit d'abord qu'elles ont embraſſé tout l'eſpace de trois longs règnes, les plus célèbres de la Monarchie, les plus remplis de grands événemens, & les plus féconds en Grands Hommes. Quelle ample moiſſon de ſageſſe, entre un père né ſous Henri IV, & un fils mort ſous Louis XVI, ſi l'un avoit enrichi l'autre des fruits de ſon expérience ! Mais âgé de ſoixante-ſeize ans lorſqu'il lui donna le jour, à peine eut-il le tems de le voir naître. L'héritage de ſes

Digitized by Google

lumières fut donc perdu pour cet enfant. Non, MESSIEURS, il lui fut transmis par un sage dépositaire. Ce sage, destiné à servir de guide, ou plutôt de père au Duc de Saint-Aignan, étoit le Duc de Beauvilliers son frère, né trente-deux ans avant lui, le même que Louis XIV, le plus éclairé des Monarques, ou le plus heureux dans le choix des hommes, donna pour gouverneur aux enfans de son fils, ce Beauvilliers enfin, l'ami de Fénelon, son émule en vertu, & son digne collègue dans cette éducation fameuse, dont le Duc de Bourgogne fut le prodige, & qui sera long-tems le plus parfait modèle dans l'art de former de bons Rois.

L'heureuse destinée du Duc de Saint-Aignan voulut encore que son enfance répondît à celle du Duc de Bourgogne. Souvent admis à ses études (bonheur que tous les Rois du monde auroient souhaité à leurs enfans), il alloit prendre avec lui les leçons de ce Génie bienfaisant, que vous avez, MONSIEUR, dignement célébré, de ce génie à qui le ciel avoit si éminemment

Digitized by Google

accordé le don de rendre la vérité intéreſſante, la ſageſſe aimable & la vertu facile.

Eſt-ce dans cette ſource que le Duc de Saint-Aignan avoit puiſé ſes lumières & ſes principes ? Eſt-ce de l'ame de Fénelon qu'avoit découlé dans ſon ame cette piété tendre, cette égalité douce, cette aimable ſérénité, cette modeſtie indulgente qui compoſoient ſon caractère ? Etoit-ce à Fénelon que l'on devoit enfin un Politique ſans artifice, un Grand ſans faſte & ſans orgueil, un Homme de Cour ſans intrigue, un Homme du monde ſi doux & d'un commerce ſi facile, que ſa bonté faiſoit preſque oublier l'auſtérité de ſa vertu ? Quoi qu'il en ſoit, M. le Duc de Saint-Aignan a mérité qu'on l'ait pu croire le diſciple de Fénelon ; & cette opinion fait ſon plus grand éloge.

Mais l'ineſtimable avantage qu'il eut ſur Fénelon lui-même, fut de n'avoir point d'ennemis. Soit à la Cour, où il s'étoit fait un port à l'abri des orages, auprès de cette Reine auguſte, dont l'eſtime lui tenoit lieu de la plus brillante faveur ; ſoit dans le monde,

Digitized by Google

que ſes mœurs accuſoient, mais que ſa modeſtie & ſa candeur aimable conſoloient de cette cenſure, jamais il n'a connu de la proſpérité ni les dégoûts, ni l'amertume; & dans ſon rang, il eſt peut-être le ſeul homme de tout un ſiècle, qui, conſtamment heureux ſans trouble, & impunément vertueux, n'ait pas même irrité l'envie. Ce n'eſt donc pas lui qu'il faut plaindre, MONSIEUR: il a rempli ſa deſtinée; & la nature a été pour lui auſſi indulgente que pouvoit le permettre l'inévitable néceſſité de ſes loix.

Mais qu'un jeune homme, à qui le ciel n'avoit donné que des talens; que dis-je? à qui le ciel avoit vendu ſi cher ces talens de l'eſprit, ces facultés de l'ame, cette organiſation délicate, à laquelle il devoit peut-être & la vivacité brillante de ſon imagination, & la fineſſe exquiſe de ſon goût, & cette ſenſibilité qui, de ſon cœur facile & tendre, ſe répandoit avec tant de charmes dans ſes écrits; que ce jeune homme, à qui les Lettres tenoient lieu de tous les biens, même de la ſanté; qui ſuſpendoit ſes douleurs

Digitized by Google

comme Orphée, digne d'en rappeller l'exemple par la douceur de ſes accens ; qui n'avoit d'autre conſolation dans ſes maux, d'autre ambition, d'autre eſpérance, vous le ſavez, MESSIEURS, que de s'aſſurer du ſuffrage de la poſtérité en méritant le vôtre ; qui demandoit, comme la récompenſe de ſes veilles, ſi douloureuſes, l'honneur d'être aſſis parmi vous ; qui tournoit ſes regards mourans vers cette place qui l'attendoit, & dont vous l'aviez jugé digne ; que cet infortuné jeune homme vienne expirer, en vous tendant les bras, ſur le ſeuil de ce ſanctuaire, ſans que l'impitoyable mort lui permette d'y pénétrer, c'eſt un malheur d'autant plus cruel qu'il étoit encore ſans exemple.

Nous l'avions prévu, ce malheur, quand M. Colardeau, pâle, exténué, défaillant, ſe traînant à peine vers nous, ſembloit n'avoir quitté ſon lit de mort que pour venir nous demander de recevoir ſes derniers ſoupirs. Mais nous eſpérions, & la voix publique encourageoit notre eſpérance, qu'un ſuccès qui l'avoit touché vivement,

Digitized by Google

contribueroit à prolonger ſes jours ; & quelle eût été notre joie, ſi la ſienne eût fait ce prodige !

Vous voyez nos regrets, MONSIEUR. Les mœurs de M. Colardeau, ſon aménité, ſa candeur, dirai-je ſa foibleſſe aimable, ce défaut ſi intéreſſant lorſqu'il ne va pas juſqu'au vice, & qu'il ne tient qu'à la délicateſſe d'une ame tendre, ſimple, & docile aux mouvemens de la bonté ? ſon caractère enfin nous attiroient vers lui. Qu'il ſe rendoit peu de juſtice, qu'il nous connoiſſoit peu nous-mêmes, quand ſa modeſtie lui faiſoit craindre de n'avoir pas aſſez fait pour ſe concilier nos voix ! Il s'en excuſoit dans la lettre qu'il écrivit à l'Académie, il s'en excuſoit ſur l'état de ſouffrance où il languiſſoit ; & quand nous avons répondu à ſes timides eſpérances, il nous en a fait rendre graces comme d'une faveur ; ſes dernières paroles ont été pour nous l'expreſſion de ſa reconnoiſſance ; il en a chargé ſon ami, comme d'une dette ſacrée, dont, en expirant dans ſes bras, il lui a preſcrit de l'acquitter,

Digitized by Google

Hélas ! que n'a-t-il pu venir entendre de notre bouche quel prix il devoit attacher à ſes écrits, qu'il eſtimoit ſi peu ! Il auroit ſu que nous n'étions ni aſſez injuſtes, ni aſſez ennemis du goût, pour exiger d'une plume élégante des productions volumineuſes ; Il auroit ſu que dans ſes eſſais dramatiques nous avions reconnu le talent précieux de peindre & d'émouvoir, & ſinguliérement ce tour d'expreſſion noble, facile & naturel, qui, dans les belles ſcènes de *Caliſte*, nous rappeloit la ſenſibilité, l'élégance & la mélodie du ſtyle enchanteur de Racine. Il auroit ſu que dans ſes Héroïdes nous l'avions jugé digne émule des Poëtes qu'il imitoit ; & de quels Poëtes, MONSIEUR ? de Pope, du Taſſe & de Quinault. Il auroit ſu qu'un ſeul ouvrage, tel que l'Epître d'Héloïſe, étoit, à nos yeux, un monument du goût & de la poéſie de notre ſiècle, plus précieux, plus honorable, que des volumes qui n'atteſtent que la ſtérile vanité du faux bel-eſprit ſans talent.

L'art d'imiter étoit le ſien par excellence.

Digitized by Google

Il le sentoit ; non qu'il manquât de verve & de fécondité : dans son Epître à M. Duhamel, où il a peint les délices de la campagne & les impressions de la nature sur une ame sensible & poétique, on a pu voir avec quelle riche abondance de couleurs il a rendu les effets de cette influence. Mais, soit que par un excès de modestie il se défiât de ses forces, soit que le travail de la création fût en effet trop pénible pour lui, ses pinceaux ne dédaignoient pas de s'exercer sur les desseins d'un autre ; & alors, plus sûr de son art, tout lui sembloit également possible. Ni la tristesse monotone des sombres esquisses d'Young, ni le coloris déjà si pur & si brillant de la prose de Montesquieu dans un tableau digne de l'Albane, ni le charme que les vers de Quinault avoient substitué au prestige des vers du Tasse dans la peinture d'Armide, rien ne l'intimidoit. Il avoit fait une étude si assidue & si profonde des ressources de notre langue, & des moyens de lui donner de la souplesse & de la grace dans ses mouvemens variés, que

Digitized by Google

les difficultés à vaincre étoient pour lui un nouvel avantage, & que ce qui auroit fait le déſeſpoir d'un autre, ne préſentoit qu'un attrait de plus à ſon émulation.

Rien ſans doute n'en étoit plus digne que le Poëme de *la Jéruſalem délivrée*, qu'il avoit deſſein de traduire en vers. Il en avoit déjà tracé les premiers livres, lorſqu'il apprit que l'un de nous s'occupoit du même travail. Dès ce moment il y renonça. L'Homme de Lettres auquel il donnoit cette marque de déférence, eut beau vouloir s'y refuſer; M. Colardeau, plus jaloux d'un bon procédé que d'un bon ouvrage, ſortit victorieux de ce combat de généroſité. Que n'a-t-il pu ſe renouveler à nos yeux, ce combat ſi honorable pour les Lettres! L'un des deux Traducteurs du Taſſe étoit deſtiné à recevoir l'autre; & avec quelle ſatisfaction ſon ame délicate & ſenſible ſe ſeroit déployée dans le tribut de louanges que ſon eſtime lui préparoit! Le deſtin ne l'a pas permis. Mais à ce ſpectacle touchant, dont vous êtes privés, MESSIEURS, j'en puis ſubſtituer un qui ne l'eſt pas moins.

Digitized by Google

M. Colardeau n'avoit pas encore brûlé ce qu'il avoit écrit de la traduction du Taſſe. Il a craint qu'après lui, l'empreſſement à recueillir tous les fruits de ſes veilles, ne fît oublier ſa réſolution; l'homme du monde qui ſe livroit le plus volontiers à ſes amis, & avec le moins de réſerve, s'en eſt défié pour la première fois; il a ſenti que le courage d'anéantir un de ſes écrits ſeroit au-deſſus de leurs forces, & qu'il n'étoit réſervé qu'à lui ſeul; il s'eſt levé mourant, & comme ranimé pour faire une action honnête, il s'eſt traîné hors de ſon lit, & de ſes défaillantes mains ſaiſiſſant ſes papiers, il a conſommé ſon ſacrifice.

Ce trait ſeul nous peindroit, MONSIEUR, une ame élevée & ſenſible; & telle étoit réellement l'ame de M. Colardeau. La délicateſſe en étoit l'eſſence. Trop foible pour être violemment agité ſans douleur, il chériſſoit les émotions douces. Il eſt des Poëtes à qui l'aſpect des majeſtueuſes horreurs de la nature, le bruit des vagues, la chûte des torrens, le mugiſſement des tempêtes tiennent

Digitized by Google

lieu d'inſpiration; le génie de M. Colardeau étoit ami du calme : il ſe plaiſoit dans la ſolitude, mais il vouloit qu'elle fût riante, ou doucement mélancolique. Le chant des oiſeaux étoit pour lui une harmonie délicieuſe; il paſſoit des nuits à l'entendre. *Ecoute*, diſoit-il à ſon ami (1), qui veilloit avec lui, *écoute : que la voix du roſſignol eſt pure ! que les accens en ſont mélodieux ! Ainſi devroient être mes vers.* Le chantre du printems étoit le ſeul rival dont il ſe permît d'être envieux. Il ne ſentoit point pour la gloire cette paſſion fougueuſe, inquiète & jalouſe, qui ne ſouffre point de partage; mais il vouloit jouir en paix des faveurs qu'elle lui accordoit. *La critique*, diſoit-il, *me fait tant de mal, que je n'aurai jamais la cruauté de l'exercer contre perſonne.*

Voilà, MONSIEUR, dans un Homme de Lettres, un caractère intéreſſant; & je n'en vois qu'un qui ſoit digne de ſoutenir le parallèle : c'eſt celui qui, avec la même honnêteté, a plus de force & de courage. Le

1) M. Doyen.

Digitized by Google

premier se conciliera plus de bienveillance, le second plus d'estime. L'un est celui de ces esprits modérés, lians & tranquilles, qui, jouissant de tout, ne se passionnent pour rien : timides amans de la gloire, ils lui consacrent leurs loisirs, sans lui immoler leur repos ; amis paisibles de la vérité, ils lui seront fidèles, mais non pas dévoués ; ils la suivront dans les sentiers applanis de l'opinion, & ils les semeront de fleurs, mais ils s'arrêteront au bord des précipices. L'autre, plus véhément, est celui des esprits jaloux de l'objet de leur culte, & qui, pleins d'amour pour les Lettres & pour tout ce qui les honore, ne peuvent se résoudre à les voir profaner. Ce caractère est plus compatible qu'on ne pense avec la bonté, car il répugne à faire le mal, comme il répugne à le souffrir ; mais idolâtre des beaux-arts, enthousiaste du génie, il ose en être le vengeur, dût-il en être le martyr. Il voit une lice où les opinions luttent ensemble, les unes en faveur de la malignité, de l'ignorance & de l'envie, les autres en faveur du mérite,

Digitized by Google

& pour la défenſe du goût, de l'eſprit & de la raiſon ; il croit voir le combat douteux, il s'en irrite, & il s'élance : ſoit qu'il eſpère contribuer à décider la victoire, ſoit qu'il veuille au moins ſe donner la gloire d'avoir combattu ; & ce caractère eſt le vôtre.

L'Homme de Lettres que vous remplacez, pacifique, indulgent, modeſte, ou du moins attentif à ne pas rendre pénible aux autres l'opinion qu'il avoit de lui-même, s'étoit annoncé par des talens heureux, qui, ſans trop alarmer l'envie, gagnoient l'eſtime, & quelquefois déroboient l'admiration. Un goût pur, un eſprit facile, un naturel ingénieux, faiſoient de lui un écrivain charmant. Une ſanté languiſſante annonçoit le peu de durée de cette fleur, qu'un ſouffle alloit ſécher, & rendoit plus précieux encore l'éclat de ſes couleurs & la douceur de ſes parfums.

Vous êtes entré dans la carrière avec une réſolution plus marquée & une ardeur plus impatiente de vous ſignaler ; vous avez moins diſſimulé une ambition & des eſpérances, qui, toutes juſtes qu'elles étoient, n'ont pas

Digitized by Google

laiſſé que d'irriter l'amour-propre de vos rivaux.

Auſſi, tandis qu'il a joui ſans trouble de ſa naiſſante renommée, avec quelle obſtination ne vous a-t-on pas diſputé vos ſuccès ? Nul homme n'a tous les talens ; nul talent même n'eſt égal dans toutes ſes parties ; en exagérer les défauts, en diſſimuler le mérite, c'eſt le ſecret de la mauvaiſe foi ; c'eſt l'abrégé de l'art de nuire. A peine a-t-on voulu reconnoître dans vos écrits ce goût pur, cette raiſon ſaine, qui en écarte ſévérement & le ſophiſme ingénieux, & la vaine déclamation, & le précieux du langage, & les faux brillans de l'eſprit. Si dans *Warvick* vous avez ſoutenu, par la chaleur de l'éloquence, une action ſimple & rapide, on vous a reproché d'en avoir négligé l'intrigue ; comme ſi l'objet de l'intrigue n'étoit pas rempli, quand l'intérêt croît d'acte en acte, & que l'émotion fait les mêmes progrès. Si dans *Mélanie* vous avez arraché des larmes, on a feint d'ignorer que la véritable action dramatique eſt dans les mouvemens de l'ame :

Digitized by Google

on n'a voulu voir dans ces ſcènes ſi vives & ſi déchirantes qu'un dialogue ſans action; & lorſqu'entraîné par le charme d'un ſtyle ſimple ſans négligence, plein ſans roideur, noble ſans faſte, élégant preſque ſans parure, on étoit forcé malgré ſoi de lire & de relire ce Drame attendriſſant, la malignité revoltée contre un plaiſir involontaire, s'en conſoloit, en ſe flattant de ne jamais voir *Mélanie* occuper le théâtre & y répandre ſes douleurs. Enfin, MONSIEUR, quoique la vanité des petits talens, bleſſée par votre franchiſe, & affligée par vos ſuccès, ne vous trouvât rien moins que ſéduiſant, elle vous accuſoit de nous avoir ſéduits, lorſque, tout d'une voix, nous vous décernions les couronnes de l'éloquence & de la poéſie. Le Public même ſourioit avec une maligne joie à cette foule d'ennemis obſcurs, qui s'efforçoient de vous déprimer, pour vous rendre, s'ils l'avoient pu, auſſi mépriſable qu'eux-mêmes; & cependant, dès qu'il y avoit parmi nous une place à remplir, ce Public indéfiniſſable ſe hâtoit de vous déſigner, & de la demander

Digitized by Google

pour vous : alternative de malice & d'équité bien étrange ſans doute, mais naturelle au cœur humain !

Pour nous, MONSIEUR, ſans nous *ſéduire*, vous nous avez intéréſſés, par le courage avec lequel nous vous avons vu lutter ſans ceſſe contre le torrent de l'envie, & nous lui diſons quelquefois : Tu as beau vouloir le ſubmerger ; tu ne fais qu'exercer & accroître ſes forces. *Merſes profundo ; pulchrior evenit.*

Dans ces diſputes littéraires, où vous défendiez la cauſe commune du goût, nous vous avons ſouhaité quelquefois plus de modération, jamais plus de droiture ni de ſincérité. L'étude réfléchie des grands modèles, la connoiſſance approfondie de la ſaine littérature vous donnoient aſſez d'avantage : le ſel du goût & de l'eſprit n'a pas beſoin d'être mêlé du ſel amer de la ſatyre. Vous avez laiſſé la reſſource des perſonnalités à ces ames baſſes & viles que l'envieuſe malignité tient à ſes gages ; & digne de ſentir le prix des vrais talens, comme d'en partager

Digitized by Google

la gloire, vous en avez été en même tems l'émule & le panégyriſte. Voilà, MONSIEUR, ce qui vous diſtingue & vous ennoblit à nos yeux.

Nous avons eſtimé en vous le zèle qui vous animoit pour la défenſe d'un homme illuſtre qui vous aime, & qui vous a comme adopté. Ses ennemis ſont devenus les vôtres, & ſes ennemis ſont nombreux. La ſupériorité du génie eſt peut-être la plus importune de toutes; & dans l'eſpèce d'oſtraciſme que l'on exerce contre ces eſprits élevés qui dominent l'opinion, & qui pèſe ſur tout un ſiècle, leurs admirateurs trop ardens ſont traités comme leurs complices. On eût voulu de vous peut-être une admiration muette. MONSIEUR, le ſilence eſt d'un lâche, quand c'eſt à la reconnoiſſance, à la juſtice & à la vérité que la crainte étouffe la voix. J'oſe donc vous féliciter d'avoir été ſincère & juſte, aux dépens de votre repos. Je ſais qu'on a pris ce courage pour de l'orgueil: on eût mieux aimé des baſſeſſes; & l'on vous en auroit cruellement puni. Laiſſez au

Digitized by Google

tems & à votre conduite le soin de votre apologie, & reposez-vous sur la force invincible du bon goût & de la raison, qui vous vengeront à leur tour.

Il y a, MONSIEUR, deux sortes de réputations littéraires : l'une est celle qui prend sa source dans l'opinion des Gens de Lettres, & qui de-là s'étend dans la société ; l'autre est celle qui prend sa source dans ces cercles légers & sérieusement frivoles, qui, se dispersant dans le monde, y vont annoncer le talent qu'ils honorent de leur faveur. On peut comparer l'une à ces eaux vives, qui coulent du sein des montagnes, & qui ne tarissent jamais. L'autre ressemble à ces eaux dormantes, qu'une pénible industrie amasse, élève & suspend à grands frais, pour leur donner un moment l'apparence d'une rapidité naturelle & d'une intarissable fécondité, mais qui, l'instant d'après, retombent & s'écoulent avec une langueur mourante qui annonce leur épuisement.

Cette célébrité, si bruyante & si rapidement passagère, n'a pas été la vôtre, & n'a

Digitized by Google

pas été celle de M. Colardeau. Vous avez recherché l'un & l'autre, non pas l'opinion de la multitude, qui rarement remonte juſqu'aux Gens de Lettres, mais l'opinion des Gens de Lettres, qui deſcend vers la multitude, & qui l'entraîne tôt ou tard. Ce ſont vos pairs qui les premiers ont apprécié vos talens, même celui qui vous diſtingue, & qui, j'oſe le dire, a très-peu de vrais juges, celui de bien écrire en vers.

L'art des vers, dans ſa nouveauté, avoit quelque choſe de myſtérieux. Ce problême ſi compliqué, dont la ſolution conſiſte à réunir, dans une meſure preſcrite, l'artifice & le naturel, l'élégance & la préciſion, la contrainte & la liberté, l'harmonie & le coloris, la juſteſſe de la penſée & de l'expreſſion, & l'exactitude ſévère de la cadence & de la rime; cet art, ſans ceſſe déguiſé ſous l'apparence d'une rencontre heureuſe, préſentoit ſucceſſivement, dans la difficulté à vaincre un nouvel objet de curioſité, & dans la difficulté vaincue un nouvel objet de ſurpriſe: ainſi le preſtige du vers ſuffiſoit alors

Digitized by Google

& au plaiſir du lecteur, & au ſuccès du poëte.

Tout ſe dépriſe par l'habitude ; & depuis que le merveilleux de cette langue nous eſt devenu familier, le poëte eſt ſoumis à des loix plus ſévères : le goût, plus froid, plus dédaigneux, ne pardonne rien au génie : on veut bien applaudir encore à l'habileté de l'artiſte, mais on exige que ſon travail ne façonne que de l'or pur.

C'eſt dans ce moment d'indifférence & de ſévérité que vous, MONSIEUR, & M. Colardeau, vous avez trouvé le goût des vers ; & vous avez eu tous les deux la gloire de le ranimer : vous, par une marche plus impoſante, plus périodique, plus analogue à la haute éloquence, à laquelle vous avez ſu prêter la hardieſſe des tours, le relief des images, la majeſté du nombre & l'éclat des couleurs ; lui, par des nuances plus douces, par une mélodie plus ſenſible, par une facilité de ſtyle pleine de molleſſe & de grace ; ſans négligence & ſans langueur, où rien n'eſt entaſſé, où rien n'eſt inutile, où chaque

Digitized by Google

mot ne tient que la place de ſon idée, qu'il ſemble de lui-même être venu remplir; l'un & l'autre enfin, par ce mérite rare de penſer avant que d'écrire, de ne donner aux mots que la valeur des choſes, & de ne pas amuſer l'oreille ſans occuper l'ame ou l'eſprit.

Employez-le, MONSIEUR, cet art de plier notre langue à tous les caractères de l'expreſſion imitative; employez-le, non pas, comme on a fait ſouvent, à d'amuſantes futilités, mais à rendre ſenſible, intéreſſant, aimable, attrayant pour la multitude le langage de la raiſon, de la vertu, de la ſageſſe; à prêter à la vérité plus d'énergie & plus de charme; à répandre de plus en plus cette philoſophie des gens de bien, qui n'a, quoi qu'on en diſe, que deux grands ennemis au monde, le fanatiſme & la tyrannie, & qui n'a jamais fait d'autre mal aux hommes que de les éclairer & de les adoucir.

La vérité ſage & décente n'a plus aucun riſque à courir; & ſi elle étoit pourſuivie, ce ſeroit à l'ombre du Trône qu'elle iroit ſe refugier: aſyle bien nouveau pour elle!

Digitized by Google

Mais ſi, ſous les bons Rois, elle perd la gloire de ſe montrer courageuſe, elle acquiert l'avantage d'être plus ingénue, & de pouvoir paroître enfin dans tout l'éclat de ſa lumière. Et quelle époque, MONSIEUR, quelle époque plus favorable pour la Poéſie & pour l'Eloquence, que le règne d'un Prince devant qui, ſans ménagement & ſans crainte, on peut faire l'éloge de toutes les vertus & la ſatyre de tous les vices !

Digitized by Google

ESQUISSE

DE L'ÉLOGE

DE M. D'ALEMBERT;

Lue dans l'Assemblée publique de l'Académie Françoise, le 25 Août 1787.

MESSIEURS;

Le Prix d'Eloquence proposé pour l'Eloge de M. D'ALEMBERT, est remis encore à l'année prochaine. Les Gens de Lettres, jusqu'à présent, nous ont paru intimidés par la difficulté de traiter dignement ce qu'ils regardent comme la partie éminente de cet Eloge; & c'est sur quoi nous avons cru devoir les rassurer.

Ce fut sans doute pour M. D'ALEMBERT un beau titre de gloire, que d'être mis au nombre des Géomètres du premier ordre;

Digitized by Google

dès l'âge de vingt-six ans. Mais sous ce rapport, il n'a pu être bien loué que par ses pareils. Toute l'éloquence d'un Orateur en diroit moins que leur suffrage; & ils ont eu, pour rendre à sa mémoire ce témoignage solemnel, un fidèle & digne interprète. Il suffiroit donc à présent d'énoncer, comme une vérité connue, & avouée par l'Envie elle-même, la supériorité prématurée de M. D'ALEMBERT dans les hautes sciences.

Mais lorsqu'après avoir élevé ses regards sur l'homme de génie dans les Mathématiques, l'Orateur les rameneroit à l'homme de Lettres, & sur-tout à l'homme moral, quel tableau rare & intéressant n'auroit-il pas à retracer!

La vie de M. D'ALEMBERT a eu trois époques, & il n'en est aucune qui n'ait laissé des souvenirs touchans.

Est-ce donc un sujet peu favorable à cette éloquence philosophique, dont il nous a tant de fois lui-même donné l'exemple; est-ce un sujet peu riche & peu fécond, que la destinée d'un jeune homme, qui,

Digitized by Google

jeté dans la foule dès sa naissance, sans autre asyle que le sein d'une femme obscure & sensible, sans autre soutien que la force de son ame & de son génie, fait ennoblir son infortune, se voit, sans aigreur, rebuté & délaissé par la Nature, ne daigne s'affliger ni se plaindre de son malheur, trouve dans l'amour du travail & les délices de l'étude le dédommagement de toutes ses disgraces, & se dit à lui-même : La dignité de l'homme est un caractère que l'opinion n'a pas droit d'effacer ; consolons-nous de ses injures, faisons-lui honte de ses mépris ; j'aurai de quoi m'en venger assez, si la Nature, en me refusant ce qu'elle a de plus doux, m'a permis d'acquérir ce qu'elle a de plus rare, des lumières & des vertus ?

De-là, MESSIEURS, ce courage modeste avec lequel nous l'avons vu lutter, dans sa jeunesse, contre l'adversité ; se placer, comme je l'ai dit, au rang des premiers hommes de l'Europe dans les Mathématiques ; travailler avec ses amis à élever aux Sciences, aux Lettres & aux Arts ce vaste monument

Digitized by Google

de l'Encyclopédie, le décorer d'un frontispice qui seul immortaliseroit la main de son auteur; faire preuve à la fois d'une saine philosophie, d'une littérature exquise, d'un goût sévère & pur, & d'une supériorité déjà marquée dans l'art d'écrire; multiplier, avec ses travaux, ses droits à l'estime publique; forcer la Gloire à le chercher dans son humble & obscur asyle; jetter l'éclat de sa renommée aux extrémités de l'Europe, & inspirer aux Souverains l'ambition de le conquérir.

Passons à la seconde époque, à celle où, attiré dans le monde, il y fit tant chérir l'homme qu'on admiroit. Est-ce un tableau peu intéressant & peu digne de l'éloquence, que le développement de ce caractère, sagement libre & naturel, plein d'enjouement & de facilité, mais prudent, même dans ses saillies, mesuré dans ses hardiesses, & qui, au milieu d'une société timide esclave des convenances, se jouoit avec leurs liens, sans jamais en briser aucun; de ce caractère, dont l'ingénuité avoit toutes les graces,

Digitized by Google

de l'enfance & toute la vigueur de la maturité; qui répandoit dans tous les entretiens une gaîté vive & piquante, une plaisanterie d'un sel exquis, une mémoire intarissable, & un fond de philosophie, d'où jaillissoit à chaque instant des traits de force & de lumière? Qu'on l'interroge cette Société dont il ne laisse, hélas! que des débris; elle dira que jamais le savoir, le bon esprit, le goût, la raison, la vertu, & tous les agrémens d'un heureux naturel n'ont été plus contens de se trouver ensemble, & n'ont formé un plus parfait accord.

En cherchant un défaut parmi tant d'excellentes qualités, on a voulu le soupçonner de n'être pas assez sensible: on lui a reproché de manquer de chaleur. Non, sans doute, il n'avoit, ni dans ses mœurs ni dans ses écrits, cette chaleur exaltée & factice qui altère également l'ingénuité de l'esprit & de l'ame, & qui ne laisse ni au sentiment ni à la pensée sa justesse & sa vérité. Mais ce degré de sensibilité, qui est la bonté par excellence, parce qu'elle est juste, éclairée, active, la

Digitized by Google

enſibilité du ſage, la chaleur de l'homme de bien, qui jamais en fut mieux doué? Il s'amuſoit du ridicule, traitoit aſſez légérement la ſottiſe & la vanité; & l'orgueil, comme la baſſeſſe, ne lui inſpiroit que du mépris. Mais qu'un abus criant, ou qu'un vice odieux vînt le frapper, ce n'étoit pas pour eux qu'il étoit froid & peu ſenſible; ce n'étoit pas pour les méchans qu'il étoit indulgent & bon; & cet homme, de qui l'humeur avoit ſi peu de fiel & d'amertume, que ſes amis rioient de ſes colères comme de celles d'un enfant, s'enflammoit d'indignation lorſqu'il voyoit l'innocent & le foible gémir ſous l'oppreſſion de l'injuſte ou du fort. L'humanité avoit ſur lui un aſcendant irréſiſtible. Le dirai-je? les indigens lui faiſoient grace, en n'abuſant pas de ſa vertueuſe foibleſſe. S'ils avoient été auſſi indiſcrets qu'ils le trouvoient compatiſſant, ils l'auroient rendu indigent lui-même.

Mais c'étoit ſur-tout dans les gens de Lettres que la vue de l'infortune lui étoit inſupportable. Qu'un malheureux jeune homme, qui

Digitized by Google

annonçoit des talens, vînt lui exposer sa situation ; il devenoit, dès ce moment, son ami, son frère, son père : il l'accueilloit, le recommandoit, s'occupoit de lui sans relâche ; son image le poursuivoit, le tourmentoit dans le sommeil ; & il n'avoit point de repos qu'il ne lui eût fait un sort plus doux. C'est à quoi lui servoient sa modique fortune, son crédit, sa célébrité, ses relations dans le monde, la confiance universelle, la faveur, l'amitié des Rois ; & ce que je dis là, MESSIEURS, est peut-être attesté dans ce moment par les soupirs de quelqu'un de ceux qui m'écoutent.

Et quelle autre passion que celle de la bienfaisance, a jamais dominé son ame ? L'ambition a voulu le tenter, mais a-t-elle pu le séduire ? Venez, lui disoit un Roi couvert de gloire, venez présider aux talens que je rassemble dans ma cour, & leur distribuer mes graces. Je veux les juger par vos yeux, les récompenser par vos mains ; & quant à vous, votre fortune sera celle de votre ami. Venez, lui disoit une Souveraine généreuse

Digitized by Google

& puiſſante, venez rendre à mes peuples & à moi-même le plus grand ſervice qu'un homme puiſſe rendre à une Nation, à une Reine, à une mère, former un grand Roi dans mon fils; & comme ce bienfait n'a point de borne, je n'en mets point à ma reconnoiſſance: toute ma faveur vous attend, tous mes tréſors vous ſont ouverts.

Voilà, je crois, MESSIEURS, pour l'éloquence, un moment aſſez favorable; & l'Orateur, pour faire éclater la modération du ſage, n'auroit pas beſoin d'employer ce faſte qui agrandit les petites choſes. M. D'ALEMBERT, diroit-il, avoit une patrie, & dans cette patrie il avoit des amis, du repos, de la liberté; il ne voulut pas d'autres biens.

L'un des liens qui le retenoient, & le plus fort de tous, après celui de l'amitié, c'étoit le commerce des Lettres, & cette ſociété choiſie qu'il s'étoit formée avec tant de ſoin auprès d'une femme célèbre, qui elle-même en faiſoit les charmes. Ah! que l'Orateur les recueille ces ſouvenirs qui nous ſont encore ſi préſens & ſi chers; il apprendra

Digitized by Google

aux Souverains ce qu'un grand Prince disoit lui-même (1), qu'aucun d'eux n'est assez puissant pour dédommager les gens de Lettres de l'avantage de vivre ensemble, s'ils sont assez heureux pour en sentir le prix. Et qui le sentoit mieux que M. D'ALEMBERT? L'Académie Françoise étoit pour lui comme une seconde patrie, dont la dignité, les succès, la gloire, le touchoient d'aussi près & aussi vivement que ses intérêts les plus chers.

Mais à ce vif amour des Lettres, qui étoit l'aliment de son ame, & qui est si rare parmi les hommes voués aux sciences exactes, il ajoutoit, ce qui est plus rare encore, des talens littéraires très-distingués; & ce phénomène, qui, depuis Platon jusqu'à lui, n'a eu d'exemple que dans Pascal, mériteroit bien d'occuper les yeux de la Philosophie & les pinceaux de l'Eloquence.

Celle-ci nous diroit du moins quelle dut être dans le rival des Bernouilli, des Clairaut, des Euler, cette organisation singulière & nouvelle, cette facilité, cette rapidité, cette

(1) Le Duc de Brunswick régnant.

force

Digitized by Google

force de conception, cette mobilité, cette souplesse, cette prodigieuse activité de l'esprit & de l'ame, cette variété de talens & d'études, qui lui faisoient presque en même tems créer la Dynamique, dénouer à l'Astronomie des difficultés que Newton lui-même avoit en vain essayé de résoudre, tracer d'une main libre & sûre le cours des sciences humaines, analyser le sentiment du goût & les principes de l'éloquence, peindre les caractères de vingt hommes de Lettres, chacun avec le ton & la couleur de son génie & de son style, démêler dans le parallèle de nos poëtes comiques & les finesses de leur art & la manière qui les distingue; & de-là, se portant sur les hauteurs de l'éloquence, juger la chaire comme le théâtre, & prendre tour-à-tour la plume de Massillon, de Fénelon, de Fléchier, de Bossuet lui-même, pour les peindre & pour les louer.

Enfin, au bout de sa carrière, quel plus attendrissant spectacle que ce déclin de la vie d'un homme, qui, toujours simple & naturel, ne met ni ostentation ni dissimulation

Digitized by Google

à soutenir sa dernière épreuve, & laisse voir ingénument, jusqu'au dernier soupir, son caractère tel qu'il est, c'est-à-dire, mêlé de force & de foiblesse, mais dont la force est de la vertu, & la foiblesse de la bonté ?

Malheureux de survivre à celle dont l'amitié lui auroit adouci toutes les peines de la vieillesse, & pour laquelle il avoit écrit ces vers aimables en lui envoyant son portrait :

De ma tendre amitié ce portrait est le gage :
Qu'il soit dans tous vos maux votre plus doux appui ;
Et dites quelquefois, en voyant cette image :
De tous ceux que j'aimai, qui m'aima comme lui ?

dans cet état de solitude, qui est la viduité de l'ame, il avoue que son courage ne suffit point à son malheur. Il ne va point fatiguer de son deuil ce monde impatient de tout ce qui l'attriste ; mais il assemble autour de lui des amis dignes de le plaindre, & il n'a pas l'orgueil de craindre leur pitié : il sait de quel respect elle est accompagnée dans le cœur de l'homme de bien. Mais toujours ennemi du faste, il n'a pas même celui de la

Digitized by Google

douleur; & en se montrant affligé, il soulage lui-même le cœur de ses amis du poids de son affliction. *J'espère* (disoit-il, en se servant de ce beau mot de son ami Voltaire) *j'espère en celui qui console.* Ce n'est plus cette gaîté vive qui lui étoit si naturelle, c'est une douceur qui sourit, amérement, mais qui sourit encore; c'est ce touchant desir de plaire qui avoue le besoin d'être aimé; c'est une attention délicate & suivie de rendre sa société intéressante à ceux qui la composent, soit en y répandant ce qui, par intervalles, lui revient encore d'enjouement, soit en y jettant ces lumières dont son esprit rayonne encore, & qu'il semble verser avec plus d'abondance aux approches de son couchant.

Il y touchoit; & ce frêle réseau dont la Nature avoit composé ses organes, ne devoit pas résister long-temps aux atteintes de la douleur, de cette douleur déchirante, & d'autant plus cruelle, que ni la cause, ni le remède, ni la durée, ni le terme ne lui en étoit connu.

Ici, MESSIEURS, j'avoue que l'Orateur

Digitized by Google

n'aura point à vanter cette pénible & fière contenance d'un être foible & vain, qui se roidit & se met à la gêne pour l'honneur de se montrer fort. M. D'ALEMBERT, qui de sa vie n'avoit pris aucun masque, qui détestoit l'hypocrisie, & sur-tout celle de la vertu, n'affecta rien, ne dissimula rien. On l'a vu s'armer de courage contre l'adversité, parce qu'il se sentoit la force de la vaincre. Il est vaincu par la douleur, & il l'avoue en gémissant. *La Nature a laissé*, dit-il, *à l'être sensible & souffrant, le soulagement de la plainte:* & comme celle des affligés ne lui fut jamais importune, il ne peut se persuader que la sienne le soit, même aux indifférens. Il ne s'impose donc ni la contrainte du silence, ni celle de la solitude, & son ame cherche autour d'elle l'appui des cœurs compatissans.

Cependant il se reprochoit de trop affliger ses amis. *Pardonnez-moi*, leur disoit-il, *pardonnez-moi mes impatiences. Si vous saviez quel est le tourment qui les cause! .... J'ai peine à concevoir qu'un être si débile puisse tant souffrir.*

Digitized by Google

For page 53 turn forward two leaves.

l'ordre, le calme, la police la plus tranquille & la plus sûre, l'abondance de tout, &, dans l'enivrement de la félicité publique, une vigilance si sage, que, sans gêner la liberté, elle prévient toute licence; on ne voit là qu'un bel exemple: en l'admirant on le conçoit.

Qu'est-ce donc, allez-vous me dire, qui passe la croyance & l'imagination? Est-ce la pompe même de la cérémonie? Non, mon ami: l'objet l'annonce; & bien que dans le temple le plus majestueux, décoré d'un goût sage & noble, on ait vu réuni tout ce que le Trône & l'Autel, la Noblesse & le Sacerdoce, l'Eglise, la Cour & l'Etat ont de plus respectable & de plus imposant; bien que dans cette auguste & nombreuse assemblée, un Prélat jeune encore & déjà distingué (1), ait osé faire entendre au Roi le langage austère & sensible de la vérité courageuse, de l'humanité gémissante; ni ce prélude digne de la solemnité dont il portoit le caractère, ni cette solemnité même, dans sa religieuse splendeur, n'auroient été l'objet de votre étonnement.

(1) M. l'Archevêque d'Aix.

Tournez deux feuilles

Digitized by Google

Vous auriez vu notre *bon* Roi, (car un seul an de règne lui a mérité ce titre) vous l'auriez vu, avec cet air de simplicité qui peint la candeur de son ame, sans faste, sans ostentation, sans apparence de vaine gloire, au milieu d'une pompe si propre à éblouir, y conserver cette dignité sage qui est la décence de son rang; mais vous savez combien la vanité le blesse: il n'a fait que se ressembler.

Qu'ai-je donc à vous dire encore? Ce qu'il est impossible, je le répète, d'imaginer & de décrire: l'impression soudaine & profonde qu'a faite sur tous les esprits le moment où les Pairs de France, venant de placer de leurs mains & de soutenir sur la tête de Louis XVI la Couronne de Charlemagne, le Roi s'est montré tout-à-coup, accompagné de ce noble cortège, sur une tribune exhaussée, séparant le chœur & la nef, où son Trône étoit élevé, & qu'il s'est assis sur ce Trône entre sa Noblesse & son Peuple. Représentez-vous ce tableau.

A peine le bruit des trompettes, des cloches, de l'artillerie annonce le couronnement;

Digitized by Google

les portes s'ouvrent, le peuple à flots preſſés inonde cette Egliſe immenſe, & dans l'inſtant fait retentir les voûtes d'un concert de *vive le Roi*, que répète en écho la multitude des aſſiſtans dont toute l'enceinte du chœur eſt remplie en amphithéâtre. Ces cris, mille fois renvoyés du fond du ſanctuaire au-delà du parvis, font taire les chants de l'Egliſe, abſorbent le ſon des trompettes, couvrent le bruit des cloches & celui du canon.

C'eſt alors qu'un attendriſſement inexprimable a ſaiſi toute l'aſſemblée, & que les larmes ont coulé: c'eſt alors que, toutes les voix étouffées par les ſanglots, un mouvement involontaire a excité des battemens de mains, qui, dans l'inſtant ſont devenus univerſels. Les Grands, la Cour, le Peuple animés du même tranſport, n'ont eu que la même manière de l'exprimer: l'ivreſſe étoit au comble; & ce n'a plus été qu'une alternative rapide d'acclamations & d'applaudiſſemens. Ces marques éclatantes de joie & de tendreſſe ont redoublé dans le moment que les Frères du Roi & les Princes de ſon

Digitized by Google

Sang, qui repréſentoient les anciens Pairs laïcs, s'avançant juſqu'au pied du Trône, ont reçu du Roi le baiſer de paix. Le vœu de la Nation, pour une concorde ſi précieuſe, a été marqué par le plus unanime & le plus doux tranſport. Enfin; dans tout ce qu'on a pu entendre des hymnes de l'Egliſe, il n'y a pas un ſeul mot ſuſceptible d'alluſion aux vertus du Roi, à l'amour de ſon peuple, à la proſpérité de ſon règne, qui n'ait été ſaiſi & relevé par des cris de *vive le Roi.*

Oublierois-je, dans ce tableau, ce qu'il y a eu de plus touchant! La Reine, qui avoit ſuivi des yeux tous les détails de la cérémonie avec le plus tendre intérêt, immobile, attentive, & reſpirant à peine, ne perdant pas le Roi de vue un ſeul inſtant, ſoutenoit ſon émotion, & ſe ſoulageoit par ſes larmes; mais au moment du grand éclat de l'allégreſſe univerſelle, à ce moment du plus beau triomphe qu'ait jamais décerné l'amour, l'impreſſion a été trop forte: Elle n'a pu y réſiſter; & obligée de ſortir pour reſpirer, Elle a perdu quelques inſtans du plus beau

Digitized by Google

ſans mourir. Et l'inſtant d'après, ſi l'accès de la douleur avoit quelque relâche, on le voyoit avec un air, je ne dis pas ſerein, mais où des rayons de gaîté perçoient à travers le nuage, ſe livrer à nos entretiens, les animer lui-même, les embellir encore; &, comme on nous dit que Socrate oublioit la ciguë, pour donner ſes derniers momens aux effuſions de l'amitié, notre Sage oublioit de même la mort inévitable & prochaine qui l'attendoit. Cette mort lui fut annoncée; & du moment qu'il vit le terme de la douleur, il parut ſe réconcilier avec la Nature, & ceſſer de s'en plaindre. Tant qu'il avoit fallu ſouffrir, il avoit eu beſoin de conſolation, d'aſſiſtance; mais pour mourir avec courage, ſa propre force lui ſuffit. Son ame, recueillie en elle-même, ſemble déjà s'être iſolée, & ne plus s'occuper de la triſte dépouille qu'elle va laiſſer au tombeau. Ah! ce ſeroit ici pour l'Orateur le moment de peindre cette ame, qui, avec le calme de l'innocence & la conſtance de la vertu, ſe diſpoſe à franchir la dernière limite du

Digitized by Google

préſent & de l'avenir, & va chercher la ſolution du grand problême de la vie.

Je n'ai fait, MESSIEURS, qu'indiquer les traits de l'eſquiſſe d'un grand tableau. Ce n'eſt pas à moi de le peindre ; mais je crois en avoir dit aſſez pour faire voir que, ſans s'étendre ſur le mérite de M. D'ALEMBERT en qualité de Géomètre, ſes talens littéraires, ſes vertus, ſa bonté, cette ſimplicité de mœurs ſi éloignée de toute jactance & de toute affectation, ce mélange de force & de foibleſſe aimable, cette candeur intéreſſante, ces agrémens ſi naturels de l'eſprit & du caractère, cette vie, enfin cette mort, ſont pour l'Eloquence un ſujet auquel il ne manque qu'un Orateur.

Digitized by Google

LETTRE
DE M. MARMONTEL
A M***,
SUR LA CÉRÉMONIE DU SACRE
DE LOUIS XVI.

Reims, le 11 Juin 1775.

JE n'ai ſu, mon ami, à quoi je m'engageois, quand j'ai promis de vous décrire la cérémonie auguſte dont j'allois être le témoin. Tout ce qui n'intéreſſe que l'imagination peut ſe peindre; mais ce qui touche & pénètre l'ame, comment le retracer? Cela n'eſt pas poſſible : il faut le voir pour en jouir.

On croit ſe faire une aſſez haute idée de cette pompe ſolemnelle, de cette fête en même tems politique & religieuſe, dans laquelle, en face du ciel & de la nation, le Monarque vient imprimer un caractère

Digitized by Google

plus sensible & plus inviolable encore à ses devoirs & à ses droits. On se représente un jeune Roi, déjà connu pour vouloir le bien & pour s'en occuper sans cesse, reçu partout comme l'objet de l'espérance de ses peuples : on le suit des yeux sur sa route ; dans les villes, dans les campagnes, on l'entend louer & bénir. A Reims, cent mille de ses sujets l'attendent ; il y paroît dans tout l'éclat de la majesté ; cette multitude l'entoure & se presse autour de son char ; l'air retentit sur son passage d'acclamations & de vœux : jusques-là tout est simple & juste.

On peut s'imaginer encore la cordialité des Rémois, leur empressement à remplir les devoirs de l'hospitalité, dont leur zèle passe les bornes : cette émulation louable n'est que l'effusion de la joie : il est si naturel à l'homme heureux de desirer que tout soit heureux avec lui !

On n'est pas plus surpris de la magnificence d'une ville qui met sa gloire à recevoir son Roi, à le posséder dans son sein ; & quoiqu'il soit rare de voir, dans une si grande affluence,

Digitized by Google

DISCOURS

EN FAVEUR

DES PAYSANS DU NORD.

Hos ſapere & ſolos aio bene vivere, quorum
Conſpicitur nitidis fundata pecunia villis.
HORAT. *Lib. I, Epiſt. 15.*

LA tutrice de la vérité, la gardienne incorruptible des droits de la nature, la plus courageuſe ennemie de l'injuſtice & de l'erreur, celle à qui jamais l'habitude, l'opinion, le préjugé n'impoſent, & qui ne connoît rien de ſacré ſur la terre que le bien, le juſte & le vrai; la Philoſophie, en un mot, a pénétré dans les climats du Nord: elle y eſt aſſiſe ſur des trônes, & ſous ſon règne fortuné, l'humanité long-tems muette dans les chaînes du deſpotiſme, élève enfin ſa voix mal aſſurée encore, & prend, pour réclamer ſes droits, le ton modeſte & réſervé du doute.

Digitized by Google

C'eſt la raiſon, l'expérience, la vérité qu'elle interroge. Puiſſent-elles, pour lui répondre, faire parler ces ſages éloquens dont le génie & les vertus ſont la gloire de notre ſiècle! Je n'ai pas leurs lumières, mais j'aurai leur courage, & mon zèle au moins touchera les amis de l'humanité.

Pour décider ce qui peut être avantageux à un Etat, déterminons d'abord quels ſont ſes avantages.

Les avantages d'un Etat, ſont la ſolidité, la force & le bonheur de ſa conſtitution.

Ces trois objets ſont ſi étroitement liés, qu'ils rentrent ſouvent l'un dans l'autre. Qu'on ne ſoit donc pas étonné ſi je les confonds quelquefois.

SOLIDITÉ.

La ſolidité d'un Etat dépend de la cohérence de ſes parties, & de leur repos reſpectif dans l'ordre où les place la loi. Or, cette union, ce repos ne peut jamais être durable qu'autant que l'Etat eſt fondé ſur des loix égales & juſtes, & que ces loix ſont affermies par le lien du bien commun.

Digitized by Google

Il eſt égal que la ſociété ſoit d'inſtitution volontaire, ou forcée; qu'elle ait choiſi ſa forme, ou qu'elle l'ait reçue; qu'un peuple ait pris chez l'étranger, comme les anciens Eſclavons (1), des chefs pour appaiſer ſes troubles domeſtiques, pour le gouverner au-dedans, & le protéger au-dehors; ou qu'il ſe ſoit livré à ſes libérateurs par amour, par eſtime & par reconnoiſſance, comme ces mêmes Eſclavons affranchis du joug des Tartares; qu'en ſe donnant des chefs il ait capitulé, qu'il ait fait un pacte avec eux (2), ou que ſa confiance entière n'ait mis ni borne ni réſerve à leur autorité ſuprême (3). Ces différences apparentes dans ce qu'on appelle le droit, n'en font aucune dans le fait. Pour ſubſiſter en paix, en bonne intelligence, & en ſûreté avec elle-même, toute ſociété n'a jamais qu'un moyen, c'eſt d'être telle que des hommes libres, éclairés ſur leurs intérêts,

(1) De Nowogorod.
(2) Comme avec le Tſar Vaſili.
(3) Comme avec Michaël Romanof.

Digitized by Google

aient pu la contracter enſemble, & y *trouver leur avantage :* car c'eſt l'accord des intérêts qui fait l'accord des volontés ; & que cette condition ſoit expreſſe ou tacite, elle n'en eſt ni plus ni moins réelle : le ſerment même en eſt un ſigne ſuperflu : ſans lui elle eſt inviolable ; & tant quil ſera naturel aux hommes d'aimer, de chercher leur bien-être, il ſera eſſentiel aux Rois de rendre leurs Peuples heureux.

Si c'eſt l'artifice & la fraude qui d'abord ont ſurpris l'aveu d'une des claſſes de l'Etat pour une convention faite à ſon préjudice, & ſi le tort eſt grave, s'il eſt injurieux, s'il eſt décourageant pour elle, le droit qu'elle a de réclamer contre la ſurpriſe & l'erreur eſt & jamais impreſcriptible ; il n'y a d'incertain que le tems où elle uſera de ce droit.

Si c'eſt la force qui a fait la loi, & ſi la loi n'eſt pas équitable, le parti léſé n'y ſouſcrit qu'autant qu'il n'eſt pas le plus fort. Si ce parti fait le plus grand nombre, on ſera ſans ceſſe obligé de l'affoiblir en l'opprimant, & d'empêcher qu'il ne s'éclaire ſur

Digitized by Google

jour de sa vie. Cette scène touchante n'a fait que redoubler l'enthousiasme de l'assemblée; & quand la Reine a reparu, la Nation a rempli le plus cher des vœux de son Roi, & l'a fait jouir à son tour de l'hommage adressé aux vertus de la Reine.

Ainsi s'est passé, mon ami, ce spectacle auguste & sublime. Un Africain en a été presque aussi attendri que nous. Oui, l'Envoyé de Tripoli est devenu François dans ce moment; j'étois auprès de lui, & je l'ai vu baigné de larmes.

Le Roi a été accompagné jusques à son palais par de nouvelles acclamations. Il a paru sensiblement touché des marques d'amour de son Peuple. Quel nouveau gage pour la France des soins qu'il prend de son bonheur!

Après son dîner, le Roi ayant appris que le Peuple assemblé aux portes du palais desiroit le voir encore, a fait annoncer qu'il alloit se promener dans la galerie, qui du palais conduit au vestibule de l'Eglise. Le Peuple, de lui-même, s'est rangé en deux

Digitized by Google

haies sous ce portique. Le Roi s'est avancé, sans garde, sans cortège, &, seul avec la Reine, s'est promené long-tems au milieu de la foule, se laissant toucher par les uns, prêtant l'oreille aux vœux des autres, y répondant avec bonté, s'arrêtant même avec complaisance si quelqu'un vouloit lui parler, donnant à tous, par ses regards, des témoignages de son amour. Cette popularité si touchante n'a pas surpris la ville de Reims : elle lui étoit annoncée par une réponse du Roi, lorsqu'on lui avoit demandé si l'on tapisseroit, selon l'ancien usage, les rues par lesquelles Sa Majesté devoit passer. *Point de tapisserie*, avoit répondu le Roi ; *je ne veux rien qui empêche mon Peuple & moi de nous voir.*

Avouez, mon ami, que voilà un beau jour à consacrer dans l'histoire.

Je suis, &c.

Digitized by Google

AVIS.

Le Discours suivant fut envoyé en 1757 à la Société économique de Pétersbourg. Il a été inséré depuis dans les Ephémérides du citoyen, avec cette note des Editeurs, dont on ne retranche ici que des éloges.

« La Société libre économique de Pétersbourg reçut, au mois de Décembre 1766, » une boîte cachetée contenant mille ducats » (un peu plus de dix mille francs monnoie de France), avec un billet qui laissoit à la disposition de la Société l'emploi » de cette somme, en la priant néanmoins » de proposer un Prix pour le meilleur Ouvrage sur cette question politique fort importante dans le Nord :

» *Est-il avantageux pour un Etat, que le* » *Payſan poſſède en propre du terrein, ou qu'il* » *ait ſeulement des biens meubles ? Et juſqu'où le* » *droit du Payſan, ſur cette propriété, devroit-il* » *s'étendre pour l'avantage de l'Etat ?*

» Parmi les Discours qui concoururent

Digitized by Google

» pour le prix proposé, celui qu'on va lire » attira singuliérement l'attention des Juges...

» Sans apprécier les ménagemens tirés des » lieux & des circonstances, qui firent pré- » férer dans le tems une dissertation très- » inférieure pour le fonds & pour la forme, » nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs » de conserver dans ce recueil un Discours » plein de raison..... sur une matière très- » intéressante».

Digitized by Google

l'iniquité de la loi, ou qu'il ne conspire contre elle.

On ne peut penser, sans frémir, que Lycurgue, en formant son Aristocratie, pour assurer la supériorité du peuple roi sur le peuple esclave, permit aux citoyens la chasse des Ilotes, seul moyen d'empêcher qu'en se multipliant, ils ne devinssent redoutables (1). On sait que Rome, la superbe

(1) Plutarque a voulu nier que cette loi, qu'on appelloit *criptia*, eût été faite par Lycurgue. L'usage d'aller à l'affût des Ilotes ne fut établi, dit-il, qu'après leur soulevement en faveur des Messéniens; & il se fonde sur la douceur & la justice de Lycurgue. Mais Aristote n'hésite point à lui attribuer cette loi; & il est bien aisé de voir qu'elle lui étoit nécessaire. Le citoyen de Sparte, politique & guerrier, ne pouvoit être, par ses loix, ni laboureur, ni artisan, il falloit donc lui attacher un peuple qui le fût pour lui. Il falloit s'assurer que ce peuple d'esclaves seroit toujours plus foible que ses maîtres, & hors d'état de s'affranchir. Or, le plus sûr & le seul moyen d'empêcher un peuple cultivateur de se multiplier plus qu'un peuple guerrier, c'étoit d'en user avec lui comme avec les bêtes sauvages; & Lycurgue étoit conséquent. C'est d'après

Digitized by Google

Rome, a tremblé devant ſes eſclaves, dès qu'il s'eſt trouvé parmi eux un Spartacus pour les commander. On ſait, hélas! pour le malheur & l'opprobre éternel de l'humanité, à quel prix & par quels moyens l'Europe eſt venue à bout de ſubjuguer l'Amérique.

Les efforts que l'on fait pour contenir un peuple dans la crainte, la gêne & l'aſſerviſſement, font violence à la nature; & plus l'obéiſſance devient pénible, plus l'autorité réprimante a beſoin d'être rigoureuſe (1).

---

le même principe, que Sparte, dans un beſoin preſſant, ayant armé ſes eſclaves, & deux mille d'entre eux ayant donné des preuves d'une extrême valeur, on les couronna de lauriers, on les promena autour des temples, & peu de jours après il ſe trouva qu'ils étoient tous morts, *ſans qu'on eut ſu comment*, dit Plutarque. Au moins ſavoit-on bien pourquoi. *Voyez* Plutarque, *vie de Lycurgue*, & Thucydide, *hiſtoire du Péloponnèſe*.

(1) Dans quelques Etats de l'Europe, le Seigneur a droit de vie & de mort ſur ſes vaſſaux. Dans d'autres, ce droit ſeul eſt excepté du deſpotiſme domeſtique. La loi, en livrant l'homme à l'homme, permet qu'il ſoit battu, meurtri de coups, pourvu

Digitized by Google

Ainſi le joug s'appeſantit juſqu'à ce qu'il ſoit accablant. Alors, ou l'on obtient (déplorable ſuccès!) que l'homme, oubliant qu'il eſt homme, endurci à la peine, inſenſible à la honte, rampe réduit au rang des bêtes; ou s'il oſe ſe ſouvenir de ſa dignité dégradée, s'il oſe penſer à ſes droits, reſſentir ſon injure & conſulter ſes forces, dès ce moment le nœud ſocial eſt rompu, & l'Etat oppreſſeur & l'Etat opprimé deviennent ennemis irréconciliables. La Suiſſe & la Hollande ont dû leur liberté au deſpotiſme de leurs Maîtres; & par-tout la révolte eſt née du ſein de l'oppreſſion.

Je veux cependant qu'on ait ſu donner un frein ſacré au peuple qu'on opprime, & qu'on faſſe émaner du ciel ou l'injuſte loi qu'on lui impoſe, ou le pouvoir qui l'y ſoumet. Dès-lors la conſtitution eſt appuyée ſur la

---

qu'il n'en meure pas ſur le champ, & qu'il lui reſte aſſez de vie pour n'expirer que dans trois jours: cela s'appelle un adouciſſement aux rigueurs de la ſervitude. Voilà cependant où conduit une première loi contraire à la nature. *Ruit per vetitum nefas.*

Digitized by Google

croyance : le reſſort du Gouvernement eſt dans les mains du Sacerdoce ; le Prince en eſt l'eſclave, & l'Etat dépendant. Or, qu'on me diſe ſi c'eſt là une politique bien ſage ? ſi le bandeau de l'opinion ne tombe jamais de lui-même ? & ſi jamais ceux qui l'ont mis n'ont intérêt à l'arracher (1) ?

On voit donc bien que ni la force, ni l'habitude, ni l'opinion, ni tous les moyens qu'on emploie pour étayer l'édifice d'un injuſte Gouvernement, rien ne peut ſuppléer à la ſolidité que ſon poids ſeul lui donneroit, s'il portoit ſur des loix étroitement unies par le lien de l'*intérêt commun*.

Rome eſt pour nous un grand exemple des révolutions qu'entraîne la rupture de ce lien. Qui peut eſpérer jamais d'avoir un meilleur peuple à gouverner ? Quelles mœurs ! quelle diſcipline ! quel zèle pour le bien public ! quel dévouement à la patrie ! quel reſpect pour les loix, que celui des Romains

(1) Qu'on ſe rappelle combien le Czar Pierre I a redouté *les longues barbes*.

ſous

Digitized by Google

sous leurs premiers Consuls ! D'un autre côté, quelles loix que celles qu'ils avoient puisées chez les Sages de l'Orient (1) ! Ce peuple en sentoit tout le prix, il étoit digne d'être libre, il adoroit sa liberté, il détestoit la tyrannie. Eh bien, l'équité du Sénat se démentit en un seul point; le partage des terres fut refusé au peuple; ce refus rompit tous les nœuds, tous les ressorts de la République: liberté, patrie, honneur même, tout céda au ressentiment de ce refus obstiné; & le peuple aima mieux servir les Marius & les Carbons, qu'un Sénat dont l'iniquité abusoit de sa patience, & le dépouilloit de ses droits.

Il s'agit ici, je l'avoue, d'un peuple cultivateur, & non d'un peuple conquérant: mais le droit de société supplée à celui de conquête. Ce droit, puisé dans la nature, est commun à toutes les classes dont l'Etat dut se composer pour subvenir à ses besoins. Et quelle classe lui fut jamais plus absolument nécessaire que celle des cultivateurs? Il seroit

(1) Les loix des Douze-Tables.

Digitized by Google

donc auſſi injuſte que dangereux de diſputer au payſan le droit d'aſſocié, & d'aſſocié libre.

L'égalité eſt de l'eſſence de toutes les loix ſociales ; l'inégalité éventuelle ne peut donc être juſte qu'en vertu de la loi qui l'aura introduite. Par exemple, la loi permet de s'enrichir par des moyens qu'elle autoriſe, & qui ſont les mêmes pour tous. De-là, quelque inégalité qui ſurvienne dans les fortunes, la loi de la propriété ne ceſſe pas d'être équitable : elle n'a mis ni préférence, ni excluſion dans le droit.

Une autre loi, pour exciter l'émulation des vertus, aura propoſé la nobleſſe, comme un prix deſtiné au mérite éminent, & aux ſervices ſignalés : toute exceſſive que paroît cette récompenſe héréditaire, chacun ayant droit d'y prétendre, la liberté de s'en rendre digne & de l'acquérir à ce prix, fait l'égalité de la loi.

Ainſi, hors le droit de régner, que de grands intérêts ont pu rendre excluſif, l'Etat ne doit avoir ni dignité, ni rang abſolument inacceſſible à aucun ordre de citoyens.

Digitized by Google

Chez les Romains, que j'aime à citer pour exemple, tant que les vertus du Sénat justifièrent son orgueil, on souffrit l'intervalle que les loix avoient mis entre la noblesse & le peuple; mais à peine les grands eurent-ils abusé de leur prérogative injuste, qu'on s'indigna de la barrière élevée entre les deux classes; & il fallut que le Sénat consentît à la renverser.

L'obscur & simple citoyen veut bien n'avoir, pour ses enfans, que l'espérance la plus éloignée de les voir s'enrichir, s'élever, s'agrandir; mais toute foible & fugitive que peut être cette espérance, elle le flatte, le console, & lui fait prononcer le nom de patrie avec intérêt (1).

Mais plus le droit est naturel à l'égard du bien dont on est exclu, plus l'exclusion est

(1) Pierre I, en invitant la Noblesse à s'élever de grade en grade aux premiers emplois de l'Etat, laissa aux enfans du peuple l'espoir d'y arriver eux-mêmes par des services signalés: c'étoit ne pas les en exclure, & ménager entre les hommes quelque espèce d'égalité.

Digitized by Google

révoltante ; & voici le moment d'appliquer nos principes au droit qu'il s'agit d'interdire, ou d'accorder au payſan.

La terre eſt un don ſolemnel que la nature a fait à l'homme : y naître eſt pour chacun de nous un titre de poſſeſſion. L'enfant n'a pas un droit plus réel & plus ſaint ſur la mamelle de ſa mère. De cet héritage commun, le *travail* a fait des biens propres : l'ordre de la ſociété l'a voulu ; l'homme l'a permis. Mais quelle claſſe d'hommes a jamais renoncé à ſa portion de cet héritage ? & quel renverſement de l'ordre naturel, qu'une loi qui rendroit étranger à la terre le laboureur qui l'enrichit ? Ah ! donnez à cet homme brute la faculté de penſer, & vous l'entendrez dire en traçant ſon ſillon : « Les plus oiſifs, » les plus inutiles, & ſouvent les plus vils » des hommes, ont droit de poſſéder le » champ que je laboure ; & la loi l'interdit » à moi ; qui l'arroſe de ma ſueur » !

Ces réflexions, me direz-vous, ne viennent point au Laboureur : content d'un modique pécule, & des biens meubles à ſon

Digitized by Google

uſage, il vit de ſon ſalaire, & ne connoît pas mieux.

Il ne connoît pas mieux : une longue habitude le rend inſenſible au malheur, je le crois ; mais qui vous répond que ſa ſtupidité ſera long-tems la même ? Quoi ! ne peut-il jamais ſavoir qu'il eſt au monde des climats où ſes pareils, n'ayant pour maîtres que leur Dieu, leur prince & leurs loix, jouiſſent du droit d'acquérir, & de tranſmettre à leurs enfans le champ qu'ils ont rendu fertile ; où celui qui laboure le ſol de l'étranger, peut eſpérer un jour de labourer le ſien, de s'y élever une cabane, d'y vivre indépendant au ſein de ſa famille, de voir dans la prairie ajoutée à ſon champ par ſon travail & ſes épargnes, ſes troupeaux ſe multiplier, ſes richeſſes ſe reproduire, & préparer à ſes neveux l'aiſance, le repos, peut-être le paſſage de leur humble & pénible état à des conditions plus douces ?

Ces différences de ſa deſtinée avec celle de ſes voiſins (1), ſeront-elles pour lui un

(1) La même nation eſt quelquefois mêlée d'eſclaves

Digitized by Google

éternel myſtère ? Perſonne n'aura-t-il jamais l'occaſion de l'en inſtruire ? Et s'il en eſt inſtruit, ſera-t-il aſſez lâche pour ne pas en être indigné ?

Un Etat où le peuple eſt fruſtré par la loi des premiers droits de la nature, ne peut manquer d'être ſujet à de fréquentes émigrations ; il n'a, pour s'en dédommager, que les acquiſitions nouvelles. Or, comment peut-il attirer les étrangers dans ſon ſein, & ſur-tout des étrangers libres, s'il ne leur fait un ſort plus doux qu'à ſes ſujets ? Et combien cette préférence n'eſt-elle pas dénaturée ? La patrie eſt une mère pour les enfans qu'elle adopte, une marâtre pour les ſiens ! Quelle ſource de jalouſies, de haines, de diſſenſions ! Et où eſt le peuple aſſez abject, aſſez vil, aſſez inſenſible pour ſupporter patiemment une pareille iniquité ? Se repoſer ſur l'inertie &

& d'hommes libres. Les Odnodivorzi en Ruſſie ne ſont ni nobles, ni ſerfs. L'eſclave alors, pour ſentir ſes droits, ſon injure, & l'indignité de ſon ſort, n'a qu'à regarder à côté de lui.

Digitized by Google

l'ignorance de tout un peuple, c'eſt inſulter le lion qui dort, parce qu'on le voit immobile.

Quant au foible adouciſſement qu'on apporte au ſort de ce peuple, à quoi ſe réduit-il ? & qu'eſt-ce que ces biens qu'on lui permet de poſſéder ? Des biens meubles ! les uns périſſent par l'uſage, les autres n'ont rien de réel, & ne ſont qu'un moyen d'échange. Quel fruit peut produire l'argent dans les mains du cultivateur, ſuppoſé même qu'un maître avide lui permette d'en amaſſer ? Il n'en connoît le prix qu'autant qu'il le dépenſe, ou qu'il peut le réaliſer. La terre eſt le ſeul bien ſolide, le ſeul dont les fruits renaiſſans ſe perpétuent d'âge en âge, le ſeul où ſe puiſſe fonder l'eſpérance de l'avenir. Et qui le ſait mieux que celui qui, tous les ans, lui fait produire & les troupeaux & les moiſſons, qui vit attaché à ſon ſein & ne connoît d'autre bien qu'elle ? Auſſi ſa ſeule ambition eſt-elle d'avoir un domaine, & quand il l'a, c'eſt de l'étendre. Lui interdire juſqu'à l'eſpérance de cette poſſeſſion, c'eſt

Digitized by Google

le réduire au ſentiment de ſon exiſtence actuelle, & au plus ſtupide abandon de tous les ſoins de l'avenir.

Mais le préſent, me direz-vous encore, n'en eſt pour lui que plus tranquille : il eſt moins malheureux, que s'il avoit à lui quelques biens fonds, dont les impôts lui rendroient la charge onéreuſe.

En attendant que j'en vienne à l'article du bonheur, je réponds que ce n'eſt jamais par un mal, qu'un mal s'autoriſe, à moins qu'il n'y ait pas de milieu : mais ici ces deux maux ſont-ils inévitables, & l'égale diſtribution d'un impôt modéré ſur les biens fonds du peuple, ne concilieroit-elle pas l'aiſance & la propriété ? On abuſe de tout ſans doute ; mais les abus ſont paſſagers, au lieu que les loix ſont durables.

L'homme injuſte mourra ; mais la loi ne meurt point. L'abus ne fait haïr que l'auteur de l'abus ; mais l'iniquité de la loi fait haïr la loi même, & l'Etat qui l'impoſe. Enfin la loi, lorſqu'elle eſt juſte, eſt le recours de l'opprimé : mais ſi c'eſt elle qui l'opprime, quel

Digitized by Google

sera son refuge ? & n'est-il pas réduit à la détester en silence, ou à se révolter contre elle, s'il se lasse enfin de souffrir ? Or, telle est la situation pénible, inquiète & violente où la loi de l'exclusion à la propriété des terres met la classe des paysans, la classe qui nourrit l'Etat, qui l'enrichit, qui le protège & au-dedans & au-dehors, qui fait sa destinée, & qui peut la changer. De-là je laisse à décider si une loi désespérante pour le peuple cultivateur est avantageuse à l'Etat ; si avec cette loi il est sûr de lui-même ; & s'il peut se croire affermi sur de solides fondemens.

FORCE.

Par la solidité d'un Etat, j'ai entendu sa consistance, son repos, sa stabilité : par la force, j'entends une puissance active, qui tend à s'accroître elle-même, ou du moins à se garantir, & des secousses du dedans, & des attaques du dehors. Cette force consiste dans le nombre des hommes, leurs facultés, leur volonté.

Digitized by Google

On a observé que la population étoit partout en raison du bien-être & des moyens de subsister.

Plus on est sûr, & pour soi-même, & pour ceux que l'on met au jour, d'une subsistance commode, plus le desir de se reproduire a de charme & d'activité : mais plus ce desir est mêlé de trouble & d'inquiétude sur le sort des enfans à qui l'on donne l'être ; plus il est foible & languissant. Ce vif & doux pressentiment des affections de la nature, cette paternité anticipée, qui nous fait chérir nos enfans, même avant qu'ils soient nés, & qui, dans l'état du bien-être, nous fait si ardemment souhaiter leur naissance, se change en répugnance à leur donner la vie, lorsque nous prévoyons qu'ils seroient malheureux.

C'est à ce découragement qu'il faut attribuer la solitude qui par-tout environne la tyrannie.

Rappellons-nous ce que fut la Grèce, & parcourons des yeux ces campagnes si belles, si florissantes autrefois. Où sont ces Peuples

Digitized by Google

Rois qui les fertiliſoient ? Où ſont ces villes ſi ſuperbes ? Hélas ! ſans les triſtes débris de leurs palais & de leurs temples, le voyageur ne croiroit point qu'il marche à travers leurs ruines ; il ne croiroit jamais que c'étoit-là *Tempé*, là les champs de *Lariſſe*, là ces iſles heureuſes, dont les noms rappellent encore l'image de la liberté, de l'abondance & des plaiſirs. Le deſpotiſme a tout détruit, il a fait de la Grèce un pays fabuleux ; & à la place de ces campagnes ſi peuplées & ſi fertiles, il a mis de vaſtes déſerts où règnent avec lui l'effroi, la ſolitude & le ſilence. Mais ſans porter nos regards ſi loin, comparons l'état floriſſant de la Turinge, où le peuple eſt libre, avec le déplorable état de la Luſace, où il eſt ſerf. La nature ſemble à regret faire naître des eſclaves ; elle ne ſe plaît à peupler que les champs de la liberté.

Or, quoi qu'on faſſe, il n'eſt pas poſſible que le peuple, exclu par la loi de la propriété du terrein, ſoit jamais réellement libre. Que toutes les loix ſe réuniſſent pour adoucir le tort que lui fait une ſeule, & pour

Digitized by Google

lui assurer du moins la propriété personnelle, celle des fruits de son travail & de l'épargne de ses pères ; ce plan consolant en idée ne s'exécutera jamais. La loi d'exclusion a mis tant d'intervalle entre le payſan serf & le propriétaire, elle rend l'un si dépendant de l'autre, & donne à celui-ci tant de détours secrets pour éluder les autres loix, tant de moyens d'intimider ou de punir celui qui les réclameroit, qu'on n'osera jamais le citer devant elles : mais quand on l'oseroit, comment vérifier l'abus du pouvoir domestique ? Et si le despotisme est par-tout établi, si tout un empire à la fois retentit des gémissemens du payſan foulé, dépouillé par ses maîtres, quelle digue les loix peuvent-elles former contre ce déluge de maux ? Dans tous les Grands d'une Nation, comment réprimer, contenir l'habitude de la licence ? Et si l'autorité leur impose de près, comme en Bohême, en Moravie, leur imposera-t-elle à ces longues distances, où la voix de la vérité & les plaintes de la foiblesse ont des déserts à traverser pour arriver au pied du trône ?

Digitized by Google

Dans les pays même où les loix ont gardé plus d'égalité, il eſt encore ſi difficile de préſerver le foible des injures du fort, de mettre un frein à la rapine, aux vexations, aux violences! quelque indépendant, quelque libre que ſoit le peuple des campagnes, les loix ont beſoin de tant de vigilance, de vigueur & d'activité pour le ſauver de l'oppreſſion! Que ſeroit-ce dans un Etat où ce peuple ſeroit à la merci des Grands; où la crainte, qui ſuit toujours la dépendance, ajouteroit encore à la timidité qui accompagne la foibleſſe; où le droit excluſif à la propriété porteroit l'orgueil des richeſſes au plus haut degré d'arrogance; où la loi même autoriſeroit l'homme à méconnoître ſon égal; où celui-ci, par ſa baſſeſſe & par ſon imbécillité, l'y autoriſeroit lui-même, & vivroit ſous ſa dépendance dans la crainte & le tremblement? Rien n'eſt ſûr pour l'homme aſſervi par la néceſſité de vivre; & le maître qui tous les jours a droit de le chaſſer du champ qui le nourrit, diſpoſe de ſon exiſtence. Que fait ce malheureux? Il cède à la dure néceſſité;

Digitized by Google

il se laisse enlever le fruit de son travail; il est né pour souffrir, & il souffre pour vivre; il dévore ses larmes, il étouffe les cris de sa femme & de ses enfans, & il dissimule ses maux, de peur de les accroître encore: mais en baignant de pleurs ces enfans malheureux, que la nature lui a surpris, il se reproche leur naissance; & le desir d'être encore père l'épouvante & le fait frémir.

Qu'on observe à présent que c'est de cette classe de laboureurs découragés que doivent naître les armées; qu'on pense que l'agriculture, comme l'a dit Kénophon, est la mère de la milice; & qu'on juge combien un Etat s'affoiblit lorsque, par une loi injuste, il lui fait un malheur de sa fécondité.

Heureux les pays où le laboureur, satisfait du présent & sûr de l'avenir, met sa prospérité, son espoir, sa richesse, dans le nombre de ses enfans! L'Etat n'a pas besoin de tirer du dehors des matelots & des soldats. Les campagnes, où surabonde une jeunesse vigoureuse, lui forment des hommes robustes, patients, courageux, dociles, accoutumés

Digitized by Google

d'avance aux plus rudes travaux, &, sans se dépeupler, lui donnent tous les ans ce tribut de fécondité, qui tous les ans se renouvelle.

La terre ne produit que le nombre d'hommes qu'elle peut nourrir aisément. Ainsi la population se met au niveau de la subsistance; & celle-ci, dans les campagnes, dépend de la fertilité. Or la terre n'est jamais plus fertile & plus riche que lorsque chacun a le droit d'y cultiver son propre champ: 1°. parce que la seule idée de la propriété attache l'homme, & qu'on n'aime rien tant que ce qui est à soi; 2°. parce que l'on mesure ses avances sur le tems que l'on doit jouir; 3°. parce que la terre, divisée en un plus grand nombre de possessions, en est beaucoup mieux cultivée.

La première de ces trois causes n'a pas besoin d'être développée: c'est un sentiment naturel, une émanation de l'amour de soi-même; & plus ce sentiment est réfléchi, plus il est fort. « Cet angle de terre est à » moi; toute l'autorité des loix, toutes les » forces de l'Etat m'en assurent la jouissance;

Digitized by Google

» tout ce qu'il produira, le tribut prélevé, » m'appartient, n'appartient qu'à moi : j'y » vivrai, j'y mourrai tranquille, avec l'in- » faillible assurance de le laisser à mes enfans, » sans que l'usurpateur avide ose leur disputer » le champ que leur père aura cultivé, ni le » toit qui les a vu naître, & qui m'aura vu » mourir ». Voilà de quoi passionner l'ame du cultivateur, & lui donner pour le travail un goût, une ardeur inconnne à ce laboureur mercenaire qui, semblable au bœuf attelé au joug, & compagnon de ses taureaux dans le sillon de l'étranger, s'y traîne courbé sous le poids d'une éternelle dépendance.

Si toutefois la concession d'une jouissance précaire lui fait faire quelques efforts, il les mesure au tems qui lui reste à jouir; & si ce tems est incertain, s'il dépend des caprices d'un pouvoir arbitraire, il regrette comme perdus & les soins & les frais qu'il met à la culture d'un fonds qui tous les jours peut lui être enlevé.

Une des causes qui ont rendu l'agriculture si floriſſante en Angleterre, c'est la longue

Digitized by Google

poſſeſſion que le bail aſſure aux fermiers (1). En France, le terme plus court ne laiſſe point aſſez d'eſpace au laboureur; & cette ſeule différence, ſi l'on n'a ſoin d'y remédier, aſſure l'avantage à la culture angloiſe. Quel eſt, à plus forte raiſon, l'effet de la propriété? Quel encouragement, quelle émulation elle répand dans les campagnes! C'eſt alors qu'on n'épargne rien parce qu'on ne haſarde rien. Un fermier peut ſemer, un propriétaire plante. L'un cherche une terre fertile pour l'épuiſer & s'enrichir; l'autre s'attache même à une terre ingrate: il l'engraiſſe, il la fertiliſe, il lui confie des avances qu'elle rendra, non pas à lui, mais, après lui, à ſes enfans; il voit en elle leur richeſſe: il a peu de tems à jouir de cette grange qu'il élève, il ne ſe délaſſera point ſous ces arbres qu'il a plantés; mais il ſe voit renaître, il eſpère revivre dans ceux qui les poſſéderont.

(1) Il en eſt de même ſur le Bas-Rhin; & la plus grande proſpérité de l'agriculture s'en eſt ſuivie. Il n'eſt point rare de voir, au pays de Cologne, une famille de fermiers depuis un ſiècle ſur la même cenſe;

Digitized by Google

Le plus grand encouragement de l'agriculture, comme de la population, eſt donc la propriété du terrein accordée au cultivateur; & aux raiſons que j'en ai données ſe joint encore celle-ci, que par-tout où le payſan ſera exclu du droit de poſſéder les fonds, les fruits mêmes ſeront pour lui une poſſeſſion douteuſe; & ce ſera le coup mortel pour la population & pour l'agriculture.

La ſeule incertitude de l'impôt arbitraire, par-tout où il eſt établi, rebute les cultivateurs, & leur fait préférer une indigence oiſive à un travail dont le produit ne leur ſeroit pas aſſuré. Combien plus déſolant ſeroit encore pour eux un deſpotiſme domeſtique, toujours prêt à les dépouiller, toujours ſûr d'échapper aux loix qui les protègent? « Pour qui travaillons-nous? & que nous » ſerviroit d'épargner, d'amaſſer du bien? » Le raviſſeur attend ſa proie. Le peu que » nous aurions nous ſeroit enlevé ». A cette penſée accablante ils abandonnent la charrue, ou ſe traînent languiſſamment au bout d'un pénible ſillon. Donnez-leur un maître équitable

Digitized by Google

& doux ; ce ne ſera pour eux encore qu'un ſoulagement paſſager. Demain ce bon maître, en mourant, va leur laiſſer, dans ſon fils impatient de jouir, un diſſipateur avide, un impitoyable oppreſſeur. Ainſi jamais le préſent ne leur répond de l'avenir.

Enfin, toutes choſes égales, moins on a de terrein, & mieux on le cultive, dès qu'on eſt ſûr qu'il eſt à ſoi : le beſoin qu'on a d'en tirer ſa ſubſiſtance eſt un aiguillon ; l'eſpoir d'en tirer ſon aiſance, & quelque moyen d'agrandir ſon héritage, eſt un nouvel attrait pour l'induſtrie & le travail. Auſſi ne voit-on les prodiges de la culture & de l'abondance, que dans les campagnes diviſées entre une foule de poſſeſſeurs. C'eſt-là qu'on voit auſſi la population dans le plus haut degré poſſible.

Plus les limites des champs s'étendent, plus les hameaux deviennent rares, & de vaſtes poſſeſſions ne ſont que de vaſtes déſerts. Ce n'eſt pas qu'elles ſoient ſtériles ; mais un fermier occupe ſeul un fonds, qui, partagé, nourriroit cent familles. Le Seigneur tient à ſon ſervice une foule d'hommes oiſifs ; & les

Digitized by Google

fruits des campagnes vont nourrir dans les villes des attelages, des valets, des complaisans, & des artistes, en pure perte pour l'Etat.

J'ai entendu dire souvent que les riches propriétaires ont plus de moyens de donner à leur fonds toute sa valeur.

Ils ont plus de moyens; mais ils n'en usent pas. L'opulence est presque toujours dissipatrice ou négligente: elle dédaigne les détails d'une culture économique, & sacrifie l'utilité à l'agrément & à l'ostentation. De-là ces immenses enclos que le luxe condamne à la stérilité, & qui, pour les plaisirs d'un homme, privent de l'existence un peuple qui naîtroit pour les cultiver. Il n'en est pas ainsi des terres partagées entre le peuple des campagnes. Ce n'est point autour des hameaux, où chaque famille est nourrie des fruits de son verger, du lait de son troupeau, & du bled de son champ; ce n'est point là qu'on voit la terre méprisée rester oisive sous le sable, ou sous des tapis de gazon.

A moins que le peuple ne soit foulé, ce

Digitized by Google

qui n'eſt point inévitable, & qu'on ne lui ôte abſolument la faculté de ſubvenir aux frais d'une bonne culture, l'ingénieuſe néceſſité lui fait inventer des moyens de tirer, du peu qu'il poſſède, des reſſources auxquelles un deſpote opulent ne daigne pas même penſer.

Ainſi la terre produit davantage, tandis que les hommes dépenſent moins: nouvelle raiſon pour qu'il en naiſſe & qu'il en vive un plus grand nombre lorſque les fruits de la culture ſont conſommés dans les campagnes, que lorſqu'ils paſſent dans les villes par les mains des grands poſſeſſeurs.

Que l'on compare la profuſion, la prodigalité du luxe, ſes diſſipations, ſes dégâts, avec l'économie & la frugalité ruſtique, & qu'à ce calcul on ajoute cette multitude d'animaux domeſtiques dont un luxe inſenſé nourrit l'oiſiveté, & qui, dans l'enceinte des villes, tiennent la place d'autant d'hommes dont ils dévorent la ſubſtance; on ſentira combien l'Etat gagneroit à laiſſer les champs ſe peupler de cultivateurs & de conſommateurs des fruits de la culture.

Digitized by Google

A l'avantage du plus grand nombre d'hommes qui décide en faveur du partage des terres, se joint celui de l'espèce, beaucoup meilleure à tous égards dans les campagnes que dans les villes ; & cet avantage est encore plus important que celui du nombre : car ce ne sont jamais des hommes sédentaires & amollis par le repos, qui font la force de l'Etat ; & l'on distinguera toujours dans les travaux, dans les combats, & sur-tout dans la discipline, l'homme docile & fort, tiré de la charrue, de l'homme énervé, dissolu, qu'on a pris à l'ombre des murs.

La richesse d'un Etat fait partie de sa force, & la richesse des campagnes fait la richesse de l'Etat. Toutes les mines du Mexique & du Pérou ne tiennent pas lieu à l'Espagne de sa culture négligée ; & l'Angleterre est beaucoup moins puissante par son commerce que par sa fertilité. Or, les campagnes, divisées en petites propriétés, sont plus riches que les campagnes qui forment de vastes domaines : la preuve en est dans les produits plus abondans de la culture : donc l'Etat s'affoiblit

Digitized by Google

encore à cet égard, en s'oppoſant au ſeul moyen de diviſer les poſſeſſions.

Dans les campagnes, plus il y a de richeſſe & moins il y a de richeſſe. Ce paradoxe en apparence devient une vérité ſimple, dès que l'on met dans la balance la ſomme des facultés. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à ſuppoſer que l'impôt ſe lève en nature comme la dîme de Vauban; le nombre des gerbes levées dans l'une & dans l'autre culture, fera voir laquelle des deux donne réellement le plus de facultés & de reſſources à l'Etat.

Je ne ſuivrai point ici les autres branches de l'induſtrie dont l'eſclavage eſt la mort. Mon ſujet me borne lui-même aux produits de l'agriculture; & il me ſuffit d'avoir démontré que dans l'état de liberté & de propriété univerſelle, ils ſont infiniment plus grands, plus utilement employés.

Mais ni les facultés du peuple des campagnes, ni l'avantage de ſon affluence, ni celui de ſon naturel, ne feroient la force publique, ſi la volonté n'y étoit pas.

Il reſte donc à examiner dans lequel de

Digitized by Google

nos deux ſyſtêmes le peuple des campagnes doit naturellement être le plus fidèle, le plus affectionné, le plus dévoué à l'Etat, ou lorſqu'on l'y laiſſe jouir de tous ſes droits de ſujet libre, ou lorſque les loix l'ont exclu de l'un des plus chers de ces droits. Expoſer la queſtion, c'eſt preſque la réſoudre.

La force publique eſt dans un Etat la puiſſance exécutrice de la volonté publique. Son plus haut degré d'énergie, c'eſt donc lorſque, les volontés tendant toutes au même but, toutes les forces s'y dirigent. C'eſt ce que l'on voit, par exemple, lorſqu'il s'agit du ſalut commun: alors l'égalité, l'unité d'intérêt donne la même impulſion à toutes les volontés, & réunit toutes les forces. Si, au contraire, ce qu'on appelle le bien public n'eſt que le bien d'un ſeul, ou que le bien d'un petit nombre; s'il eſt indifférent, s'il eſt contraire au bien de tout le reſte de l'Etat; la volonté publique n'eſt plus le vœu de tous, la force de l'Etat n'eſt plus le concours de toutes les forces.

On veut qu'un peuple s'intéreſſe au maintien de

de l'ordre établi, à la grandeur, à la prospérité, à la durée de l'Etat! Mais si cet ordre n'est pour lui que le renversement des loix de la nature & des droits de l'humanité; si dans la grandeur de l'Etat il ne voit pour lui que la honte de servir des maîtres plus fiers, & que l'appesantissement du joug dont ces maîtres l'accablent; si de cette prospérité, à laquelle on veut qu'il s'immole, il ne lui revient ni repos, ni aisance, ni liberté; si pour lui le plus grand des maux, c'est la durée de cet Etat même, où il n'éprouve qu'amertume, qu'humiliation & que souffrance; quelle volonté, quelle ardeur peut-il avoir à le servir?

N'exagérons rien cependant, & bornons-nous au fait tel qu'on nous le propose; savoir, qu'un peuple soit exclu de la propriété des biens fonds. Je dis que cette exclusion, ne fût-elle suivie d'aucune autre injustice; ce que je ne crois pas possible; en cela seul qu'elle rend l'homme étranger à la République, elle le rend indifférent à l'existence de l'Etat. On l'y nourrit pour le travail,

Digitized by Google

dans l'humiliation, l'indigence; & en quel lieu du monde ne trouveroit-il pas un ſort pareil, un ſort plus doux? Quelle condition plus dure lui impoſeroit un ennemi? Que tout s'écroule & ſe renverſe, que peut-il jamais lui arriver de plus triſte & de plus cruel, que de ſe voir ravir juſqu'à l'eſpérance d'avoir ſur la terre un eſpace libre pour repoſer & pour mourir? Aimera-t-il, défendra-t-il comme ſes foyers, & comme ſa patrie, un lieu d'eſclavage & d'exil, où il ne pourra jamais dire: Le point que j'occupe eſt à moi?

L'artifice & la violence ont trouvé le moyen de faire agir les hommes contre leurs intérêts, ou ſans autre intérêt que de fuir la peine attachée au crime de déſobéir. La religion eſt venue au ſecours de la politique; l'habitude à l'appui de l'inſtitution; l'ame, avec le tems, s'eſt pliée à une obéiſſance aveugle, & cette attitude contrainte eſt devenue enfin comme ſon état naturel. C'eſt ainſi qu'on a vu des armées d'eſclaves ſuivre leurs maîtres aux combats, avec une intrépidité

Digitized by Google

qui fait honte à des peuples libres : mais comme leur courage eſt ſans enthouſiaſme, il eſt preſque auſſi ſans ardeur : ferme & paſſif, il n'a pour lui qu'une immobile réſiſtance ; il ſeroit trop redoutable, s'il étoit plus animé. Toutefois, c'eſt moins la chaleur que la lumière qui lui manque : il eſt aveugle, & par-là dangereux pour la puiſſance qui l'emploie : c'eſt ici l'objet important.

Un homme qui ſert ſon pays parce qu'il l'aime, qu'il eſt heureux, ou qu'il eſpère au moins de l'être ; parce qu'il ne voit dans les loix ni excluſion, ni préférence qui l'empêche de ſe flatter qu'il participe au bien public ; parce qu'au deſtin de l'Etat il croit voir attaché le ſort de ſa famille, le ſien, celui de ſes amis ; cet homme, dis-je, eſt éclairé dans ſon zèle & dans ſon courage : il peut, ſans être abſurde, aimer dans ſa patrie une mère qui le chérit ; & cet amour, porté juſqu'à l'héroïſme, peut ſe dégager à la fin de tout intérêt perſonnel ; il peut paſſer dans tous les cœurs, devenir la vertu du peuple ;

Digitized by Google

& plus ce peuple eſt courageux, plus l'Etat doit compter ſur lui.

Mais le ſoldat qui n'obéit que parce qu'un chef lui commande, obéira ſans diſcernement à qui oſera lui commander. Etranger à tous les partis, tous les partis lui ſont égaux. Semblable au canon d'un rempart que l'on tourne contre la place, & qui, dès ce moment, foudroie les aſſiégés qu'il défendoit, une armée que rien n'attache à la conſtitution préſente, la défend aujourd'hui, l'attaquera demain, ſuivant l'impulſion ou la direction du moment.

On compte ſur un faux inſtinct d'attachement, d'obéiſſance; mais quoi que l'on ait fait pour étouffer dans l'homme le ſentiment de ce qui lui eſt dû, la nature n'eſt qu'aſſoupie, un ſeul cri la peut réveiller.

Qu'au milieu de ce peuple ſtupide & vaillant, qui va combattre ſans ſavoir pourquoi, tout-à-coup il s'élève un chef aſſez ambitieux & aſſez téméraire pour lui dire: « Arrêtez, » reconnoiſſez vos droits & le digne emploi » de vos forces. La terre qui vous a vus naître

Digitized by Google

» vous a répudiés : les loix vous ont exclus
» de cet héritage commun : vous l'avez dé-
» friché ; mais d'autres le poſſèdent ; vous &
» le bœuf, qui ſous le joug eſt attaché à la
» charrue, vous êtes mis au même rang. La
» nature vous appelloit au partage de ſon
» domaine, la tyrannie vous a repouſſés, &
» vous a dit : *Vous n'êtes point des hommes ;*
» *vivez comme ces animaux, pour me ſervir &*
» *m'obéir.* O mes amis ! eſt-il donc vrai que
» vous ſoyez pareils aux animaux ſerviles ?
» Eſt-il vrai que comme eux vous trembliez
» ſous vos maîtres, vous qui ne tremblez
» point devant vos ennemis ? Ah ! vos en-
» nemis ſont vos maîtres, & c'eſt pour eux
» que vous voulez aller répandre votre ſang !
» Connoiſſez mieux le prix de ce ſang qu'on
» prodigue. C'eſt votre liberté ravie qu'il ſera
» beau de racheter. Vous avez laiſſé dans les
» fers vos pères, vos enfans, vos femmes ;
» & vous cherchez d'autres périls que celui
» de les délivrer ! Peut-être un exacteur avide
» les dépouille dans ce moment.... Suivez-
» moi, venez réclamer les droits ſacrés de

Digitized by Google

» la nature ; forcez les loix à rétracter l'in-» jure qu'elle vous ont faite, & l'Etat à la » réparer ».

A ces mots, je demande s'il eſt avantageux, pour ce qu'on appelle l'Etat, que cette armée ait du courage ; ſi le frein de la diſcipline eſt un garant bien ſûr de ſa fidélité (1)?

(1) Pour s'attacher le peuple, & affoiblir ſes maîtres, on lui a offert contre eux le refuge des loix & de l'autorité publique. En Bohême & en Moravie, on lui a donné des Avocats chargés de prendre ſa défenſe, & des Tribunaux pour juger entre ſes deſpotes & lui. Mais les Tribunaux établis pour protéger le foible contre l'homme puiſſant, ſeront-ils toujours vigilans, fermes, juſtes, incorruptibles ? Et en ſuppoſant la faveur, ou plutôt l'équité des loix conſtamment aſſurée à de pauvres eſclaves contre des maîtres opulens, ceux-ci n'auront-ils pas encore le moyen de ſe venger par mille chagrins domeſtiques ? Favoriſer un peuple eſclave, ce n'eſt que pallier le mal. L'affranchir eſt le vrai remède. D'ailleurs, *diviſer pour régner* eſt une politique affligeante & pénible pour les Souverains qui l'emploient : il faut unir, & dominer par l'aſcendant de la juſtice & de l'intérêt général.

Digitized by Google

Celui de la religion sera plus respecté peut-être; mais combien n'est-il pas facile de convaincre un peuple opprimé, que la religion ne peut autoriser ce qui outrage la nature; que tous les hommes sont égaux devant l'Être éternel dont ils sont tous l'ouvrage, & que tout ce qui porte le caractère de l'iniquité ne vient point de lui? Ce qui répugne le plus à l'homme, c'est de croire à un Dieu injuste. Et quoi de plus injuste, que le Dieu qui auroit fait des esclaves & des tyrans?

L'exclusion donnée au peuple laboureur, pour la propriété des terres, nuiroit donc autant à la force qu'à la solidité de la constitution. Mais c'est peu qu'un Etat soit solide & puissant, il faut encore qu'il soit heureux; & cet avantage lui seul balanceroit les deux autres, s'il leur étoit opposé. Il nous reste à voir s'ils s'accordent.

BONHEUR.

Quand on est bien soi-même, croire que tout est bien, c'est le calcul de l'amour-propre, que la politique a souvent adopté.

Digitized by Google

Le bonheur de l'Etat, comme chacun l'entend, n'eſt bien ſouvent que le bonheur de la claſſe que l'on conſulte, ou de l'homme qu'on interroge. Tâchons ici de le voir dans toute ſon étendue, ſans excluſion ni préférence, avec les yeux de l'équité.

Le bonheur de l'Etat n'eſt excluſivement ni le bonheur du Souverain, ni le bonheur des Grands, ni le bonheur du peuple; c'eſt le bonheur de tous les ordres de l'Etat, ſurtout celui du plus grand nombre dans le plus haut degré poſſible; & le ſyſtême qui concilie le plus facilement & le plus ſûrement tous ces intérêts diviſés & contraires en apparence, eſt le plan qu'on doit préférer.

D'abord on ſent bien que la force & la ſolidité de la conſtitution doivent être la baſe du bonheur de l'Etat, puiſque ſa ſûreté, ſon repos en dépendent, & que ſa conſidération, d'où réſultent mille agrémens, lui vient du reſpect qu'il imprime, de l'aſcendant qu'il peut avoir, & du poids dont il eſt dans la grande balance des intérêts des Nations. Mais à ce bonheur collectif, qui réſulte

Digitized by Google

de son repos, de sa sûreté, de sa gloire, se joint un bonheur de détail, distribué selon les rangs, & qu'un Législateur ne doit pas négliger.

Les hommes cherchent leur bien-être; ils ont cru le trouver dans la société, & la société s'est formée. Il a fallu des loix, & un dépositaire des loix; il a fallu une force publique, & un dépositaire de cette force. Si la balance & le glaive avoient été remis en des mains différentes, la force auroit été sans frein, & la loi sans vigueur. On a réuni l'une & l'autre. Tel peuple, selon son génie, a pris pour dépositaire un Sénat; tel autre un Roi, plus ou moins absolu; mais chacun d'eux, en se donnant un tuteur, un modérateur, n'a consulté que son bien-être.

Dans le nombre des associés, il s'en est trouvé de plus sages, de plus vaillans, de plus utiles, que l'Etat regardoit comme ses bienfaiteurs. Soit estime, ou reconnoissance, ou desir d'exciter par eux une noble émulation, la multitude a pu vouloir les élever au-dessus d'elle, par des honneurs, des privilèges

Digitized by Google

& des poſſeſſions diſtinguées ; mais c'eſt encore ſon intérêt qu'elle a conſulté en les favoriſant.

Enfin elle s'eſt fait un ſort à elle-même des avantages les plus naturels, & qui doivent lui être communs avec les claſſes privilégiées. Voilà donc trois rangs établis d'inſtitution primitive, & par conſéquent trois degrés de bien-être ; car le bien-être eſt la jouiſſance des avantages attachés à la condition de chacun.

Il eſt aiſé de preſſentir les conſéquences de cette hypothèſe ; mais on peut m'objecter d'abord qu'elle eſt gratuite, en ce qu'elle ſuppoſe le peuple inſtituteur de la ſociété & diſtribuant le bien-être, lui qui, ſelon toute apparence, commença par être aſſervi.

Je réponds à cela que dans l'ordre établi rien n'eſt juſte, & rien n'eſt durable que ce qui fut convenu ſelon la nature, l'équité, la ſaine raiſon, ou qui put l'être, dès la première inſtitution entre des aſſociés libres. Il eſt donc du plus grand intérêt pour l'État que la convention ait été libre, ou paſſe pour

Digitized by Google

l'avoir été, ſans quoi l'engagement commun ſeroit nul de droit naturel. La diſtinction des trois ordres établis par le plus nombreux, le plus utile & le plus fort, & ſur-tout par celui des trois qu'elle a le moins favoriſé, eſt donc ce qu'il y a de plus juſte, de plus prudent à ſuppoſer. Je paſſe aux conſéquences, & d'abord j'examine quels ſont les biens auxquels le plus grand nombre n'a jamais pu renoncer de plein gré, à moins d'erreur & de ſurpriſe: je le ſuppoſe auſſi modeſte qu'il put l'être dans le partage, & je le reduis à deux biens, la ſûreté & la liberté.

Par la ſûreté du peuple, j'entends pour lui le droit de vivre en paix du fruit de ſon travail, exempt de trouble & de dommage.

Or, à l'égard du cultivateur, ce droit exige l'aſſurance de poſſéder le fonds qu'il aura cultivé. Je crois avoir prouvé que l'un dépend de l'autre. Donc, pour ne pas laiſſer ſa vie à la merci de ſes aſſociés, la claſſe des cultivateurs dut s'aſſurer d'abord un fonds ſuffiſant à ſa ſubſiſtance; & pour elle la propriété fut de première inſtitution.

Digitized by Google

Cette propriété n'intéreſſe pas moins la liberté que la vie; car il n'eſt point de liberté dans la dépendance abſolue; & l'homme attaché à la terre, dépend de ceux qui la poſſèdent, & n'eſt libre qu'autant qu'il la peut poſſéder. C'eſt encore un point ſur lequel il ne doit reſter aucun doute.

Quelque humble & modéré que fût le plus grand nombre, il ne put donc pas s'interdire la propriété des biens-fonds; & ſi le peuple fondateur, ou n'avoit pas été appellé au partage, ou n'y avoit pas conſenti, ou ſi même il avoit été aſſez foible, aſſez inſenſé, aſſez ennemi de lui-même, pour ſe priver des premiers droits que la nature attache à ſa condition, ſes deſcendans ſeroient diſpenſés de plein droit de ſubir une loi ſi dure: ſelon les loix civiles même, une léſion exceſſive rend nul un contrat frauduleux.

Mais ſi la liberté, ſi la propriété ſont de l'apanage du peuple, quels ſeront les privilèges de la Nobleſſe & des Grands? Qu'on n'en ſoit pas en peine, il leur en reſte aſſez pour nourrir leur orgueil, leur pareſſe &

Digitized by Google

leur faſte, & plus que les vertus, les talens n'en exigent, lorſqu'ils ont le mieux mérité. On peut voir ſi dans les Etats où le peuple eſt libre, & jouit des droits de la propriété, les Grands ſont dépouillés de tous leurs avantages; s'il n'eſt plus ni diſtinctions, ni prérogatives pour eux.

Voyons cependant s'ils entendent les intérêts de leur bonheur, & que l'un d'eux nous diſe ici ce qui les attache ſi fort à ce droit excluſif à la propriété.

« Ce droit, nous dira-t-il, nous vient de nos ancêtres; il eſt le prix de leur conquête, & le titre de leur grandeur: maîtres des enfans des vaincus, nous régnons ſur un peuple eſclave; il rampe & tremble devant nous; riches du fruit de ſon travail, nous lui en laiſſons ce qui ſuffit aux premiers beſoins de la vie; le reſte fait notre opulence, entretient notre faſte, & paye nos plaiſirs ».

Eh bien, raſſurez-vous, hommes durs & ſuperbes, ce faſte & ces plaiſirs vous ſeront conſervés. Ce peuple qui pour vous, ſoutient le poids du jour, ce peuple qui trempe ſon

Digitized by Google

pain dans sa sueur & dans ses larmes, n'exige pas que l'on retranche des délices de votre vie ce qui peut adoucir les rigueurs de la sienne. Vous êtes opulens, vous le serez encore, & vous le serez beaucoup plus. Le tribut qu'il vous doit, il veut vous le payer; en se multipliant, en peuplant vos campagnes, il veut les rendre plus fertiles, & ajouter à vos richesses le nouveau tribut des moissons dont il couvrira ces déserts. Il ne demande que le droit de ne plus craindre vos caprices, vos vexations, vos insultes; de pouvoir dire, en labourant le champ que vous lui aurez cédé : Il est à moi, la loi le garde & veille à ma propriété.

La propriété, dites-vous, *suppose la liberté; je n'aurai donc plus d'esclaves.* Des esclaves, cruel! & qu'en voulez-vous faire? Attenter à leur vie? Vous êtes donc un tigre. Au bien qu'ils auront amassé? Vous êtes donc un brigand. A l'innocence, à la pudeur de leurs femmes & de leurs filles? Vous êtes donc un vil & lâche corrupteur. Si vous n'exigez d'eux que l'amour, le respect, le

Digitized by Google

zèle à vous servir, sachez que vos bienfaits, vos soins à protéger & à soulager leur foiblesse, vous en répondent mieux que tous vos titres vains de conquête & de despotisme. *Vos ancêtres les ont soumis!* Je ne conteste point ce titre, dont on connoît la vanité : mais les soldats de vos ancêtres ont fait la conquête avec eux, leurs enfans sont parmi ce peuple; voyez si vous avez aussi le droit d'opprimer le vainqueur. Que dis-je ? Et que vous serviroit ce droit frivole & chimérique, si jamais un bon Roi, lassé de vos refus, disoit à ce peuple : « Armez-vous, la loi vous » affranchit, & l'Etat vous protège ». Entre la loi qui désavoue votre dureté tyrannique, & la nature, qui s'en indigne, & demande à s'en délivrer, quelle est donc votre confiance? Seuls au milieu d'un peuple que vous rendez farouche, vous croyez-vous en sûreté ? Je ne vous parle point encore des vices attachés à la servitude, comme la fourberie & la bassesse d'ame, la perfidie & la noirceur. Je suppose, en faveur de ce peuple asservi, qu'il soit honnête malgré vous; que la bonté

du naturel l'ait emporté ſur l'habitude de la honte & de l'aviliſſement; je veux que tout ce qu'on a fait pour le dépraver, le corrompre, n'ait pu étouffer dans ſon ame le germe de l'honneur & celui des vertus. Malheur à vous, ſi jamais ce germe ſe développe, & ſi, avec lui, ſe raniment les ſentimens de nobleſſe, d'égalité, de liberté. Ce ſera le moment de la révolution; & ce moment peut-être approche. Voilà preſque toute l'Europe ſortie de l'abrutiſſement. Les ſciences, les arts & la philoſophie chaſſent pas à pas devant eux la barbarie comme un nuage (1); & déja leurs rayons éclairent les climats où vous dominez. Appellez-vous heureuſe une ſituation où tout ſera perdu pour vous, ſi la raiſon, ſi la nature ſe fait entendre à vos vaſſaux, & les tire de cette enfance brutalement imbécille où vous les avez retenus?

(1) La ſervitude eſt abolie dans la Carinthie & dans la Stirie. Ces provinces ſont diviſées en bien nobles & en biens vaſſaux. La liberté de la Poméranie eſt un bienfait du Roi de Pruſſe. Par-tout on ſent l'avantage d'avoir des citoyens plutôt que des eſclaves.

Digitized by Google

Vainement espéreriez-vous leur faire aimer la servitude par les ménagemens, la bonté, l'indulgence, dont vous useriez envers eux : il est aussi dangereux pour vous d'être doux, que d'être barbares ; & vous le savez bien, vous qui dites sans cesse, qu'ils sont féroces & rebelles, & que jamais on ne les dompte que par la gêne & la rigueur. Vous dites vrai. Quand on fait tant que de tenir un peuple vigoureux à la chaîne, il faut que sa chaîne l'accable : plus légère, il la briseroit. Son ame n'est rampante qu'autant qu'elle est flétrie, atterrée par le malheur. S'il respire, il réfléchira ; s'il réfléchit, il frémira de honte en voyant son abaissement. Tenez sa tête assujettie & inclinée sous le joug, de peur qu'il ne lève les yeux & n'ose regarder le ciel, son origine. Ah Dieu ! quel destin que le vôtre ! Vous êtes condamnés à faire sans relâche une foule de malheureux. La nature peut-être vous avoit fait un cœur doux, sensible, compatissant ; & jamais vous ne goûterez le charme de la bienfaisance : jamais vous n'oserez relever le courage de

Digitized by Google

l'infortuné qui vous sert : ce seroit vous trahir que de lui révéler qu'il est né votre égal, que vous êtes son frère. Il repousseroit jusqu'aux marques d'une indigne & fausse pitié. « Si nous sommes égaux, & si nous » sommes frères, rends-moi libre, vous » diroit-il, & pour premier bienfait cesse de » me ravir les dons que m'a faits la nature ».

Eh quoi ! l'orgueil invétéré d'un despotisme héréditaire vous auroit-il endurci l'ame au point de vous rendre insensibles au cri de la nature indignée & souffrante, aux larmes de l'humanité ! Si le droit d'avilir, d'écraser vos semblables vous rend heureux, c'est vous qui n'êtes plus des hommes, & c'est vous qu'il faut enchaîner.

Mais je veux, comme vous, ne penser qu'à vous-mêmes, & ne voir que vos intérêts. La première de vos richesses, ce sont ces hommes avilis ; & sans le travail de leurs mains, vous seriez aussi pauvres qu'eux : il est donc important pour vous de vous les attacher ; il en est deux moyens, ou la contrainte, ou le bien-être.

Digitized by Google

Par la contrainte il est possible de retenir ceux qui sont nés ; mais elle n'agit point sur ceux qui sont à naître, ou plutôt elle les repousse, s'il est permis de le dire, dans le néant, d'où l'espérance du bonheur les eût fait sortir. Ainsi tout ce qu'elle dérobe à la vie, est perdu pour vous, & retranché de vos richesses.

A l'égard du peuple existant, la contrainte le retient-elle ? La fuite est la ressource des foibles opprimés. La nature la leur ménage, & la loi s'y oppose en vain. En vain vous demandez à la force publique de s'élever & de sévir contre une évasion ruineuse pour vous. Dans l'alternative pressante, ou de négliger la poursuite de vos esclaves échappés, ou de révolter la nature, en les ramenant dans vos chaînes, pour y vieillir désespérés, la loi, honteuse d'elle-même, se relâche de sa rigueur : pour n'être pas atroce, elle demeure oisive. Les loix de Sparte dormirent un jour ; celle-ci, plus dénaturée, doit dormir éternellement. Ainsi vous perdez à la fois l'homme & le fruit de son travail ;

Digitized by Google

ainſi vos campagnes déſertes ſont des biens ſtériles pour vous.

Le changement prodigieux qu'apporteroit dans ces campagnes le bien-être du payſan devenu poſſeſſeur & libre ; la population, l'abondance, qui ſeroient tour-à-tour l'effet l'une de l'autre ; l'accroiſſement de vos richeſſes, qui ſeroit la ſuite infaillible de la culture encouragée ; tout cela, dis-je, eſt éloigné & ne vous touche que foiblement. L'intérêt du moment l'emporte, & vous ne conſultez que lui. Cet intérêt qui vous ſéduit eſt le tribut de l'induſtrie & du travail de vos eſclaves : tribut décourageant pour eux, & par-là ruineux pour l'Etat & pour vous. « Quand les Sauvages de la Louiſiane veulent » cueillir les fruits d'un arbre, ils l'abattent, » dit Monteſquieu ; c'eſt l'image du deſpo» tiſme » : c'eſt ſur-tout l'image du vôtre. Votre avarice impatiente ſe trahit elle-même en voulant s'aſſouvir.

Non, dans l'état de liberté, de propriété univerſelle, vos vaſſaux n'acheteroient point de vous le droit de s'enrichir, d'enrichir

Digitized by Google

eur patrie ; mais en y verſant les produits le l'induſtrie & du commerce, ils donne- oient chez vous aux fruits de la culture lus de débit & de valeur : ils ne ſeroient lus condamnés à laiſſer ſubmerger & périr eurs moiſſons, pour aller recueillir les ôtres (1) ; vous ſeriez obligés d'en partager es fruits avec d'heureux cultivateurs ; mais lors même ce partage vous ſeroit plus avan- ageux que ne l'eſt aujourd'hui la pleine ouiſſance des fruits d'un ſervile travail. La erre à regret cultivée, ſemble être fertile à egret ; & ſous des mains avares de leurs eines, elle eſt avare de ſes dons.

Enfin, ſi vous vous refuſez à cette eſpé- ance éloignée, ſerez-vous ſans inquiétude ur les dangers que vous courez, entourés le ces malheureux que tout ſemble inviter

(1) Les corvées ſeront toujours une ſource de vexation. Telle journée du payſan dérobée à ſon propre champ lui fera perdre ſa récolte. Il eſt à ſou- haiter que jamais, dans aucun pays, on ne charge la terre que d'une redevance en fruits, ou que d'une rente en argent.

Digitized by Google

au crime, & que vous avez mis au point de ne pouvoir être punis ?

J'ai supposé jusqu'à présent vos esclaves exempts des vices attachés à leur condition : mais s'ils sont tels que leur bassesse & votre dureté l'annoncent, avilis, dépravés, aigris par le malheur, effarouchés par la souffrance, rendus fourbes & traîtres par leur abjection, durs & cruels par votre exemple, sans aucun sentiment, ni d'honneur, ni de honte, ne connoissant de droit que celui de la force, tel que vous l'exercez sur eux, pressés par la misère & par le désespoir; quel est, pour eux, le frein du crime ? Quel en sera le châtiment ? La mort ? Elle n'est effrayante qu'autant que l'on tient à la vie; & celui dont la vie est un cercle de maux, doit craindre bien peu de mourir. Rien de plus commun que d'entendre les scélérats s'encourager par ce mot consolant pour eux, *la mort n'est qu'un instant.*

Il est des peines plus durables, plus effrayantes que la mort pour l'homme accoutumé à une vie heureuse; mais à des hommes

Digitized by Google

opprimés dans leur état d'innocence, quelle peine infliger lorsqu'ils sont criminels ? L'homme étranger par-tout ne connoît point d'exil. Où sera-t-il plus malheureux que dans les lieux qui l'ont vu naître ? Condamné en naissant au plus dur esclavage, il ne peut qu'en changer ; & vous l'avez réduit à défier les loix de le rendre plus misérable. Il lui est égal de traîner la chaîne de l'Etat, ou celle d'un maître ; & forçat de l'un ou de l'autre, il ne voit jamais devant lui que travail, misère & tourment.

Toutes les peines sont relatives à la condition habituelle des hommes : ainsi, dans un Eat où le peuple est heureux, des peines modérées font respecter les loix, & l'intervalle entre le sort de l'innocent & du coupable est assez effrayant pour arrêter le crime. Mais lorsque la condition de l'homme irréprochable touche à celle du criminel, le passage de l'une à l'autre n'intimide point celui-ci : on est forcé de recourir aux supplices les plus horribles, de renoncer à la clémence, d'être cruel par humanité. Encore

Digitized by Google

la mort eſt-elle un terme où le coupable eſt ſûr que ſes maux finiront ; & ſon courage devient atroce, comme les peines qu'on lui deſtine. Tremblez donc, vous qui réduiſez les hommes au courage du déſeſpoir : vos biens, vos jours, rien n'eſt en ſûreté au milieu d'un troupeau d'eſclaves, qui, n'ayant rien à regretter, n'ont auſſi preſque rien à craindre : à moins que d'être auſſi ſtupides, & auſſi abrutis qu'eux-mêmes, vous ne ſerez jamais heureux.

Quant au Souverain, ſi ſon cœur n'eſt pas abſolument pervers, il doit trouver ſon plus grand bien dans le plus grand bien de ſes peuples. Son vrai bonheur conſiſte à être aimé & obéi de ſes ſujets, à être libre pour le bien, & auſſi puiſſant qu'il eſt juſte. Et qui ne voit que tous ces avantages ſont du côté des loix qui laiſſeront aux hommes le plus de liberté poſſible, en ne prenant jamais ſur l'*égalité* que ce qu'elle a d'incompatible avec le droit, l'ordre & le bien public ?

Or, ni la liberté, ni la propriété accordée à la claſſe d'hommes la plus nombreuſe, la plus

Digitized by Google

plus utile, la plus précieuse à l'Etat, n'ont rien d'opposé, de nuisible à l'ordre & au maintien de la société. Si donc un Souverain consent lui-même à l'exclusion que la loi donne à cette classe dédaignée, il se reconnoît foible, ou se déclare injuste ; & si c'est impuissance, il se fait mépriser ; si c'est abandon volontaire, il autorise à le haïr.

Plus le peuple est heureux, plus le Prince est puissant : c'est une règle invariable. Plus l'autorité subalterne est limitée & restreinte, plus l'autorité dominante a de liberté, d'énergie, de consistance & de vigueur. Ces petits pouvoirs dispersés sont autant d'écueils & d'obstacles pour la volonté souveraine ; & la raison en est sensible : l'objet naturel de la volonté souveraine est le bien public dont ces pouvoirs sont ennemis, parce qu'ils sont autant d'abus & de calamités publiques. Ainsi, tout ce qu'un Prince entreprend de plus juste & de plus utile à l'Etat est traversé par l'intérêt de ceux qui sont heureux du malheur de ses peuples.

Mais que dis-je, *ses peuples ?* ils ne seront

Digitized by Google

à lui que du moment qu'ils ſeront libres : leur dépendance immédiate abſorbe leur ſoumiſſion. Aveugles inſtrumens des volontés d'un maître, ils ne connoiſſent de devoir qu'une obéiſſance ſervile, de vertu que la patience, de raiſon que l'habitude & que la néceſſité. Rois, ils vous ſeront dévoués, ſi on leur ordonne de l'être ; ſi on leur dit de vous trahir, de ſe ſoulever contre vous, ils croiront auſſi le devoir. Ainſi vous dépendez de ceux dont ils dépendent ; & votre liberté ne vous ſera rendue qu'avec celle de vos ſujets. Ne vous laiſſez point éblouir par cet appareil de puiſſance que peuvent vous donner de nombreuſes armées, qu'on envoie à la mort quand vous le commandez. Que vous importe d'étaler toutes ces forces au-dehors, ſi au-dedans vous êtes foibles, ſi vous l'êtes ſur-tout pour opérer le bien ? Une loi ſage & ſalutaire vous honoreroit plus que dix combats ſanglans ; & cette loi, vous n'avez pas l'autorité de l'établir, s'il faut l'établir aux dépens de cette claſſe deſpotique qui domine ſur vos ſujets. Voilà quelle eſt pour vous la

Digitized by Google

peine de laisser votre peuple dans l'esclavage. Avec un cœur sensible, une ame bienfaisante, pourriez-vous être heureux, & les voir opprimer ?

Non sans doute : on en peut juger par les efforts que vous faites pour affranchir vos sujets, pour attirer la liberté, & tout le bien qu'elle produit dans les champs où la barbarie avoit traîné la servitude.

O rives du Volga ! plaines de Saratof, où trente mille familles, que l'infortune a chassées de leur pays, trouvent une heureuse patrie, & forment un peuple nouveau ! avez-vous vu le despotisme leur imposer les loix d'un honteux esclavage ? C'est à la voix de la Nature & de l'Humanité qu'elles ont accouru. « Venez, leur a dit cette voix, venez être » heureuses & libres. Voilà des champs » qui ne demandent que la main du culti» vateur : ils sont à vous, les fruits vous en » sont assurés ; l'Etat lui-même renonce pour » long-tems au tribut qui lui en seroit dû. De » nouveaux sujets, qu'il s'engage à rendre » heureux comme leurs pères, sont le seul

Digitized by Google

» bien qu'il veut de vous. Béniſſez votre » Souveraine, aimez-la, proſpérez en paix ; » voilà ſes loix & vos devoirs : la liberté, » l'égalité, la ſûreté la plus profonde, la » propriété inviolable & des champs qu'elle » vous accorde & des riches moiſſons dont » ils vont ſe couvrir ; voilà ſes bienfaits » & vos droits (1) ».

Ainſi le bonheur d'un Etat, ſa force, ſa ſolidité, tout réclame, en faveur du peuple des campagnes, la propriété du terrein, comme un droit d'aſſocié libre, que les loix n'ont pu lui ravir.

Mais voyons ſi tant d'avantages ne ſeroient point contrariés par quelques inconvéniens.

Le premier qui ſe préſente eſt l'apparence de deſpotiſme qu'il y auroit à dépouiller les nobles d'une longue poſſeſſion.

Je réponds que la poſſeſſion n'eſt légitime qu'autant que l'acquiſition a pu l'être, & qu'elle ne tient jamais lieu que du titre qu'elle ſuppoſe. Ce point de droit mérite d'être développé.

(1) Cette eſpérance n'a pas été remplie.

Digitized by Google

Une terre, par exemple, doit appartenir à quelqu'un ; elle eſt cenſée appartenir à celui qui la poſſède, juſqu'à ce qu'il ſoit prouvé qu'elle ne lui appartient pas ; il doit même y avoir un terme au-delà duquel cette preuve ne ſoit plus admiſe ; & comme il n'eſt point de titres qui ne périſſent avec le tems, la ſûreté publique exige que le tems tienne lieu des titres que lui-même il aura détruits. C'eſt ainſi qu'eſt fondé le droit de preſcription : il ſuppoſe, comme l'on voit, la poſſibilité d'une acquiſition légitime ; & par la raiſon contraire, le droit de réclamer un bien évidemment uſurpé, ne preſcrit jamais. Or, la propriété de ſoi-même, ou la liberté perſonnelle, eſt un bien dont jamais un peuple n'a pu ſe deſſaiſir, à moins que, par la fraude, ou par la violence, on ne l'en ait dépouillé. Le droit qu'il a d'y rentrer ne peut donc jamais preſcrire. Il en eſt de même du droit de poſſéder des biens-fonds, auquel, comme on vient de le voir, il n'a jamais pu renoncer, & que nulle autre claſſe ne peut s'attribuer à l'excluſion d'un peuple libre.

Digitized by Google

La propriété des biens-fonds eſt toujours conditionnelle. Les biens ſont, pour l'Etat, la ſource de la vie ; & il faut que l'Etat ſubſiſte à quelque prix que ce ſoit : il a donc le droit d'exiger qu'ils ne demeurent pas incultes, & de dire à la claſſe qui les poſſède : « Ou cultivez-les vous-mêmes, ou hâtez-vous » de les céder à qui les cultivera ». Or, ſi le peuple eſt libre, on ne peut exiger qu'il cultive des champs qui ne ſont point à lui ; & ſi, pour prix de ſon labeur, il demande ſa part à la propriété, il faudra bien qu'on la lui rende. La loi qui la lui rend ne fait donc qu'obliger le propriétaire à prévenir la juſte demande du peuple, & à ſubir la condition que le peuple lui impoſeroit.

Le droit de rendre la liberté & la propriété au peuple eſt encore plus manifeſte dans un Etat où la Nobleſſe vient elle-même d'être affranchie, & de prouver, par ſon exemple, que pour rendre les hommes libres, l'Etat n'a beſoin que d'un acte de ſa ſuprême volonté (1).

(1) Je conviens que l'opinion, l'uſage, l'habitude,

Digitized by Google

Le second inconvénient est le danger de ruiner les nobles, si on affranchit leurs vassaux. Ceux-ci doivent haïr leurs maîtres; & s'ils sont livrés à eux-mêmes, leur premier mouvement sera de les quitter. Dès-lors la liberté des uns, seroit la ruine des autres; & cette désertion seroit sur-tout à craindre dans un pays où le Monarque auroit d'immenses territoires à donner aux cultivateurs: car ils y seroient attirés par la concession gratuite, par la franchise & les secours que l'Etat leur accorderoit.

Mais il est aisé d'empêcher que la loi de propriété ne cause aux Grands ce préjudice. La liberté d'acquérir peut d'abord avoir pour

---

un attachement obstiné à d'anciens abus, exigent des ménagemens; mais quand on a pour soi la raison, la justice, l'intérêt public, le bien même de ceux qu'on y trouve opposés, les ménagemens qu'on leur doit se bornent à ne rien presser, & à donner le tems aux esprits prévenus de revenir au vrai par la plus douce voie. C'est le cas du précepte *festina lentè*, à l'exemple de la Nature, qui procède dans ses ouvrages avec constance & lenteur.

Digitized by Google

limites celles du territoire où le payſan ſera né. Ce territoire, évalué par des arbitres publics, le Seigneur ſeroit obligé de le céder à ſes vaſſaux, à des conditions preſcrites & réglées ſur ſa valeur; & le payſan n'auroit droit d'aller s'établir au-dehors que ſur le refus du Seigneur de l'établir dans ſon domaine. Par-là leurs intérêts ſeroient conciliés: le Seigneur, au lieu d'un eſclave, auroit un tributaire libre; & ſon droit, plus juſte & moins dur, en ſeroit bien plus aſſuré.

Le troiſième inconvénient eſt le déſordre que peut cauſer cette grande révolution. Un peuple, ou par ſon naturel, ou par la dureté de ſon inſtitution, peut avoir des mœurs ſi abjectes & ſi fortes en même tems, qu'il ſeroit dangereux peut-être de lui rendre la liberté.

Ce paſſage, en effet, peut être inquiétant; mais l'expérience raſſure. On voit en Ruſſie une claſſe d'hommes naturels du pays, qui ne ſont ni nobles ni eſclaves: ce ſont des payſans libres qui poſſèdent en propre, & cultivent eux-mêmes, ou font cultiver leur

Digitized by Google

terrein (1). Ces sujets de l'État, les plus heureux sans doute, sont-ils & sans mœurs & sans frein ? L'empire & le pouvoir que les loix ont sur eux, elles l'auront sur leurs semblables. Il est absurde de prétendre que l'homme soit plus intraitable lorsqu'il devient plus heureux.

Des esclaves accoutumés à la hauteur du despotisme, soupçonnent, dit-on, de foiblesse & de timidité celui qui les ménage : la rigueur est pour eux le signe de la force ; indociles à la douceur, ils ne cèdent qu'à la menace & à la crainte des châtimens.

Cela doit être ainsi ; & c'est une raison pour leur donner des loix sévères, & dont la rigueur leur impose : mais il faut que ces loix réprimantes soient justes. Car si la loi n'est envers eux que dure, impérieuse,

(1) Le nombre en est considérable dans les Gouvernemens de Woronez, de Cazan, de Moscou, & dans la petite Russie : il y en a, dit-on, jusqu'à 450000 qui paient la capitation ; c'est cette espèce de Tiers-Etat, qu'on appelle Odnodwortzi.

Digitized by Google

inique, elle se fera craindre encore moins que haïr; il faut qu'on la craigne & qu'on l'aime.

Malgré la dégradation de la nature dans un tel peuple, on a remarqué qu'il estime la droiture & la probité; on l'a vu, dans les armées, rejetter avec mépris un chef qui l'avoit trompé, même en des choses légères, refuser de lui obéir, & demander qu'on lui donnât un homme plus digne de le commander. Ce trait de caractère indique l'ascendant qu'auroit sur ces esprits farouches, la droite & sévère équité.

Enfin, l'Esclavon se soumet aux règles de la discipline, & les respecte autant & plus qu'aucun peuple de l'Univers. Que l'on donne à ses loix civiles toute l'autorité de ses loix militaires, il les respectera de même, & l'on verra bientôt ces loix l'apprivoiser & l'adoucir, lui inspirer des mœurs honnêtes, des lumières & des vertus.

Le quatrième inconvénient intéresse le peuple même. On peut craindre; non sans raison, que les payſans affranchis & devenus

Digitized by Google

propriétaires, ne trouvent des tyrans publics plus avides, plus inhumains, & plus sûrs de l'impunité. Un maître épargne ses esclaves, par intérêt du moins, si ce n'est par justice : mais les déprédateurs publics n'ont aucun intérêt à ménager leur proie. Contre eux le refuge du peuple, c'est le Seigneur qui le protège, qui reçoit sa plainte, & qui la porte au pied du Trône, où, sans lui, elle n'arriveroit jamais. Le payſan n'ayant plus de maître, n'aura plus de défenseur : livré à lui-même, il est à la merci de ces exacteurs inflexibles ; & l'on voit plus d'un peuple libre écrasé sous le poids des impôts arbitraires, porter envie à la pauvreté du serf que son maître nourrit.

Entre ces deux sortes d'oppressions, je sens qu'on seroit effrayé du choix : mais je l'ai déjà dit, ni l'un ni l'autre excès n'est un malheur inévitable.

Dans toutes les grandes Monarchies où l'on a voulu assurer la liberté, la propriété, le repos, le bonheur des peuples, comme dans celle des Romains, dans celle des

Digitized by Google

Chinois, dans celle des Incas, on n'a eu qu'un moyen; & c'eſt par-tout le même. Par-tout on a vu que des Juges & des prépoſés ſédentaires ſe laiſſoient corrompre & gagner; qu'intéreſſés aux vexations, ils en devenoient les complices. On a inſtitué des Tribunaux mobiles & des ſurveillans paſſagers (1), qui, étrangers par-tout, ne contractoient jamais ni liaiſon, ni habitude, & qui, dans leur meſſage imprévu & rapide, ne donnoient pas le tems à la ſéduction de fléchir leur ſévérité. C'eſt par eux que les Princes ont fait, dans leurs Etats, l'inſpection la plus fidelle; & ces hommes intègres, affidés au Monarque, & dévoués au bien public, ont été, pour la ſageſſe & la juſtice des bons Rois, ce que le téleſcope eſt pour l'aſtronomie: ils leur ont prolongé la vue, & rendu préſens les objets que la diſtance auroit dérobés à leurs yeux. Avec ce moyen,

(1) Les Romainsles appelloient *Curioſi*; les Péruviens, *Cucuiricoc*, ceux qui ont l'œil à tout; & les François *Miſſi Dominici*.

Digitized by Google

pratiqué aux extrémités des deux mondes ; un Prince peut être lui-même le protecteur de ſes ſujets ; & ils trouveront ſous ſes loix un refuge plus ſûr que ſous le joug d'un maître.

En ſuppoſant donc le problême de la propriété réſolu en faveur du peuple des campagnes, on demande juſqu'où ce droit de propriété devroit s'étendre pour l'avantage de l'Etat. A quoi je réponds : auſſi loin que la faculté d'acquérir.

Hélas ! a-t-on beſoin de mettre d'autres bornes à la fortune de celui qui ne peut s'enrichir qu'à force de travaux ? Et plût au ciel qu'il eſpérât de s'élever juſqu'à la claſſe du citoyen riche & puiſſant ! Acquérir dans le territoire auquel l'attache ſa naiſſance, eſt la ſeule reſtriction qu'on puiſſe donner à la loi. Toute limite impoſée à l'émulation des hommes rétrécit leur ame & l'attriſte ; & c'eſt ſur-tout pour l'eſpérance que la priſon la plus vaſte eſt toujours une priſon.

Qu'il ſoit permis au laboureur de ſe flatter que ſes neveux tenteront un riche commerce ;

Digitized by Google

que le commerçant à ſon tour puiſſe élever, pour la patrie, un jeune guerrier plein d'ardeur; que la carrière de la gloire ſoit ouverte à ce citoyen, & que du ſoc de la charrue juſqu'au faîte des honneurs, l'abîme ſoit comblé, l'intervalle applani; c'eſt alors que l'Etat n'eſt qu'un corps animé par l'intérêt patriotique, & que tout homme eſt citoyen, parce que les loix ſont égales, & que nul n'eſt exclu d'aucun des avantages que promet la ſociété.

Prima enim pars æquitatis eſt æqualitas.

SENEC. *Epiſt.* 30.

Digitized by Google

FRAGMENS
DE
PHILOSOPHIE MORALE.

DE LA GLOIRE.

LA gloire eſt l'éclat de la bonne renommée. L'eſtime eſt un ſentiment tranquille & perſonnel; l'admiration, un mouvement rapide & quelquefois momentané; la célébrité, une renommée étendue; la gloire, une renommée éclatante, le concert unanime & ſoutenu, d'une admiration univerſelle.

L'eſtime a pour baſe l'honnête; l'admiration, le rare & le grand dans le bien moral ou phyſique; la célébrité, l'extraordinaire, l'étonnant pour la multitude; la gloire, le merveilleux.

Nous appellons merveilleux ce qui s'élève

Digitized by Google

ou ſemble s'élever au-deſſus des forces de la nature : ainſi la gloire humaine, la ſeule dont nous parlons ici, tient beaucoup de l'opinion : elle eſt vraie ou fauſſe comme elle.

Il y a deux ſortes de fauſſe gloire : l'une eſt fondée ſur un faux merveilleux ; l'autre ſur un merveilleux réel, mais funeſte. Il ſemble qu'il y ait auſſi deux eſpèces de vraie gloire ; l'une fondée ſur un merveilleux agréable, l'autre ſur un merveilleux utile au monde ; mais ces deux objets n'en font qu'un.

La gloire fondée ſur un faux merveilleux, n'a que le règne de l'illuſion, & s'évanouit avec elle : telle eſt la gloire de la proſpérité. La proſpérité n'a point de gloire qui lui appartienne ; elle uſurpe celle des talens & des vertus, dont on ſuppoſe qu'elle eſt la compagne : elle en eſt bientôt dépouillée, ſi l'on s'apperçoit que ce n'eſt qu'un larcin ; & pour l'en convaincre, il ſuffit d'un revers : *eripitur perſonna, manet res.* On adoroit la Fortune dans ſon favori ; il eſt diſgracié ; on le

mépriſe. Mais ce retour n'eſt que pour le peuple : aux yeux de celui qui voit les hommes en eux-mêmes, la proſpérité ne prouve rien, l'adverſité n'a rien à détruire.

Qu'avec un eſprit ſouple & une ame rampante, un homme né pour l'oubli, s'élève au ſommet de la fortune ; qu'il parvienne au comble de la faveur ; c'eſt un phénomène que le vulgaire n'oſe contempler d'un œil fixe : il admire, & il ſe proſterne ; mais l'homme ſage n'en eſt point ébloui : en obſervant ce corps lumineux en apparence, il voit que ce qu'on appelle ſa lumière, n'eſt rien qu'un éclat réfléchi, ſuperficiel & paſſager.

La gloire fondée ſur un merveilleux funeſte, fait une impreſſion plus univerſelle ; &, à la honte des hommes, il faut des ſiècles pour l'effacer : telle eſt la gloire des talens ſupérieurs, appliqués au malheur du monde.

Le genre de merveilleux le plus funeſte, mais le plus frappant, fut toujours l'éclat des conquêtes. Il va nous ſervir d'exemple, pour faire voir aux hommes combien il eſt

Digitized by Google

absurde d'attacher la gloire aux causes de leurs malheurs.

Vingt mille hommes, dans l'espoir du butin, en ont suivi un seul au carnage. D'abord un seul homme à la tête de vingt mille hommes déterminés & dociles, intrépides & soumis, a étonné la multitude. Ces milliers d'hommes en ont égorgé, mis en fuite, ou subjugué un plus grand nombre. Leur chef a eu le front de dire, *J'ai combattu, je suis vainqueur;* & l'univers a répété, *Il a combattu, il est vainqueur:* de-là le merveilleux & la gloire des conquêtes.

Savez-vous ce que vous faites, peut-on demander à ceux qui célèbrent les conquérans? vous applaudissez à des gladiateurs, qui, s'exerçant au milieu de vous, se disputent le prix que vous réservez à qui vous portera les coups les plus sûrs & les plus terribles. Redoublez d'acclamations & d'éloges: aujourd'hui ce sont les corps sanglans de vos voisins qui tombent épars dans l'arène; demain ce sera votre tour.

Telle est la force du merveilleux sur

Digitized by Google

les esprits de la multitude. Les opérations productrices sont la plupart lentes & tranquilles ; elles ne nous étonnent point. Les opérations destructives sont rapides & bruyantes ; nous les plaçons au rang des prodiges. Il ne faut qu'un mois pour ravager une province ; il faut dix ans pour la fertiliser. On admire celui qui l'a ravagée ; à peine daigne-t-on penser à celui qui la rend fertile. Faut-il s'étonner qu'il se fasse tant de grands maux, & si peu de grands biens ?

Les peuples n'auront-ils jamais le courage, ou le bon sens de se réunir contre celui qui les immole à son ambition effrénée, & de lui dire d'un côté comme les soldats de César :

Liceat discedere, Cæsar,
A rabie scelerum. Quæris terrâque marique
His ferrum jugulis. Animas effundere viles,
Quolibet hoste, paras. (Lucan.)

de l'autre côté, comme le Scythe à Alexandre : « Qu'avons-nous à démêler avec toi ? » Jamais nous n'avons mis le pied dans ton

Digitized by Google

» pays. N'eſt-il pas permis à ceux qui vivent » dans les bois d'ignorer qui tu es, & d'où » tu viens » ?

N'y aura-t-il pas du moins une claſſe d'hommes aſſez au-deſſus du vulgaire, aſſez ſages, aſſez courageux, aſſez éloquens, pour ſoulever le monde contre ſes opreſſeurs, & lui rendre odieuſe une gloire barbare ?

Les gens de lettres déterminent l'opinion d'un ſiècle à l'autre : c'eſt par eux qu'elle eſt fixée & tranſmiſe : en quoi ils peuvent être les arbitres de la gloire, & par conſéquent les plus utiles des hommes, ou les plus pernicieux.

Vixére fortes ante Agamemnona
Multi ; ſed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longâ
Nocte, carent quia vate ſacro. (Horat.)

Abandonnée au peuple, la vérité s'altère & s'obſcurcit par la tradition ; elle s'y perd dans un déluge de fables. L'héroïque devient abſurde en paſſant de bouche en bouche.

Digitized by Google

D'abord on l'admire comme un prodige ; bientôt on le mépriſe comme un conte ſurranné, & l'on finit par l'oublier. La ſaine poſtérité ne croit, des ſiècles reculés, que ce qu'il a plu aux Ecrivains célèbres.

Louis XII diſoit : « Les Grecs ont fait » peu de choſes ; mais ils ont ennobli le peu » qu'ils ont fait par la ſublimité de leur » éloquence. Les François ont fait de grandes » choſes, & en grand nombre ; mais ils n'ont » pas ſu les écrire. Les ſeuls Romains ont eu » le double avantage de faire de grandes » choſes, & de les célébrer dignement ». C'eſt un Roi qui reconnoît que la gloire des Nations eſt dans les mains des gens de lettres.

Mais, il faut l'avouer, ceux-ci ont trop ſouvent oublié la dignité de leur état ; & leurs éloges proſtitués aux crimes heureux, ont fait de grands maux à la terre.

Demandez à Virgile quel étoit le droit des Romains ſur le reſte des hommes ; il vous répond hardiment,

Parçere ſubjectis, & debellare ſuperbos.

Digitized by Google

Demandez à Solis ce qu'on doit penſer de Cortès & de Montézuma, des Mexicains & des Eſpagnols : il vous répond que Cortès étoit un héros, & Montézuma un tyran; que les Mexicains étoient des barbares, & les Eſpagnols des gens de bien.

En écrivant, on adopte un perſonnage, une patrie; & il ſemble qu'il n'y ait plus rien au monde, ou que tout ſoit fait pour eux ſeuls. La patrie d'un ſage eſt la terre, ſon héros eſt le genre humain.

Qu'un courtiſan ſoit un flatteur, ſon état l'excuſe en quelque ſorte, & le rend moins dangereux. On doit ſe défier de ſon témoignage : il n'eſt pas libre. Mais qui oblige l'homme de lettres à ſe trahir lui-même & ſes ſemblables, la nature & la vérité ?

Ce n'eſt pas tant la crainte, l'intérêt, la baſſeſſe, que l'éblouiſſement, l'illuſion, l'enthouſiaſme, qui ont porté les gens de lettres à décerner la gloire aux forfaits éclatans. On eſt frappé d'une force d'eſprit ou d'ame, ſurprenante dans les grands crimes, comme dans les grandes vertus. Les imaginations

Digitized by Google

vives n'en ont vu l'explosion que comme un développement prodigieux des ressorts de la nature, comme un tableau magnifique à peindre. En admirant la cause, on a loué les effets: ainsi les tyrans de la terre en sont devenus les héros.

Les hommes nés pour la gloire, l'ont cherchée où l'opinion l'avoit mise. Alexandre avoit sans cesse devant les yeux la fable d'Achille; Charles XII, l'histoire d'Alexandre: de-là cette émulation funeste qui, de deux Rois pleins de valeur & de talens, fit des guerriers impitoyables. Le roman de Quinte-Curce a peut-être fait les malheurs de la Suède; le poëme d'Homère, les malheurs de l'Inde; puisse l'histoire de Charles XII ne perpétuer que ses vertus!

Le sage seul est bon poëte, disoient les Stoïciens. Ils avoient raison: sans un esprit droit & une ame pure, l'imagination n'est qu'une Circé, & l'harmonie qu'une Sirène.

Il en est de l'Historien & de l'Orateur comme du Poëte: éclairés & vertueux, ce sont les organes de la justice, les flambeaux

Digitized by Google

de la vérité ; passionnés & corrompus, ce ne sont plus que les courtisans de la prospérité, les vils adulateurs du crime.

Les Philosophes ont usé de leurs droits, & parlé de la gloire en maîtres.

« Savez-vous (dit Pline à Trajan) où réside » la gloire véritable, la gloire immortelle » d'un Souverain ? Les arcs de triomphe, les » statues, les temples même & les autels, » sont démolis par le tems ; l'oubli les efface » de la terre. Mais la gloire d'un Héros, qui, » supérieur à sa puissance illimitée, sait la » dompter & y mettre un frein, cette gloire » inaltérable fleurira même en vieillissant ».

« En quoi ressembloit à Hercule ce jeune » insensé qui prétendoit suivre ses traces (dit » Sénèque en parlant d'Alexandre), lui qui » cherchoit la gloire sans en connoître ni la » nature ni les limites, & qui n'avoit pour » vertu qu'une heureuse témérité ? Hercule » ne vainquit jamais pour lui-même ; il tra- » versa le monde pour le venger, & non pour » l'envahir. Qu'avoit-il besoin de conquêtes, » ce héros, l'ennemi des méchans, le vengeur des

Digitized by Google

» des bons, le pacificateur de la terre & des » mers ? Mais Alexandre, enclin dès l'en- » fance à la rapine, fut le désolateur des » Nations, le fléau de ses amis & de ses en- » nemis. Il faisoit consister le souverain bien » à se rendre redoutable à tous les hommes ; » il oublioit que cet avantage lui étoit com- » mun, non-seulement avec les plus féroces, » mais encore avec les plus lâches & les plus » vils des animaux, qui se font craindre par » leur venin ».

C'est ainsi que les hommes, nés pour instruire & pour juger les autres hommes, devroient leur présenter sans cesse en opposition, la valeur protectrice & la valeur destructive, pour leur apprendre à distinguer le culte de l'amour, de celui de la crainte, qu'ils confondent le plus souvent.

Il suffit, direz-vous, à l'ambitieux d'être craint : la crainte lui tient lieu d'amour : il domine, ses vœux sont remplis. Mais ne voyez-vous pas que si l'illusion cesse, la crainte s'évanouit ? L'ambitieux, livré à lui-même, n'est plus qu'un homme foible &

Digitized by Google

timide. Perſuadez à ceux qui le ſervent qu'ils ſe perdent en le ſervant; que ſes ennemis ſont leurs frères, & qu'il eſt leur bourreau commun; rendez-le odieux à ceux mêmes qui le rendent redoutable; que devient alors cet homme prodigieux devant qui tout devoit trembler? Tamerlan, l'effroi de l'Aſie, n'en ſera plus que la fable: quatre hommes ſuffiſent pour l'enchaîner comme un furieux, pour le châtier comme un enfant. C'eſt à quoi ſeroit réduite la force & la gloire des conquérans, ſi l'on arrachoit au peuple le bandeau de l'opinion & les entraves de la crainte.

Quelques-uns ſe ſont crus fort ſages en mettant dans la balance, pour apprécier la gloire d'un vainqueur, ce qu'il devoit au haſard & à ſes troupes, avec ce qu'il ne devoit qu'à lui ſeul. Il s'agit bien là de partager la gloire! C'eſt la honte qu'il faut répandre, c'eſt l'horreur qu'il faut inſpirer. Celui qui épouvante la terre, eſt pour elle un Dieu infernal ou céleſte: on l'adorera, ſi on ne l'abhorre: la ſuperſtition ne connoît point de milieu.

Digitized by Google

Ce n'eſt pas lui qui a vaincu, direz-vous d'un conquérant : foible moyen de le dégrader ! Ce n'eſt pas lui qui a vaincu, mais c'eſt lui qui a fait vaincre. N'eſt-ce rien que d'inſpirer à une multitude d'hommes la réſolution de combattre & de mourir ſous ſes drapeaux ? Cet aſcendant ſur les eſprits, ſuffiroit lui ſeul à ſa gloire. Ne cherchez donc pas à détruire le merveilleux des conquêtes ; mais rendez ce merveilleux auſſi déteſtable qu'il eſt funeſte : c'eſt par-là qu'il faut l'avilir.

Que la force & l'élévation d'une ame bienfaiſante & généreuſe, que l'activité d'un eſprit ſupérieur, appliquée au bonheur du monde, ſoient les objets de vos hommages ; & de la même main qui élevera des autels au déſintéreſſement, à la bonté, à l'humanité, à la clémence, que l'orgueil, l'ambition, la vengeance, la cupidité, la fureur, ſoient traînées par les cheveux au tribunal redoutable de l'incorruptible poſtérité : c'eſt alors que vous ſerez les Néméſis de votre ſiècle, les Radamantes des vivans.

Si les vivans vous intimident, qu'avez-

Digitized by Google

vous à craindre des morts ? Vous ne leur devez que l'éloge du bien ; le blâme du mal, vous le devez à la Terre : l'opprobre attaché à leur nom rejaillira sur leurs imitateurs. Ceux-ci trembleront de subir à leur tour l'arrêt qui flétrit leurs modèles ; ils se verront dans l'avenir ; ils frémiront de leur mémoire.

Mais à l'égard des vivans mêmes, quel parti doit prendre l'homme de lettres, à la vue des succès injustes & des crimes heureux ? S'élever contre, s'il en a la liberté & le courage ; se taire, s'il ne peut, ou s'il n'ose rien de plus.

Ce silence universel des gens de lettres seroit lui-même un jugement terrible, si on étoit accoutumé à les voir se réunir pour rendre un témoignage éclatant aux actions vraiment glorieuses. Que l'on suppose ce concert unanime, tel qu'il devroit être : tous les Poëtes, tous les Historiens, tous les Orateurs se répondant des extrémités du monde, & prêtant à la renommée d'un bon Roi, d'un héros bienfaisant, d'un vainqueur pacifique, des voix éloquentes & sublimes,

Digitized by Google

pour répandre son nom & sa gloire dans l'univers ; que tout homme, qui, par ses talens & ses vertus aura bien mérité de sa patrie & de l'humanité, soit porté comme en triomphe dans les écrits de ses contemporains ; qu'il paroisse alors un homme injuste, violent, ambitieux, quelque puissant, quelque heureux qu'il soit, les organes de la gloire seront muets ; la terre entendra ce silence, le tyran l'entendra lui-même, & il en sera confondu. Je suis condamné, dira-t-il ; & pour graver ma honte en airain, on n'attend plus que ma chûte.

Quel respect n'imprimeroient pas le pinceau de la poésie, le burin de l'histoire, la foudre de l'éloquence, dans des mains équitables & pures ? Le crayon foible, mais hardi, de l'Arétin faisoit trembler les empereurs.

La fausse gloire des conquérans n'est pas la seule qu'il faudroit convertir en opprobre ; mais les principes qui la condamnent s'appliquent naturellement à tout ce qui lui ressemble.

Digitized by Google

La vraie gloire a pour objet l'utile, l'honnête & le juſte ; & c'eſt la ſeule qui ſoutienne les regards de la vérité. Ce qu'elle a de merveilleux conſiſte dans les efforts de talent ou de vertu dirigés au bonheur des hommes.

Nous avons obſervé qu'il ſembloit y avoir une ſorte de gloire accordée au merveilleux agréable ; mais ce n'eſt qu'une participation à la gloire attachée au merveilleux utile : telle eſt la gloire des beaux-arts.

Les beaux-arts ont leur merveilleux ; ce merveilleux a fait leur gloire. Le pouvoir de l'éloquence, le preſtige de la poéſie, le charme de la muſique, l'illuſion de la peinture, &c. ont dû paroître des prodiges, dans les tems ſur-tout où l'éloquence changeoit la face des Etats, où la muſique & la poéſie civiliſoient les hommes, où la ſculpture & la peinture imprimoient à la Terre le reſpect & l'adoration.

Ces effets merveilleux des arts ont été mis au rang de ce que les hommes avoient produit de plus étonnant & de plus utile ; & l'éclatante célébrité qu'ils ont eue, a

Digitized by Google

formé l'une des espèces compriſes ſous le nom générique de gloire : ſoit que les hommes aient compté leurs plaiſirs au nombre des plus grands biens, & les arts qui les cauſoient, au nombre des dons les plus précieux que le ciel eût faits à la Terre ; ſoit qu'ils n'aient jamais cru pouvoir trop honorer ce qui avoit contribué à les rendre moins barbares ; & que les arts, conſidérés comme compagnons des vertus, aient été jugés dignes d'en partager le triomphe après en avoir ſecondé les travaux.

Ce n'eſt même qu'à ce titre que les talens, en général, nous ſemblent avoir droit d'entrer en ſociété de gloire avec les vertus ; & la ſociété devient plus intime, à meſure qu'ils concourent plus directement à la même fin. Cette fin eſt le bonheur du monde : ainſi les talens qui contribuent le plus à rendre les hommes heureux, devroient naturellement avoir le plus de part à la gloire. Mais ce prix attaché aux talens, doit être encore en raiſon de leur rareté & de leur utilité combinées. Ce qui n'eſt que difficile,

Digitized by Google

ne mérite aucune attention; ce qui eſt aiſé, quoiqu'utile, pour exercer un talent commun, n'attend qu'un ſalaire modique. Ce qui eſt en même tems d'une grande importance & d'une extrême difficulté, demande des encouragemens proportionnés aux facultés qu'on y emploie. Le mérite du ſuccès eſt en raiſon de l'utilité de l'entrepriſe, & de la rareté des moyens.

Suivant cette règle, les talens appliqués aux beaux-arts, quoique peut-être les plus étonnans, ne ſont pas les premiers admis au partage de la gloire. Avec moins de génie que Tacite & que Corneille, un Miniſtre, un Légiſlateur ſeront placés au-deſſus d'eux.

Suivant cette règle encore, les mêmes talens ne ſont pas toujours également recommandables; & leurs protecteurs, pour encourager les plus utiles, doivent conſulter la diſpoſition des eſprits & la conſtitution des choſes; favoriſer, par exemple, la Poéſie dans les tems de barbarie & de férocité, l'Eloquence dans des tems d'abattement & de déſolation, la Philoſophie dans des tems de

Digitized by Google

ſuperſtition & de fanatiſme. La première adoucira les mœurs, & rendra les ames flexibles ; la ſeconde relevera le courage des peuples, & leur inſpirera ces réſolutions vigoureuſes qui triomphent des revers ; la dernière diſſipera les fantômes de l'erreur & de la crainte, & montrera aux hommes le précipice où ils ſe laiſſent conduire, les mains liées & les yeux bandés.

Mais comme ces effets ne ſont pas excluſifs ; que les talens qui les opèrent ſe communiquent & ſe confondent ; que la philoſophie éclaire la poéſie qui l'embellit ; que l'éloquence anime l'une & l'autre, & s'enrichit de leurs tréſors ; le parti le plus avantageux ſeroit de les nourrir, de les exercer enſemble, pour les faire agir à propos, tour-à-tour, ou de concert, ſuivant les hommes, les lieux & les tems. Ce ſont des moyens bien puiſſans & bien négligés, de conduire & de gouverner les peuples ! La ſageſſe des anciennes républiques brilla ſurtout dans l'emploi des talens capables de perſuader & d'émouvoir.

Digitized by Google

Au contraire, rien n'annonce plus la corruption & l'ivreſſe où les eſprits ſont plongés, que les honneurs extravagans accordés à des arts frivoles. Rome n'eſt plus qu'un objet de pitié, lorſqu'elle ſe diviſe en factions pour des pantomimes, lorſque l'exil de ces hommes perdus eſt une calamité, & leur retour un triomphe.

La gloire, comme nous l'avons dit, doit être réſervée aux coopérateurs du bien public; & non-ſeulement les talens, mais les vertus elles-mêmes n'ont droit d'y aſpirer qu'à ce titre.

L'action de Virginius immolant ſa fille, eſt auſſi forte & plus pure que celle de Brutus condamnant ſon fils; cependant la dernière eſt glorieuſe, la première ne l'eſt pas. Pourquoi? Virginius ne ſauvoit que l'honneur des ſiens; Brutus ſauvoit l'honneur des loix & de la patrie. Il y avoit peut-être bien de l'orgueil dans l'action de Brutus, peut-être n'y avoit-il que de l'orgueil; il n'y avoit dans celle de Virginius que de l'honnêteté & du courage; mais celui-ci faiſoit tout pour ſa

Digitized by Google

famille, & celui-là faiſoit tout, ou ſembloit faire tout pour Rome; & Rome, qui n'a regardé l'action de Virginius que comme celle d'un honnête homme & d'un bon père, a conſacré l'action de Brutus comme celle d'un héros: rien n'eſt plus juſte que ce retour.

Les grands ſacrifices de l'intérêt perſonnel au bien public, demandent un effort qui élève l'homme au-deſſus de lui-même; & la gloire eſt le ſeul prix qui ſoit digne d'y être attaché. Qu'offrir à celui qui immole ſa vie, comme Decius; ſon honneur, comme Fabius; ſon reſſentiment, comme Camille; ſes enfans, comme Brutus & Manlius? La vertu qui ſe ſuffit, eſt une vertu plus qu'humaine: il n'eſt donc ni prudent, ni juſte d'exiger que la vertu ſe ſuffiſe. Sa récompenſe doit être proportionnée au bien qu'elle opère, au ſacrifice qu'il lui en coûte, aux talens perſonnels qui la ſecondent, ou ſi les talens perſonnels lui manquent, au choix des talens étrangers qu'elle appelle à ſon ſecours: car ce choix, dans un homme public, renferme en lui tous les talens.

Digitized by Google

L'homme public qui feroit tout par lui-même, feroit peu de choſes. L'éloge que donne Horace à Auguſte, *cum tot ſuſtineas, & tanta negotia ſolus*, ſignifie ſeulement que tout ſe faiſoit en ſon nom, que tout ſe paſſoit ſous ſes yeux. Le don de régner avec gloire n'exige qu'un talent & qu'une vertu : ils tiennent lieu de tout, & rien n'y ſupplée : cette vertu, c'eſt d'aimer les hommes ; ce talent, c'eſt de les placer. Qu'un Roi veuille courageuſement le bien ; qu'il y emploie avec diſcernement les moyens les plus infaillibles ; ce qu'il fait par inſpiration n'en eſt pas moins à lui ; & la gloire qui lui en revient ne fait que remonter à ſa ſource.

Il ne faut pas croire que les talens & les vertus ſublimes ſe donnent rendez-vous, pour ſe trouver enſemble dans tel ſiècle & dans tel pays : on doit ſuppoſer un aimant qui les attire, un ſouffle qui les développe, un eſprit qui les anime, un centre d'activité qui les enchaîne autour de lui. C'eſt donc à juſte titre qu'on attribue à un Roi,

Digitized by Google

qui a ſu régner, toute la gloire de ſon règne : ce qu'il a inſpiré, il l'a fait, & l'hommage lui en eſt dû.

Voyez un Roi qui, par les liens de la confiance & de l'amour, unit toutes les parties de ſon Etat, en fait un Corps dont il eſt l'ame, encourage la population & l'induſtrie, fait fleurir l'agriculture & le commerce, excite, aiguillonne les arts, rend les talens actifs & les vertus fécondes : ce Roi, ſans coûter une larme à ſes ſujets, une goutte de ſang à la terre, accumule, au ſein du repos, un tréſor immenſe de gloire, & la moiſſon en appartient à la main qui l'a ſemée.

Mais la gloire, comme la lumière, ſe communique ſans s'affoiblir : celle du Souverain ſe répand ſur la Nation ; & chacun des grands hommes, dont les travaux y contribuent, brille en particulier du rayon qui émane de lui. On a dit, le grand Condé, le grand Colbert, le grand Corneille, comme on a dit Louis le grand. Celui des ſujets qui contribue & participe le plus à la gloire d'un

Digitized by Google

règne heureux, c'est un ministre éclairé, laborieux, accessible, également dévoué à l'État & au Prince, qui s'oublie lui-même, & qui ne voit que le bien; mais la gloire même de cet homme étonnant remonte au Roi qui se l'attache. En effet, si l'utile & le merveilleux font la gloire, quoi de plus glorieux pour un Prince, que la découverte, & que le choix d'un digne ami?

Dans la balance de la gloire doivent entrer, avec le bien qu'on a fait, les difficultés qu'on a surmontées: c'est l'avantage des fondateurs, tels que Lycurgue & le Czar Pierre. Mais on doit aussi distraire du mérite du succès, tout ce qu'a fait la violence. La seule domination glorieuse est celle que les hommes préfèrent, ou par raison, ou par amour: *Imperatoriam majestatem armis decoratam, legibus oportet esse armatam* (1)

De tous ceux qui ont désolé la terre, il n'en est aucun qui, à l'en croire, n'en voulût assurer le bonheur. Défiez-vous de

(1) *Instit. Proem.*

Digitized by Google

quiconque prétend rendre les hommes plus heureux qu'ils ne veulent l'être ; c'eſt la chimère des uſurpateurs, & le prétexte des tyrans. Celui qui fonde un empire pour lui-même, taille dans un peuple comme dans le marbre ſans en regretter les débris ; celui qui fonde un empire pour le peuple qui le compoſe, commence par rendre ce peuple flexible, & le modifie ſans le briſer. En général, la perſonnalité dans la cauſe publique, eſt un crime de lèſe-humanité : l'homme qui ſacrifie à lui ſeul le repos, le bonheur des hommes, eſt de tous les animaux le plus cruel & le plus vorace : tout doit s'unir pour l'accabler.

Sur ce principe nous nous ſommes élevés contre les auteurs de toute guerre injuſte ; nous avons invité les diſpenſateurs de la gloire à couvrir d'opprobre les ſuccès mêmes des conquérans ambitieux ; mais nous ſommes bien éloignés de diſputer à la profeſſion des armes la part qu'elle doit avoir à la gloire de l'Etat dont elle eſt le bouclier, & du trône dont elle eſt la barrière.

Digitized by Google

Que celui qui ſert ſon prince ou ſa patrie, ſoit armé pour la bonne ou pour la mauvaiſe cauſe, qu'il reçoive l'épée des mains de la Juſtice ou des mains de l'Ambition, il n'eſt ni juge ni garant des projets qu'il exécute; ſa gloire perſonnelle eſt ſans tache; elle doit être proportionnée aux efforts qu'elle lui coûte. L'auſtérité de la diſcipline à laquelle il ſe ſoumet, la rigueur des travaux qu'il s'impoſe, les dangers affreux qu'il va courir, en un mot, les ſacrifices multipliés de ſa liberté, de ſon repos & de ſa vie, ne peuvent être dignement payés que par la gloire. A cette gloire, qui accompagne la valeur généreuſe & pure, ſe joint encore la gloire des talens, qui, dans un grand capitaine, éclairent, ſecondent & couronnent la valeur.

Sous ce point de vue, il n'eſt point de gloire comparable à celle des Guerriers: car celle même des Légiſlateurs exige peut-être plus de talens, mais beaucoup moins de ſacrifices: leurs travaux ſont aſſidus & pénibles, mais ils ne ſont pas dangereux. En ſuppoſant donc le fléau de la guerre inévitable

Digitized by Google

pour l'humanité, la profeſſion des armes doit être la plus honorable, comme elle eſt la plus périlleuſe. Il ſeroit dangereux, ſur-tout, de lui donner une rivale, dans des Etats expoſés, par leur ſituation, à la jalouſie & aux inſultes de leurs voiſins. C'eſt peu d'y honorer le mérite qui commande, il faut y honorer encore la valeur qui obéit. Il doit y avoir une maſſe de gloire pour le Corps qui ſe diſtingue: car ſi la gloire n'eſt pas l'objet de chaque ſoldat en particulier, elle eſt l'objet de la multitude réunie. Un Légionnaire penſe en homme, une légion penſe en héros; & ce qu'on appelle *l'eſprit du Corps*, ne peut avoir d'autre aliment, d'autre mobile que la gloire.

On ſe plaint que notre hiſtoire eſt froide & ſèche, en comparaiſon de celle des Grecs & des Romains. La raiſon en eſt bien ſenſible: l'hiſtoire ancienne eſt celle des hommes, l'hiſtoire moderne eſt celle de deux ou trois hommes: un Roi, un Miniſtre, un Général.

Dans le régiment de Champagne, un

Digitized by Google

Officier demande, pour un coup-de-main, douze hommes de bonne volonté : tout le Corps reste immobile, & personne ne répond. Trois fois la même demande, & trois fois le même silence. Eh quoi, dit l'Officier, l'on ne m'entend point ! L'on vous entend, s'écrie une voix ; mais qu'appellez-vous douze hommes de bonne volonté ? Nous le sommes tous ; vous n'avez qu'à choisir.

La tranchée de Philisbourg étoit inondée, le soldat y marchoit dans l'eau plus qu'à demi-corps. Un très-jeune Officier, à qui son âge ne permettoit pas d'y marcher de même, s'y faisoit porter de main en main. Un Grenadier le présentoit à son camarade, afin qu'il le prît dans ses bras : Mets-le sur mon dos, dit celui-ci ; s'il y a un coup de fusil à recevoir, je le lui épargnerai.

Le militaire françois a mille traits de cette beauté, que Plutarque & Tacite auroient eu grand soin de recueillir (1). Nous les

(1) Depuis que j'ai fait cette observation, un homme de lettres, qui pense en citoyen & qui

Digitized by Google

reléguons dans des mémoires particuliers, comme peu dignes de la majesté de l'histoire. Il faut espérer qu'un Historien philosophe s'affranchira de ce préjugé.

Toutes les conditions qui exigent des ames résolues aux grands sacrifices de l'intérêt personnel, doivent avoir pour encouragement la perspective, du moins éloignée, de la gloire personnelle. On sait bien que les Philosophes, pour rendre la vertu inébranlable, l'ont préparée à se passer de tout: *non vis esse justus sine gloriâ; at, me hercule, sæpè justus esse debebis cum infamiâ.* Mais la vertu même ne se roidit que contre une honte passagère, & dans l'espoir d'une gloire à venir. Fabius se laisse insulter dans le camp d'Annibal, & déshonorer dans Rome, pendant le cours d'une campagne; auroit-il pu

---

voit en homme d'Etat, a été chargé par le Ministère de rassembler, pour l'école de nos Guerriers, ces faits intéressans qu'on avoit négligés. Ce recueil est le meilleur Livre qu'on ait pu mettre dans les mains de la jeunesse militaire.

Digitized by Google

ſe réſoudre à mourir déshonoré, à l'être à jamais dans la mémoire des hommes ? N'attendons pas ces efforts de la foibleſſe de notre nature : la religion ſeule en eſt capable ; & ſes ſacrifices mêmes ne ſont rien moins que déſintéreſſés. Les plus humbles des hommes ne renoncent à une gloire périſſable, qu'en échange d'une gloire immortelle. Ce fut l'eſpoir de cette immortalité qui ſoutint Socrate & Caton. Un Philoſophe ancien diſoit : *comment veux-tu que je ſois ſenſible au blâme, ſi tu ne veux pas que je ſois ſenſible à l'éloge ?*

A l'exemple de la Théologie, la Morale doit prémunir la vertu contre l'ingratitude & le mépris des hommes, en lui montrant, dans le lointain, des tems plus heureux & un monde plus juſte.

« La gloire accompagne la vertu comme » ſon ombre, dit Sénèque ; mais comme » l'ombre d'un corps tantôt le précède, & » tantôt le ſuit, de même la gloire tantôt » devance la vertu, & ſe préſente la pre- » mière, tantôt ne vient qu'à ſa ſuite,

Digitized by Google

» lorſque l'envie s'eſt retirée ; & alors elle » eſt d'autant plus grande, qu'elle ſe montre » plus tard ».

C'eſt donc une philoſophie auſſi dangereuſe que vaine, de combattre dans l'homme le preſſentiment de la poſtérité & le deſir de ſe ſurvivre. Cette philoſophie a trouvé quelques ames ſublimes, qui ont fait le bien dans la ſeule vue de remplir leur deſtination. Mais on ne doit jamais compter ſur des caractères de cette trempe. Il faut permettre à l'homme qui fait le bien, d'aimer la gloire ; il faut même la lui montrer au-delà du tombeau, afin que le tombeau ne ſoit pas l'écueil de ſon courage & de ſa conſtance.

Celui qui borne ſa gloire au court eſpace de ſa vie, eſt eſclave de l'opinion & des égards du moment : rebuté, ſi ſon ſiècle eſt injuſte ; découragé, s'il eſt ingrat ; impatient ſur-tout de jouir, il veut recueillir ce qu'il ſème ; il préfère une gloire précoce & paſſagère, à une gloire tardive & durable ; il n'entreprendra rien de grand.

Digitized by Google

Celui qui se transporte dans l'avenir & qui jouit de sa mémoire, travaillera pour tous les siècles, comme s'il étoit immortel. Que ses contemporains lui refusent la gloire qu'il a méritée, leurs neveux l'en dédommagent : car son imagination le rend présent à la postérité.

C'est un beau songe, dira-t-on. Eh ! jouit-on jamais de sa gloire autrement qu'en songe ? Ce n'est pas le petit nombre de spectateurs qui vous environnent, qui forment le cri de la renommée. Votre réputation n'est glorieuse qu'autant qu'elle vous multiplie où vous n'êtes pas, où vous ne serez jamais. Pourquoi donc seroit-il plus insensé d'étendre en idée son existence aux siècles à venir, qu'aux climats éloignés ? L'espace réel n'est pour vous qu'un point, comme la durée réelle. Si vous vous renfermez dans l'un ou dans l'autre, votre ame y va languir abattue, comme dans une étroite prison. Le desir d'éterniser sa gloire est un enthousiasme qui nous agrandit, qui nous élève au-dessus de nous-mêmes & de notre siècle ; & quiconque

Digitized by Google

le raisonne, n'est pas digne de sentir. « Mé-
» priser la gloire, dit Tacite, c'est mépriser
» les vertus qui y mènent »: *Contemptâ famâ, virtutes contemnuntur.*

Digitized by Google

DE LA GRANDEUR.

EN phyſique & en géométrie le terme de Grandeur eſt ſouvent abſolu, & ne ſuppoſe aucune comparaiſon : il eſt ſynonyme de quantité, d'étendue. En morale il eſt relatif, & porte l'idée de ſupériorité. Ainſi, quand on l'applique aux qualités de l'eſprit ou de l'ame, ou collectivement à la perſonne, il exprime un haut degré d'élévation au-deſſus de la multitude.

Mais cette élévation peut être ou naturelle, ou factice ; & c'eſt-là ce qui diſtingue la grandeur réelle de la grandeur d'inſtitution. Eſſayons de les définir.

La grandeur d'ame, c'eſt-à-dire, la fermeté, la droiture, l'élévation des ſentimens, eſt la plus belle partie de la grandeur perſonnelle. Ajoutez-y un eſprit vaſte, lumineux, profond, & vous aurez un grand homme.

Dans l'idée collective & générale de grand homme,

Digitized by Google

homme, il semble que l'on devroit comprendre les plus belles proportions du corps; le peuple n'y manque jamais. On est surpris de lire qu'Alexandre étoit petit; & l'on trouve Achille bien plus grand, lorsqu'on voit dans l'Iliade, qu'aucun de ses compagnons ne pouvoit remuer sa lance. Cette propension que nous avons tous à mêler du physique au moral, dans l'idée de la grandeur, vient, 1°. de l'imagination, qui veut des mesures sensibles; 2°. de l'épreuve habituelle que nous faisons de l'union de l'ame & du corps, de leur dépendance & de leur action réciproque, des opérations qui résultent du concours de leurs facultés. Il étoit naturel sur-tout que, dans les tems où la supériorité entre les hommes se décidoit à force de bras, les avantages corporels fussent mis au nombre des qualités héroïques. Dans des siècles moins barbares, on a rangé dans leurs classes ces qualités qui nous sont communes avec les bêtes, & que les bêtes ont au-dessus de nous. Un grand homme a été dispensé d'être beau, nerveux, & robuste.

Digitized by Google

Mais il s'en faut bien que dans l'opinion du vulgaire, l'idée de grandeur perſonnelle ſoit réduite encore à ſa vérité philoſophique. La raiſon eſt eſclave de l'imagination, & l'imagination eſt eſclave des ſens. Celle-ci meſure les cauſes morales à la grandeur phyſique des effets qu'elles ont produits, & les apprécie à la toiſe.

Il eſt vraiſemblable que celui des Rois d'Egypte qui avoit fait élever la plus haute des pyramides, ſe croyoit le plus grand de ces Rois: c'eſt à-peu-près ainſi que l'on juge vulgairement ce qu'on appelle les grands hommes.

Le nombre des combattans qu'ils ont armés, ou qu'ils ont vaincus, l'étendue de pays qu'ils ont ravagée ou conquiſe, le poids dont leur fortune a été dans la balance du monde, ſont comme les matériaux de l'idée de grandeur que l'on attache à leur perſonne. La réponſe du Pirate à Alexandre, *Quia tu magnâ claſſe, Imperator*, exprime avec autant de force que de vérité, notre manière de meſurer & d'eſtimer la grandeur humaine.

Digitized by Google

Un Roi qui aura passé sa vie à entretenir dans ses Etats l'abondance, l'harmonie & la paix, tiendra peu de place dans l'histoire. On dira de lui froidement, *Il fut bon ;* on ne dira jamais, *Il fut grand.* Louis IX seroit oublié, sans la déplorable expédition des Croisades.

A-t-on jamais entendu parler de la grandeur de Sparte, incorruptible dans ses mœurs, inébranlable par ses loix, invincible par la sagesse & l'austérité de sa discipline ? Est-ce à Rome vertueuse & libre que l'on pense, en rappellant sa grandeur ? L'idée qu'on y attache est formée de toutes les causes de sa décadence. On appelle sa grandeur, ce qui entraîna sa ruine, l'éclat des triomphes, le fracas des conquêtes, les folles entreprises, les succès insoutenables, les richesses corruptrices, l'enflure du pouvoir, & cette domination vaste, dont l'étendue faisoit la foiblesse, & qui alloit crouler sous son propre poids.

Ceux qui ont eu l'esprit assez juste pour ne pas altérer, par tout cet alliage physique,

Digitized by Google

l'idée morale de grandeur, ont cru du moins pouvoir la reſtreindre à quelques-unes des qualités qu'elle embraſſe. Car où trouver un grand homme, à prendre ce terme à la rigueur ?

Alexandre avoit de l'élévation dans l'eſprit & de la force dans l'ame. Mais voit-on dans ſes projets ce plan de juſtice & de ſageſſe, qui annonce une ame qui ſe poſſède, & un génie qui ſe conſulte ? ce plan qui embraſſe & diſpoſe l'avenir, où tous les ſuccès ont leur avantage, où tous les maux inévitables ſont compenſés par de plus grands biens ? *Detecto fine terrarum, per ſuum rediturus orbem, triſtis eſt.* (Sénec.) Les vues de Céſar étoient plus belles & plus ſages. Mais il faut commencer par le laver du crime de trahiſon, & oublier ou reconnoître le citoyen dans l'Empereur, pour trouver en lui un grand homme. Il en eſt à-peu-près de même de tous les Princes auxquels la flatterie ou l'admiration a donné le nom de Grands. Ils l'ont été dans quelques parties, dans la légiſlation, dans la politique, dans l'art de la guerre, dans le

Digitized by Google

choix des hommes qu'ils ont employés ; & au lieu de dire, *Il a telle ou telle grande qualité*, on a dit du Guerrier, du Politique, du Légiſlateur, *C'eſt un grand homme. Huc & illud accedat, ut perfecta virtus ſit, æqualitas ac tenor vitæ, per omnia conſtans ſibi.* (Sénec.)

Il eſt une grandeur factice ou d'inſtitution, qui n'a rien de commun avec la grandeur perſonnelle. Il faut des Grands dans un Etat, & l'on n'a pas toujours de grands hommes. On a donc imaginé d'élever au beſoin ceux qu'on ne pouvoit agrandir ; & cette élévation artificielle a pris le nom de *Grandeur*. Ce terme au ſingulier eſt donc ſuſceptible de deux ſens, & les Grands n'ont pas manqué de ſe prévaloir de l'équivoque. Mais ſon pluriel (les Grandeurs) ne préſente plus rien de perſonnel : c'eſt le terme abſtrait de *Grand* dans ſon acception politique : enſorte qu'un grand homme peut n'avoir aucun des caractères qui diſtinguent ce qu'on appelle les *Grands*, & qu'un Grand peut n'avoir aucune des qualités qui conſtituent le grand homme.

Mais un Grand, dans un Etat, tient la

Digitized by Google

place d'un grand homme : il le repréſente ; il en a le volume, quoiqu'il arrive ſouvent qu'il n'en ait pas la ſolidité. Rien de plus beau que de voir réunis le mérite avec la place : ils le ſont quelquefois à beaucoup d'égards, & notre ſiècle en a des exemples ; mais ſans faire la ſatyre d'aucun tems ni d'aucun pays, nous dirons un mot de la condition & des mœurs des Grands, tels qu'il en eſt par-tout, en proteſtant d'avance contre toute alluſion & toute application perſonnelle.

Un Grand doit être auprès du peuple l'homme de la Cour, & à la Cour l'homme du peuple. L'une & l'autre de ces fonctions demandent ou un mérite recommandable, ou, pour y ſuppléer, un extérieur impoſant. Le mérite ne ſe donne point, mais l'extérieur peut ſe preſcrire : on l'étudie, on le compoſe : c'eſt un perſonnage à jouer. L'extérieur d'un Grand devroit être la décence & la dignité. La décence eſt une dignité négative, qui conſiſte à ne rien ſe permettre de ce qui peut avilir ou dégrader ſon état,

Digitized by Google

& y attacher le ridicule, ou y répandre le mépris. Il s'agit de modifier les dehors de la grandeur, ſuivant le goût, le caractère & les mœurs des Nations. Une gravité taciturne eſt ridicule en France; elle l'auroit été à Athènes. Une politeſſe légère eût été ridicule à Lacédémone; elle le ſeroit en Eſpagne. La popularité des Pairs d'Angleterre ſeroit déplacée dans les nobles Vénitiens. C'eſt ce que l'exemple & l'uſage nous enſeignent, ſans étude & ſans réflexion. Il ſemble donc aſſez facile d'être grand avec décence.

Mais la dignité poſitive, dans un Grand, eſt l'accord parfait de ſes actions, de ſon langage, de ſa conduite en un mot, avec la place qu'il occupe. Or cette dignité ſuppoſe le mérite, & un mérite égal au rang. C'eſt ce qu'on appelle *payer de ſa perſonne.* Ainſi les premiers hommes de l'Etat devroient faire les plus grandes choſes: condition toujours pénible, ſouvent impoſſible à remplir.

Il a donc fallu ſuppléer à la dignité par la décoration, & cet appareil a produit ſon

Digitized by Google

effet : le vulgaire a pris le fantôme pour la réalité ; il a confondu la perſonne avec la place. C'eſt une erreur qu'il faut lui laiſſer ; car l'illuſion eſt la reine du peuple.

Mais qu'il nous ſoit permis de le dire : les Grands ſont quelquefois les premiers à détruire cette illuſion, par une hauteur imprudente.

Celui qui, dans les grandeurs, ne fait que repréſenter, devroit ſavoir qu'il n'éblouit pas tout le monde, & ménager du moins ſes confidens, pour les engager au ſilence. Qu'un homme qui voit les choſes en elles-mêmes, qui reſpecte les préjugés, & qui n'en a point, ſe montre à l'audience d'un Grand avec ſa ſimplicité modeſte ; que celui-ci le reçoive avec cet air de ſupériorité qui protège & qui humilie, le ſage n'en ſera ni offenſé, ni ſurpris : c'eſt une ſcène pour le peuple. Mais quand la foule s'eſt écoulée, ſi le Grand conſerve ſa gravité froide & ſévère, ſi ſon maintien & ſon langage ne daignent pas s'humaniſer, l'homme ſimple ſe retire en ſouriant, & en diſant de

Digitized by Google

l'homme ſuperbe ce qu'on diſoit du comédien Baron : *il joue encore hors du théâtre.*

Il le dit tout bas, & il ne le dit qu'à lui-même ; car le ſage eſt bon citoyen. Il ſait que la grandeur, même fictive, exige des ménagemens : il reſpectera, dans celui qui en abuſe, ou les aieux qui la lui ont tranſmiſe, ou le choix du Prince qui l'en a décoré, ou, quoi qu'il en ſoit, la conſtitution de l'Etat qui demande que les Grands ſoient en honneur, & à la Cour, & parmi le peuple.

Mais tous ceux qui ont la pénétration du ſage, n'en ont pas la modération. *Paucis imponit leviter extrinſecus induta facies..... Tenue eſt mendacium : perlucet, ſi diligenter inſpexeris* (Sénec.). Dans un monde cultivé, ſur-tout, la vanité des petits humiliée, a des yeux de lynx pour pénétrer la petiteſſe orgueilleuſe des Grands ; & celui qui, en faiſant ſentir le poids de ſa grandeur, en laiſſe appercevoir le vuide, peut s'aſſurer qu'il eſt de tous les hommes le plus ſévérement jugé.

Digitized by Google

Un homme de mérite élevé aux grandeurs, tâche de consoler l'envie, & d'échapper à la malignité. Mais malheureusement celui qui a le moins à prétendre, est toujours celui qui exige le plus. Moins il soutient sa grandeur par lui-même, plus il l'appesantit sur les autres. Il s'incorpore ses terres, ses équipages, ses aieux & ses valets, & sous cet attirail, il se croit un coloſſe. Proposez-lui de sortir de son enveloppe, de se dépouiller de ce qui n'est pas lui; osez le distinguer de sa naissance & de sa place; c'est lui arracher la plus chère partie de son existence: réduit à lui-même, il n'est plus rien. Etonné de se voir si haut, il prétend vous inspirer le respect qu'il s'inspire à lui-même; il s'habitue, avec ses valets, à humilier des hommes libres; & tout le monde est peuple à ses yeux.

Asperius nihil est humili qui surgit in altum.

(Claud.)

C'est ainsi que la plupart des Grands se trahissent & nous détrompent. Car un seul

Digitized by Google

mécontent, qui a leur secret, suffira pour le répandre ; & leur personnage n'est plus que ridicule, dès que l'illusion a cessé.

Qu'un Grand, qui a besoin d'en imposer à la multitude, s'observe donc avec les gens qui pensent, & qu'il se dise à lui-même ce que diroient de lui ceux qu'il auroit reçus avec dédain, ou rebutés avec arrogance.

« Qui es-tu donc, pour mépriser les hommes tes semblables ? & qui t'élève au-dessus » d'eux ? Tes services, ou tes vertus ? Mais » combien d'hommes obscurs, plus vertueux » que toi, plus laborieux, plus utiles ? Ta » naissance ? On la respecte : on salue en toi » l'ombre de tes ancêtres ; mais est-ce à l'ombre à s'enorgueillir des hommages rendus » au corps ? Tu aurois lieu de te glorifier, si » l'on donnoit ton nom à tes aieux, comme on » donnoit au père de Caton le nom de ce fils, » *la lumière de Rome.* (Cic. off.). Mais quel » orgueil peut t'inspirer un nom qui ne te » doit rien, & que tu ne dois qu'au hasard ? » La naissance excite l'émulation dans les

Digitized by Google

» grandes ames, & l'orgueil dans les pe-
» tites. Ecoute des hommes qui penſoient
» noblement, & qui ſavoient apprécier les
» hommes. *Point de Rois qui n'aient eu pour*
» *aieux des eſclaves; point d'eſclaves qui n'aient*
» *eu des Rois pour aieux* (Plat.). *Perſonne n'eſt*
» *né pour notre gloire : ce qui fut avant nous*
» *n'eſt point à nous* (Sénec.). Conſulte-toi,
» rentre en toi-même : *Nudum inſpice, animum*
» *intuere, qualis quantuſque ſit alieno an ſuo*
» *magnus.* (Idem.) ».

Il n'y a que la véritable grandeur, nous dira-t-on, qui puiſſe ſoutenir cette épreuve; la grandeur factice n'eſt impoſante que par ſes dehors. Eh bien, qu'elle ait un cortège faſtueux, & des mœurs ſimples : ce qu'elle aura de dominant ſera de l'état, non de la perſonne. Mais un Grand, dont le faſte eſt dans l'ame, nous inſulte corps à corps. C'eſt l'homme qui dit à l'homme, *Tu rampes au-deſſous de moi :* ce n'eſt pas du haut de ſon rang, c'eſt du haut de ſon orgueil qu'il nous regarde & nous mépriſe.

Mais ne faut-il pas un mérite ſupérieur,

Digitized by Google

pour conſerver des mœurs ſimples dans un rang élevé ? Cela peut être, & cela prouve qu'il eſt très-difficile d'occuper décemment les grandes places, ſans les remplir, & de n'être pas ridicule par-tout où l'on eſt déplacé.

Un Grand, lorſqu'il eſt un grand homme, n'a recours ni à cette hauteur humiliante, qui eſt le ſinge de la dignité, ni à ce faſte impoſant, qui eſt le fantôme de la gloire, & qui ruine la haute Nobleſſe par la contagion de l'exemple & l'émulation de la vanité.

Aux yeux du peuple, aux yeux du ſage, aux yeux de l'envie elle-même, il n'a qu'à ſe montrer tel qu'il eſt. Le reſpect le devance, la vénération l'environne; ſa vertu le couvre tout entier: elle eſt ſon cortège & ſa pompe. Sa grandeur a beau ſe ramaſſer en lui-même, & ſe dérober à nos hommages; nos hommages vont la chercher (1). Mais qu'il faut avoir un ſentiment noble & pur de la véritable grandeur, pour ne

(1) *Voy.* La Bruyère, Du mérite perſonnel.

Digitized by Google

pas craindre de l'avilir en la dépouillant de tout ce qui lui eſt étranger ! Qui d'entre les Grands de notre âge, voudroit être ſurpris, comme Fabrice, par les Ambaſſadeurs de Pyrrhus, faiſant cuire ſes légumes à

DES GRANDS.

ON donne en général le nom de Grands à ceux qui occupent les premières places de l'Etat, soit dans le gouvernement, soit auprès du Prince.

On peut considérer les Grands, ou par rapport aux mœurs de la société, ou par rapport à la constitution politique. Nous prenons ici les Grands en qualité d'hommes publics.

Dans la démocratie pure il n'y a de Grands que les Magistrats, ou plutôt il n'y a de Grand que le Peuple. Les Magistrats ne sont grands que par le Peuple & pour le Peuple; c'est son pouvoir, sa dignité, sa majesté, qu'il leur confie. De-là vient que dans les Républiques bien constituées, on faisoit un crime autrefois de chercher à acquérir une autorité personnelle. Les Généraux d'armée n'étoient grands qu'à la tête des armées; leur autorité étoit celle de la discipline; ils

Digitized by Google

la dépoſoient en même tems que le ſoldat quittoit les armes ; & la paix les rendoit égaux.

Il eſt de l'eſſence de la démocratie que les grandeurs ſoient électives, & que perſonne n'en ſoit exclu par état. Dès qu'une ſeule claſſe de citoyens eſt condamnée à ſervir ſans eſpoir de commander, le gouvernement eſt ariſtocratique. La moins mauvaiſe ariſtocratie eſt celle où l'autorité des Grands ſe fait le moins ſentir. La plus vicieuſe eſt celle où les Grands ſont deſpotes, & les Peuples eſclaves. Si les Nobles ſont des tyrans, le mal eſt ſans remède. Un Sénat ne meurt point.

Si l'ariſtocratie eſt militaire, l'autorité des Grands tend à ſe réunir dans un ſeul : le gouvernement touche à la monarchie, ou au deſpotiſme. Si l'ariſtocratie n'a que le bouclier des loix, il faut, pour ſubſiſter, qu'elle ſoit le plus juſte & le plus modéré de tous les gouvernemens. Le peuple, pour ſupporter l'autorité excluſive des Grands, doit être heureux comme à Veniſe, ou abattu comme en Pologne.

Digitized by Google

De quelle sagesse, de quelle modestie la Noblesse Vénitienne n'a-t-elle pas besoin, pour ménager l'obéissance du peuple ! De quels moyens n'use-t-elle pas pour le consoler de l'inégalité ! Les courtisannes & le carnaval de Venise sont d'institution politique. Par l'un de ces moyens, les richesses des Grands refluent, sans faste & sans éclat, vers le peuple : par l'autre, le peuple se trouve, six mois de l'année, au pair des Grands, & oublie avec eux, sous le masque, sa dépendance & leur domination.

La liberté romaine avoit chéri l'autorité des Rois ; elle ne put souffrir l'autorité des Grands. L'esprit républicain fut indigné d'une distinction humiliante. Le Peuple voulut bien s'exclure des premières places, mais il ne voulut pas en être exclu ; & la preuve qu'il méritoit d'y prétendre, c'est qu'il eut la sagesse & la vertu de s'en abstenir.

En un mot, la République n'est une, que dans le cas du droit universel aux premières dignités. Toute prééminence héréditaire y

Digitized by Google

détruit l'égalité, rompt la chaîne politique, & diviſe les citoyens.

Le danger de la liberté n'eſt donc pas que le Peuple prétende élire entre les citoyens, ſans exception, ſes Magiſtrats & ſes Juges, mais qu'il les méconnoiſſe après les avoir élus. C'eſt ainſi que les Romains ont paſſé de la liberté à la licence, de la licence à la ſervitude.

Dans le gouvernement républicain, les Grands, revêtus de l'autorité, l'exercent dans toute ſa force. Dans le gouvernement monarchique, ils l'exercent quelquefois, & ne la poſſèdent jamais: c'eſt par eux qu'elle paſſe; ce n'eſt point en eux qu'elle réſide: ils en ſont comme les canaux; mais le Prince en ouvre & ferme la ſource, la diviſe en ruiſſeaux, en meſure le volume, en obſerve & dirige le cours.

Les Grands, comblés d'honneurs, & dénués de force, repréſentent le Monarque auprès du Peuple, & le Peuple auprès du Monarque. Si le principe du gouvernement eſt corrompu dans les Grands, il faudra

Digitized by Google

bien de la vertu, & dans le Prince, & dans le Peuple, pour maintenir dans un juſte équilibre l'autorité protectrice de l'un, & la liberté légitime de l'autre; mais ſi cet ordre eſt compoſé de fidèles ſujets & de bons patriotes, il ſera le point d'appui des forces de l'Etat, le lien de l'obéiſſance & de l'autorité.

Il eſt de l'eſſence du gouvernement monarchique, comme du républicain, que l'Etat ne ſoit qu'un, que les parties dont il eſt compoſé forment un tout ſolide & compacte. Cette machine vaſte, toute ſimple qu'elle eſt, ne ſauroit ſubſiſter que par une exacte combinaiſon de ſes pièces; & ſi les mouvemens ſont interrompus ou oppoſés, le principe même de l'activité devient celui de la deſtruction.

Or, la poſition des Grands, dans un Etat monarchique, ſert merveilleuſement à établir & à conſerver cette harmonie & cet enſemble d'où réſulte la continuité régulière du mouvement général.

Il n'en eſt pas ainſi dans un gouvernement

Digitized by Google

mixte, où l'autorité eſt partagée & balancée entre le Prince & la Nation. Si le Prince diſpenſe les graces, les Grands ſeront les mercenaires du Prince, & les corrupteurs de l'Etat: au nombre des ſubſides impoſés ſur le peuple, ſera compris tacitement l'achat annuel des ſuffrages, c'eſt-à-dire, ce qu'il en coûte au Prince pour payer aux Grands la liberté du Peuple. Le Prince aura le tarif des voix; & l'on calculera dans ſon Conſeil combien telle & telle vertu peuvent lui coûter à corrompre.

Mais dans un Etat monarchique bien conſtitué, où la plénitude de l'autorité réſide dans un ſeul, ſans jalouſie & ſans partage, où par conſéquent toute la puiſſance du ſouverain eſt dans la richeſſe, le bonheur & la fidélité de ſes ſujets, le Prince n'a aucune raiſon de ſurprendre le Peuple: le Peuple n'a aucune raiſon de ſe défier du Prince: les Grands ne peuvent ſervir ni trahir l'un ſans l'autre; ce ſeroit même en eux une fureur abſurde que de porter le Prince à la tyrannie, ou le Peuple à la révolte. Premiers ſujets,

Digitized by Google

premiers citoyens, ils ſont eſclaves ſi l'Etat devient deſpotique; ils retombent dans la foule, ſi l'Etat devient républicain: ils tiennent donc au Prince par leur ſupériorité ſur le peuple: ils tiennent au peuple par leur dépendance du Prince, & par tout ce qui leur eſt commun avec le peuple, liberté, propriété, ſûreté, &c. Ainſi les Grands ſont attachés à la conſtitution monarchique par intérêt & par devoir, deux liens indiſſolubles lorſqu'ils ſont entrelacés.

Cependant l'ambition des Grands ſemble devoir tendre à l'ariſtocratie. Mais quand le Peuple s'y laiſſeroit conduire, la ſimple Nobleſſe s'y oppoſeroit, à moins qu'elle ne fût admiſe au partage de l'autorité: condition qui donneroit aux premiers de l'Etat vingt mille égaux au lieu d'un maître, & à laquelle par conſéquent ils ne ſe réſoudront jamais: car l'orgueil de dominer, qui fait ſeul les révolutions, ſouffre bien moins impatiemment la ſupériorité d'un ſeul, que l'égalité d'un grand nombre.

Le déſordre le plus effroyable de la

Digitized by Google

monarchie, c'eſt que les Grands parviennent à uſurper l'autorité qui leur eſt confiée, & qu'ils tournent contre le Prince, & contre l'Etat lui-même, les forces de l'Etat, déchiré par les factions. Telle étoit la ſituation de la France, lorſque le Cardinal de Richelieu, ce génie hardi & vaſte, ramena les Grands ſous l'obéiſſance du Prince, & les Peuples ſous la protection de la loi. On lui reproche d'avoir été trop loin; mais peut-être n'avoit-il pas d'autres moyens d'affermir la monarchie, de rétablir dans ſa direction naturelle ce grand arbre courbé par l'orage, que de le plier dans le ſens oppoſé.

La France formoit autrefois un gouvernement fédératif très-mal combiné, & ſans ceſſe en guerre avec lui-même. Depuis Louis XI tous ces co-Etats avoient été réunis en un. Mais les grands vaſſaux conſervoient encore dans leurs domaines l'autorité qu'ils avoient eue ſous leurs premiers Souverains; & les Gouverneurs, qui avoient pris la place de ces ſouverains, s'en attribuoient la puiſſance. Ces deux partis oppo-

Digitized by Google

soient à l'autorité du Monarque, des obstacles qu'il falloit vaincre. Le moyen le plus doux, & par conséquent le plus sage, étoit d'attirer à la Cour ceux qui, dans l'éloignement, & au milieu des Peuples accoutumés à leur obéir, s'étoient rendus les plus redoutables. Le Prince fit briller les distinctions & les graces; les Grands accoururent en foule; les Gouverneurs furent captivés, leur autorité personnelle s'évanouit en leur absence; leurs gouvernemens héréditaires devinrent amovibles, & l'on s'assura de leurs successeurs; les Seigneurs oublièrent leurs vassaux, & ils en furent oubliés; leurs domaines furent divisés, aliénés, dégradés insensiblement; & il ne resta plus du gouvernement féodal que des blasons & des ruines.

Ainsi la qualité de Grand de la cour, n'est plus qu'une foible image de la qualité de Grand du royaume. Quelques-uns doivent cette distinction à leur naissance. La plupart ne la doivent qu'à la volonté du Souverain; car la volonté du Souverain fait des

Digitized by Google

Grands, comme elle fait des Nobles, & rend la grandeur ou personnelle, ou héréditaire à son gré. Nous disons personnelle ou héréditaire, pour donner au titre de Grand toute l'étendue qu'il peut avoir; mais on ne doit l'entendre à la rigueur que de la Grandeur héréditaire, telle que les Princes du Sang la tiennent de leur naissance, & les Ducs & Pairs de la volonté de nos Rois. Les premières places de l'Etat s'appellent dignités dans l'Eglise & dans la robe, grades dans l'épée, places dans le ministère, charges dans la Maison Royale; mais le titre de Grand, dans son étroite acception, ne convient qu'aux Pairs du royaume.

Cette réduction du gouvernement féodal à une grandeur qui n'en est plus que l'ombre, a dû coûter cher à l'Etat; mais à quelque prix qu'on achète l'unité du pouvoir & de l'obéissance, l'avantage de n'être plus en bute au caprice aveugle & tyrannique de l'autorité fiduciaire, le bonheur de vivre sous la tutèle inviolable des loix, toujours prêtes à s'armer contre les usurpations, les vexations & les violences;

Digitized by Google

violences ; il eſt certain que de tels biens ne ſeront jamais trop payés.

Dans la conſtitution préſente des choſes, il nous ſemble donc que les Grands ſont dans la monarchie Françoiſe, ce qu'ils doivent être naturellement dans toutes les monarchies de l'Univers. La nation les reſpecte ſans les craindre ; le Souverain ſe les attache ſans les enchaîner, & les contient ſans les abattre : pour le bien, leur crédit eſt immenſe ; ils n'en ont aucun pour le mal ; & leurs prérogatives même ſont de nouveaux garans pour l'Etat, du zèle & du dévouement dont elles ſont les récompenſes.

Dans le gouvernement deſpotique, tel qu'il eſt ſouffert en Aſie, les Grands ſont les eſclaves du tyran, & les tyrans des eſclaves ; ils tremblent & ils font trembler : auſſi barbares dans leur domination, que lâches dans leur dépendance, ils achètent, par leur ſervitude auprès du maître, leur autorité ſur les ſujets : également prêts à vendre l'Etat au Prince, & le Prince à l'Etat ;

Digitized by Google

chefs du peuple dès qu'il se révolte, & ses oppresseurs tant qu'il est soumis.

Si le Prince est vertueux, s'il veut être juste, s'il peut s'instruire, ils sont perdus : aussi veillent-ils nuit & jour à la barrière qu'ils ont élevée entre le trône & la vérité ; ils ne cessent de dire au Souverain, vous pouvez tout, afin qu'ils leur permette de tout oser ; ils lui crient, Votre peuple est heureux, au moment même qu'ils expriment les dernières gouttes de sa sueur & de son sang ; & si quelquefois ils consultent ses forces, il semble que ce soit pour calculer, en l'opprimant, combien d'instans encore il peut souffrir sans expirer.

Malheureusement pour les Etats où de pareils monstres gouvernent, les loix n'y ont point de tribunaux, la foiblesse n'y a point de refuge : le Prince s'y réserve à lui seul le droit de la vindicte publique ; & tant que l'oppression lui est inconnue, les oppresseurs sont impunis.

Telle est la constitution de ce gouvernement déplorable, que non-seulement le

Digitized by Google

Souverain, mais chacun des Grands dans la partie qui lui eſt confiée, tient la place de la loi. Il faut donc, pour que la juſtice y règne, que non-ſeulement un homme, mais une multitude d'hommes ſoient infaillibles, exempts d'erreur & de paſſion, détachés d'eux-mêmes, acceſſibles à tous, égaux pour tous comme la loi; c'eſt-à-dire, qu'il faut que les Grands d'un Etat deſpotique ſoient des Dieux. Auſſi n'y a-t-il que la théocratie qui ait le droit d'être deſpotique; & c'eſt le comble de l'aveuglement dans les hommes, que d'y prétendre, ou d'y conſentir.

Digitized by Google

ESSAI

SUR LE BONHEUR.

GOUTER la vie, la passer doucement, tant qu'elle est exempte de douleur & de péril, c'est le bien-être que la Nature semble avoir accordé à tous les animaux, mais inégalement, selon les facultés dont elle a doué chaque espèce. Apprécier son existence, s'y complaire, en jouir, & s'en rendre compte à soi-même, paroît n'avoir été donné qu'à l'homme; & c'est proprement le *bonheur*. Ainsi, le bien-être appartient à la sensibilité simple; & le *bonheur* est réservé à la sensibilité réfléchie.

L'animal qui jouit, tranquillement & en liberté, de l'exercice de ses organes & de toutes les facultés de son instinct, est appellé communément heureux; & il le seroit d'autant plus, s'il étoit suffisamment doué

Digitized by Google

de réflexion sur le présent, qu'en lui le souvenir & la prévoyance s'étendent moins dans le passé & dans l'avenir, & qu'il est presque absolument exempt de regrets & d'inquiétude. Mais que ses sensations soient accompagnées de cette réflexion éclairée & suivie, qui, dans l'homme, est la conscience de son état heureux ou malheureux; c'est ce qui nous est inconnu, & ce qui ne nous importe guère. Qu'il nous suffise de savoir que les animaux ne sont pas insensibles: c'en est assez pour les laisser en paix, au moins autant qu'ils ne nous nuisent pas, ou que leur mal nous seroit inutile.

La question sur la réalité, sur la possibilité du *bonheur* se réduit donc à l'espèce humaine. Or, de toutes les opinions morales, la plus salutaire, la plus essentiellement nécessaire à établir, c'est que l'homme est né pour être heureux; comme la plus pernicieuse & la plus détestable est de penser que la condition de l'homme soit de naître pour le malheur: car dans toute société (& sans société, l'on ne peut concevoir

Digitized by Google

l'espèce humaine subsistante); dans toute société, dis-je, l'homme influe en bien ou en mal sur la condition de l'homme. Si donc le malheur est nécessaire & si l'homme est né pour souffrir, l'auteur, l'instrument de ses peines peut se croire exempt de reproche; celui qui peut l'en garantir, ou y apporter remède, s'en trouve dispensé. Le premier n'a fait que remplir l'intention de la Nature; le second n'a fait que livrer ce malheureux à sa destinée; tous deux sont exempts de remords.

Et que sera-ce, si l'homme imbu de cette opinion se trouve avoir une grande influence sur le destin de ses semblables, & si en rendant malheureux tout un peuple, il se dit à lui-même: *Il est fait pour cela?*

L'Instituteur d'un Roi qui l'éleveroit dans ce principe, les complaisans qui, avec ce fataliſme, rassureroient son indolence & sa paresse, & qui par-là tacitement applaudiroient à son indifférence, à son insensibilité, & l'absoudroient du malheur public, mériteroient d'être lapidés.

Digitized by Google

C'eſt ôter à l'homme toute ſa dignité, que de le ſuppoſer deſtiné au malheur. Voyez l'abjection des peuples qui, à la naiſſance de leur ſemblable, ne ſavent que lui dire : *Enfant, je te ſalue. Tu viens au monde pour ſouffrir & pour mourir.* Il faut avoir droit de lui dire : « Enfant, tu viens au monde pour être bon & pour être heureux ».

Rien de plus commode, ſans doute, que de regarder comme inévitable le mal qu'on fait ſoi-même, & comme impraticable le bien qu'on ne fait pas ; mais auſſi rien de plus atroce que de préſenter ce calmant à la conſcience de celui dans les mains de qui la Nature ou la Fortune a mis beaucoup de bien, & encore plus de mal à faire. Il faut qu'un père de famille penſe de ſes enfans, un Grand de ſes vaſſaux, un Roi de ſes ſujets, & tout homme de ſes ſemblables, que non-ſeulement la Nature ne les condamne pas à être malheureux, mais que, dans ſon plan, le malheur eſt l'exception de ſes loix, & que le *bonheur* en eſt la règle.

Digitized by Google

Le mal exiſte, le mal eſt quelquefois néceſſaire, irrémédiable; mais ce ſont-là les accidens, non la teneur de la vie humaine. La condition commune, habituelle, univerſelle de notre eſpèce, eſt que l'alternative de la veille & du ſommeil, du travail & du repos, de la diſſipation des forces & de leur reſtauration, des appétits cauſés par le beſoin & du plaiſir d'y ſatisfaire, entretienne dans l'homme l'équilibre de la ſanté; que l'exercice modéré de ſes facultés naturelles, pour l'action & pour la penſée, le ſauvent de l'ennui; que l'uſage libre de tous ſes ſens, que les affections de ſon ame les plus familières & les plus innocentes lui procurent des jouiſſances qui le conſolent de ſes peines, & le paient de ſes travaux.

Je parle de travaux, à propos du *bonheur*: car il en eſt inſéparable. *Ut ad curſum equus, ad arandum bos, ad indagandum, canis; ſic homo ad intelligendum, ad agendum, ad laborandum natus eſt.* (Cic.)

Je parle auſſi des peines, car il en eſt, pour l'homme, de cruelles, d'inévitables;

Digitized by Google

& il ne dépend ni de lui, ni de ſes ſemblables, de l'exempter du tribut de douleur que la Nature lui impoſe. Mais je tiens que pour le plus grand nombre le fardeau en ſeroit léger, s'ils ne l'aggravoient pas eux-mêmes, ou réciproquement, en ſe faiſant des maux que ne leur fait pas la Nature.

Ce ſont ces maux que l'homme fait à l'homme, que l'homme ſe fait à lui-même; ce ſont, dis-je, ces maux qu'une éducation ſaine, qu'une bonne légiſlation, qu'une police vigilante, un gouvernement ſage, actif, modérément ſévère, détruiroient preſque abſolument, ſi on le vouloit bien, ſi on le vouloit d'une volonté ferme, agiſſante & infatigable. Or, qu'on retranche de la maſſe du malheur domeſtique & du malheur public, tous ces maux qui n'exiſtent que parce qu'on néglige de les faire ceſſer; on trouvera que des hommes vivans, les neuf dixièmes ſeroient heureux, les neuf dixièmes de leur vie.

Ne nous arrêtons point aux maux produits par le déréglement & le vice des ſociétés;

Digitized by Google

c'eſt en traitant des moyens d'établir l'opinion par l'exemple, les mœurs par l'opinion, les loix pour la garde des mœurs, les peines & les récompenſes à l'appui des mœurs & des loix, c'eſt-là qu'on peut développer & fonder en principes le ſyſtême de l'optimiſme civil, politique & moral; & ſi l'on conſidère la ſociété comme un climat naturellement ſain, où l'on a laiſſé, çà & là, s'amaſſer & croupir des eaux extravaſées, d'où s'élèvent dans l'air de malignes vapeurs, on concevra quels peuvent être les moyens de rendre à cet air corrompu ſa première ſalubrité.

Ici je me borne à parler des maux que l'homme ſe fait à lui-même; & je commence par lui dénoncer trois ennemis de ſon *bonheur*, l'imagination, l'opinion, & l'amour-propre: l'imagination, qui nous porte au-dehors & qui nous déplace ſans ceſſe; l'opinion, qui nous tourmente; & l'amour-propre, qui exagère à nos yeux l'indignité des maux qui nous arrivent, & nos droits à des biens dont nous ſommes privés.

Digitized by Google

Si on demande où eſt le *bonheur*, ſi on le cherche inceſſamment, & ſi on ne le trouve jamais, en voici la raiſon : c'eſt qu'on en a fait un fantôme ; c'eſt que ce fantôme eſt l'ouvrage de l'imagination & non de la Nature ; c'eſt qu'il excède la meſure des facultés & des moyens de l'être qui doit en jouir ; c'eſt qu'on le place hors de ſoi, loin de ſoi, au-deſſus de ſoi, dans une ſphère qui n'eſt pas la ſienne ; c'eſt que pour être heureux, on s'obſtine à vouloir ce que ne veut pas la Nature ; c'eſt qu'on met dans ſes fantaiſies l'opiniâtreté d'un enfant.

Le moyen de ſe rendre le bonheur facile ; c'eſt de ſe perſuader qu'il eſt ſimple, modeſte & ſobre ; que rien de rare ne lui eſt néceſſaire ; qu'il vit de peu ; qu'il s'accommode de l'étroite médiocrité ; que les excès lui nuiſent autant que les beſoins ; qu'il eſt aiſé de le réduire aux dons communs de la Nature ; que ſa deviſe enfin eſt le vœu que formoit Horace : *Mens ſana in corpore ſano.*

La ſenſibilité phyſique, la ſenſibilité morale, quand le luxe, l'intempérance ne

Digitized by Google

viennent pas irriter l'une, la fatiguer & l'émouſſer, & quand l'imagination ne vient pas exalter l'autre, l'épuiſer & l'éteindre, ſont des ſources continuelles d'émotions agréablement variées. Mais les objets qui les produiſent facilement & habituellement, ſont autour de nous, près de nous; ils ſont meſurés à la foibleſſe de nos organes, à celle même de notre ame, que de trop vives affections & des ſecouſſes trop fréquentes fatigueroient & feroient paſſer du délire à l'accablement.

Le plaiſir peut avoir les tranſports d'une fièvre ardente; mais le *bonheur* doit être égal, ſans accès ni relâche, ſans ardeur ni friſſon. C'eſt proprement la ſanté de l'ame; & le ſigne infaillible en eſt la ſaveur qu'elle trouve dans des biens communs & faciles, biens inſipides au goût d'une ame malade d'imagination.

Demandez à cet homme inquiet, ennuyé, chagrin, ce qu'il deſire pour récréer ſa vue, de plus agréable qu'un beau jour & qu'une campagne riante. Il vous répondra : *J'ai tant*

Digitized by Google

va le soleil! Eh! mon ami, que veux-tu donc que la Nature faſſe pour toi? De nouveaux cieux? de nouvelles campagnes? Va parcourir les ſommets des Alpes, admirer leurs glaciers, leurs torrens, leurs caſcades, leurs rochers & leurs précipices; voir les cratères de l'Æthna & les îles de l'Archipel; dans quelques mois, tu diras encore: *J'ai tant vu tout cela!* Ou auſſi triſte que le Chartreux, à qui l'on vantoit la beauté du déſert qui environnoit ſa cellule, tu diras: « Oui, cela eſt beau pour les paſſans », *tranſeuntibus.*

L'homme blaſé ſur les plaiſirs des yeux, cherchera les plaiſirs du goût. Mais c'eſt ici le lieu de placer le proverbe, *Que le riche dîne deux fois:* défi que lui donne le pauvre, dont le pain eſt aſſaiſonné par un appétit vigoureux, tandis que toute la chimie des feſtins les plus rafinés ne peut ſuppléer à cet attrait que le riche ne connoît pas. On ſait le mot affreux de ce Traitant, qui, en rentrant chez lui à l'heure du dîner, s'entendit demander l'aumône par un homme

Digitized by Google

qui lui disoit : *J'ai faim. Que ce coquin*, dit-il, *est heureux ! Il a faim.*

Dans un homme gorgé d'opulence, il en est de même de tous les sens. L'imagination, l'ennemie de toute espèce de sobriété, les excède par ses recherches; la surabondance les rassasie; le besoin, le père du plaisir, ne les sollicite jamais.

L'imagination, vainement épuisée à ranimer des goûts éteints, s'efforce de faire pour l'homme un bonheur qui ne soit qu'à elle, en procurant à la vanité d'agréables illusions. Elle conseille à un être que la Nature a mesuré à la hauteur d'une cabane, de mettre sa félicité à occuper le vuide immense d'un palais. Il élève à grands frais cette espèce de temple; mais à peine y est-il errant, qu'effrayé de sa solitude, humilié de sa petitesse, ennuyé de sa magnificence, il abandonne ces portiques, ces dômes, ces vastes enfilades aux regards des passans, *transeuntibus*, & se retire dans un étroit réduit, comme repoussé par la Nature dans les limites du besoin.

Digitized by Google

C'eſt encore pis pour les objets de cupidité, que pour ceux de luxe & de faſte. C'eſt l'imagination qui perſuade à l'homme ambitieux qu'il ne peut ſe paſſer de crédit, d'autorité, de domination; que ce n'eſt pas la peine de vivre, ſi l'on ne vit pas environné d'une multitude inférieure à ſoi, dépendante & obéiſſante; que la tranquillité, la liberté, l'égalité ſur-tout, ne ſont des biens que pour le ſtupide vulgaire; qu'il eſt de ſa nature à lui, & de l'eſſence de ſon ame de tendre ſans ceſſe plus haut.

C'eſt elle qui perſuade à l'avare que le préſent n'eſt rien, que l'avenir eſt tout; que ſa jeuneſſe ne ſauroit trop accumuler & enfouir pour raſſaſier ſa vieilleſſe; que de nouveaux beſoins l'attendent; qu'il ne ſouffre que pour jouir; que l'heure n'en eſt pas venue, mais que les privations d'aujourd'hui lui préparent les jouiſſances de ce *demain* qui n'arrive jamais.

Je ne pénètre point dans les miſères d'un ſerrail: je veux bien laiſſer ſous le voile les humiliations de la vanité châtiée par la

Digitized by Google

Nature ; mais, à l'égard de nos mœurs ; j'obſerve que c'eſt encore l'imagination qui perſuade à une jeuneſſe exaltée, que le bonheur eſt dans l'agitation, l'inconſtance & la nouveauté ; que ce qui lui manque eſt toujours meilleur que ce qu'elle poſſède ; que l'inquiétude même du deſir eſt la preuve qu'elle n'a pas trouvé ce qui doit le fixer ; que tant que l'eſpérance eſt trompée, le changement eſt légitime ; que puiſque le *bonheur* ſe cache, il eſt permis de le chercher ; & que s'il nous fuit, il faut bien y renoncer, ou le pourſuivre. Enfin c'eſt l'imagination qui engendre, au ſein de l'opulence, cet eſſaim renaiſſant de goûts capricieux, de prétentions frivoles, de fantaiſies paſſionnées, eſpèces d'inſectes légers, éphémères & dévorans, qui ne laiſſent aucun repos.

Quand l'imagination a produit cette foule de biens & de maux que la Nature déſavoue, l'opinion les adopte, & les réaliſe à ſa manière, en attachant aux uns la ſuprême félicité, l'eſtime, l'honneur & la gloire ;

Digitized by Google

aux autres l'idée du malheur, le mépris; l'humiliation, la honte. Alors, vous demandez ſi le *bonheur* eſt indépendant, & au-deſſus de l'opinion!

L'affirmative ſeroit du ſtoïciſme; & nous en ſommes loin. Mais je réponds, 1°. que les erreurs de l'opinion ſont des vices de ſociété, dont le remède eſt, comme je l'ai dit, dans de meilleures inſtitutions; & que s'il ne dépend pas de chacun de nous d'en purifier ou d'en tarir la ſource, au moins cela n'eſt-il pas impoſſible à la ſageſſe vigilante d'un gouvernement ſecondé par la Nature & par le Tems: car pour peu qu'on les aide, ou qu'on ne les contrarie pas, le Tems & la Nature ramènent tout à la Raiſon. Je réponds, 2o. que l'opinion eſt un mot équivoque, dont on abuſe tous les jours; que l'opinion, qui eſt la reine du monde, & qui a droit de l'être, n'eſt pas l'opinion fantaſque & paſſagère du petit cercle où vit chacun de nous; que l'opinion univerſelle, unanime, & durable, eſt moins injuſte qu'on ne penſe; qu'on lui donne ſouvent plus

Digitized by Google

qu'elle ne demande, qu'on se fait même ; sous son nom, mille nécessités qu'elle n'impose pas ; que le plus souvent elle sert de prétexte à des excès qu'elle condamne, à des folies qu'elle blâme ; qu'on fait semblant de prendre la mode pour l'usage, la vanité pour la décence, & qu'à l'obligation d'imiter ses semblables, on ajoute presque toujours le desir de les effacer. C'est ainsi que le luxe renchérit sur lui-même, & qu'on se ruine en protestant qu'on ne donne à son faste que ce qu'on ne peut refuser aux bienséances de son état. C'est ainsi que pour soutenir son nom & sa naissance, on fait souvent ce que l'opinion, consultée, appelleroit se dégrader & s'avilir.

L'estime publique est sans doute un bien très-précieux ; & malheur à qui la mépriſe. Mais voyez à quoi cette estime est réellement attachée. Aux richesses ? Non : car dans les mains de l'homme avide, injuste, sordidement intéressé, les richesses sont mépriſées. Aux grandes places ? Non : car dans les hauts emplois, l'indignité & l'incapacité n'en sont

Digitized by Google

que plus en évidence; & jamais la médiocrité n'eſt plus ſévérement jugée & rabaiſſée, que lorſqu'elle contraſte avec des fonctions qu'elle ne peut remplir. Au pouvoir? Non: car entre les Rois même, l'eſtime publique en choiſit & s'en réſerve un petit nombre, auxquels ſes hommages ſont dûs.

Ainſi l'opinion n'a pas tous les torts qu'on lui attribue. Au reſte, ou elle s'accorde avec la conſcience de l'homme de bien; & alors elle lui eſt ſacrée: ou elle eſt contraire à ce juge intérieur; & alors, entre ces deux guides, il n'y a point à balancer: ou elle lui eſt indifférente; & alors combien peu de circonſtances dans la vie, où elle s'oppoſe au *bonheur?*

Dans le monde même, où l'on a mis toute ſon exiſtence au-dehors, je crois voir que ſi l'on eſt eſclave de cette opinion légère, qui varie comme les modes, & qui elle-même en eſt une, ou n'en dépend qu'autant qu'on le veut bien. Ce ridicule que l'on craint tant, n'eſt pas toujours la peine de qui oſe être ſage en préſence de la folie;

Digitized by Google

& des mœurs ſimples, innocentes, d'autant plus propres au *bonheur* qu'elles s'éloignent moins de la nature, ſont encore le plus reſpectées. Ce monde eſt vain ; mais il permet d'être plus ſolide que lui. Le vice ne ſe moque que d'un vice plus mal-adroit ; la vanité, que d'une vanité plus déplacée ou plus ſotte qu'elle. Si cependant la corruption alloit au point que la vertu fût obligée de ſe cacher ou de rougir, ce ne pourroit qu'être la faute d'un gouvernement lâche & corrompu lui-même. Mais non, dans aucun tems il ne ſera honteux de ſe renfermer dans les bienſéances & les devoirs de ſon état, d'y garder cette modeſtie qui s'accorde ſi bien avec la dignité, & cette modération qui laiſſe à la fortune ſi peu de priſe & d'aſcendant ſur le *bonheur ;* de le placer dans les jouiſſances d'une ame vertueuſe & calme, dans la tendreſſe mutuelle des affections domeſtiques, dans les liens de l'amitié, de la nature, & de l'amour ; en un mot, dans des biens qui ne coûtent aucune veille à l'ambition, aucun dégoût à la fierté, aucun

Digitized by Google

ſoupir à l'innocence, aucun regret à la vertu. Et non-ſeulement ce *bonheur* n'aura rien d'humiliant aux yeux d'un monde qui ne le connoît pas ; mais il ſera, pour ce monde même, un ſpectacle impoſant, & un exemple révéré.

Mais le plus grand ennemi des choſes ſimples & communes, & par conſéquent du *bonheur*, c'eſt l'amour-propre, qui n'eſtime que les diſtinctions qui le flattent, & qui ne faiſant aucun cas des biens faciles qu'il poſſède, ſe croit toujours injuſtement fruſtré des biens qu'il ne poſſède pas.

Comment l'homme, en qui cet amour exceſſif de ſoi-même eſt difficile, épineux, jaloux, impatient; comment l'homme, perſuadé qu'il ne doit rien, & que tout lui eſt dû; comment cet homme, qui mépriſe les dons communs de la Nature, par la raiſon qu'elle en eſt prodigue; qui voudroit qu'il y eût pour lui ſeul un air, une lumière, un ſommeil exquis comme ſes vins & ſes parfums; qui de ſa vie ne s'eſt félicité de reſpirer & de voir le jour; qui compte même

Digitized by Google

pour peu de choſe les avantages de la fortune, puiſqu'elle en a favoriſé plus que lui, & à ſon préjudice, mille gens qu'il en croit indignes, ou beaucoup moins dignes que lui; comment cet homme, qui, dans l'ordre & les devoirs de la ſociété, ne voit que les gênes qu'elle lui impoſe, & ne daigne pas regarder aux commodités qu'elle lui procure; qui ſe croit ſpécialement deſtiné à être ſervi, protégé, maintenu dans ſes jouiſſances, & qui gémit d'être ſoumis aux loix qui font ſa ſûreté; qui voit le cours de ſa fortune comme le cours immuable des aſtres, & les privilèges de ſa naiſſance comme un anneau indiſſoluble de la chaîne de l'Univers; comment cet homme enfin, qui croit que la Nature & la Fortune d'intelligence n'ont dû s'occuper que de lui, & en lui prodiguant tous les biens lui épargner toutes les peines; comment ſe croiroit-il heureux? La maladie, la douleur & la mort, ſont des monſtres qui l'épouvantent; un événement qui le contrarie le révolte; il ne ſauroit ſouffrir d'obſtacles à ſa volonté; tout

Digitized by Google

ce qui l'afflige l'irrite ; & quant aux biens dont il jouit, ce n'eſt jamais aſſez : nulle compenſation dans ſes calculs, jamais un coup-d'œil en arrière ; ou s'il apperçoit l'homme inférieur à lui, c'eſt encore d'un œil d'envie. « Qu'a fait au ciel ce laboureur, » dit-il, pour être plus ſain, plus robuſte, » plus gai que moi » ? Ce qu'il a fait ? Il a eu, par inſtinct, la ſageſſe de Marc-Aurèle ; il s'eſt accommodé à ſa condition, il a obéi à ſa deſtinée, il a trouvé dans ſon état un exercice ſalutaire, il a joui des dons de la Nature, & n'en a mépriſé aucun. Hélas ! ce laboureur lui-même ne connoît pas encore aſſez le prix des biens qui lui ſont accordés, de ce ſommeil exempt de trouble, de ce réveil ſerein, de cette belle aurore dont la ville ne jouit point, de cet air pur & parfumé d'une riante matinée, de ce travail égayé par ſes chants & par les concerts des oiſeaux, de ce repas que ſa compagne lui apprête, comme Theſtilis, ou de ces mets du bon Tityre, de la fraîcheur de l'ombre qui lui donne l'aſyle contre les

Digitized by Google

ardeurs du midi, de ce retour, le soir, dans sa cabane, où les caresses de ses enfans le délassent de son labeur. Ce qui lui manque pour être encore bien plus heureux, c'est une réflexion éclairée sur la différence de son état avec celui de l'homme ambitieux, ou de l'opulent désœuvré.

O fortunatos nimium, sua si bona norint
Agricolas! quibus ipsa, procul discordibus armis,
Fundit humo facilem victum justissima tellus!

(Virg. Georg. L. II.)

Il y a, pour l'homme, un mal réel qui vient de la Nature: c'est la douleur. Il y en a un qui vient de la Société: c'est la véritable indigence. Nul être vivant & sensible ne peut se rendre inaccessible à l'un; mais par-tout le travail doit pouvoir garantir de l'autre. Un crime irrémissible de la société seroit que la misère fût inévitablement attachée à la vieillesse de l'homme qui nourrit les hommes, ou de l'artisan qui les sert, ou du soldat qui les défend. Voilà le malheur véritable, dont ceux qui gouvernent les peuples

Digitized by Google

peuples ſont reſponſables à la terre & au ciel. Tout le reſte eſt de fantaiſie, de caprice, de vanité, de corruption dans les mœurs, de négligence à faire prendre au naturel le pli des bonnes habitudes. De-là ces ruiſſeaux d'amertume qui ſe répandent dans tous les Etats, & qui empoiſonnent, dans le cœur des pères, des mères, des enfans, les ſources du bonheur domeſtique; &, par une influence encore plus étendue & plus funeſte, les ſources du bonheur public.

Mais juſqu'ici j'ai paſſé ſous ſilence trois grandes cauſes de malheur, qui toutes trois ſont dans le cœur de l'homme : le caractère, les paſſions, & l'ennui.

Depuis la colombe juſqu'au vautour, depuis le tigre juſqu'à l'agneau, il n'y a point de caractère dans la nature qui ne ſe trouve dans l'eſpèce humaine. Or, dans une ſociété compoſée de ce mélange, comment imaginer la ſûreté, la paix que le bonheur ſuppoſe? Comment les pigeons ſeroient-ils heureux parmi les vautours? les moutons

Digitized by Google

au milieu des loups? les daims & les chevreuils entre les lions & les tigres? C'eſt-là le prodige des loix. C'eſt par elles que la foibleſſe & la timidité ont été protégées, la force contenue, l'audace réprimée, la férocité même enchaînée, ou ſoumiſe au frein. Et cela prouve que, dans l'eſpèce humaine, la multitude eſt perfectible; que ſon caractère primitif fut ſauvage & non pas féroce; que les méchans y font le petit nombre; que non-ſeulement l'homme eſt docile & doux par foibleſſe, mais qu'en lui la raiſon, qui fit les loix, fut ſecondée du courage qui les ſoutint; que la Nature, en lui donnant de l'énergie, ne l'a décidé le plus communément ni vers le bien ni vers le mal; que ſuſceptible de l'un & de l'autre, ſon caractère primitif tient le milieu entre les deux extrêmes; & que ſa fougue même eſt celle ou du taureau ou du cheval que l'éducation peut dompter.

Si donc la volonté publique, ou la raiſon d'utilité commune, a eu la force d'aſſujettir la liberté nuiſible des individus mal-faiſans;

Digitized by Google

cet ascendant, que la Nature lui avoit donné, subsiste encore; & c'est aux loix à l'exercer. Elles l'exercent réellement sur des naturels indomptables & que rien ne peut adoucir. Tous les grands crimes sont punis; & à mesure que la malice devient plus adroite & plus dissimulée, les loix, de leur côté, deviennent plus vigilantes & plus actives. Mais une infinité de vices leur échappent, qui sont encore, en dépit des loix, le malheur des sociétés.

L'œil de la loi ne peut pénétrer dans l'intérieur des familles, pour voir la tyrannie secrète qu'exerce un homme dur & cruel sur sa femme & sur ses enfans, pour voir les larmes que l'ingratitude ou les déréglemens d'un fils arrachent des yeux d'un bon père: il est trop vrai. J'avouerai même, que par-tout où des vices, que les loix ne répriment pas, portent le trouble, la désolation, la honte ou la ruine, il seroit insensé d'y chercher le bonheur; & si, en parcourant nos villes opulentes, on me demande s'il y a des malheureux, je répondrai

Digitized by Google

qu'elles en ſont peuplées; je répondrai que; par d'autres cauſes, nos campagnes en ſont couvertes. Mais ces malheureux, eſt-ce la Nature qui les a faits? C'eſt ce que nous cherchons.

Il eſt poſſible qu'elle ait produit quelques caractères féroces, quelques ames d'une âpreté, d'une dureté inflexible, d'une violence indomptable, d'une baſſeſſe dont le vice & l'opprobre ſoient l'aliment: *amica luto ſus.* Mais des hommes qui naiſſent tels, & que rien ne peut corriger, doivent être connus pour tels. L'enfance ni l'adoleſcence ne ſavent rien diſſimuler; & des vices auſſi marqués ſe diſtinguent parmi la foule. Pourquoi donc, ſur de tels indices, l'homme naturellement vil ou malfaiſant ne reſte-t-il pas iſolé, dans un célibat ſolitaire? Doit-il y avoir des alliances pour un être qui annonce le malheur ou la honte à tout ce qui naîtra de lui? Donner le ſoin d'une telle police au Gouvernement, ce ſeroit trop en exiger; ce ſeroit auſſi compromettre, me dira-t-on, la liberté publique. Oui, j'en

Digitized by Google

conviens. Mais les Législateurs domestiques, les pères & les mères, peuvent-ils vouloir qu'un tel monstre donne des enfans à leur fille ? & qu'elle-même soit esclave d'un si détestable tyran ? Le mariage devroit être comme la digue qui écarteroit l'écume de la société ; & le grand crime des mauvais choix, que l'orgueil, la cupidité, l'ambition, la négligence, au moins, & la légéreté font faire, ce crime une fois extirpé, où seroient les maux domestiques qu'on attribue à la Nature ? Où seroient bientôt la plupart des causes du malheur public ? Le mariage est la source commune des bonnes & des mauvaises mœurs : vices, vertus, tout en dérive ; c'est donc lui qu'il faut épurer.

A l'égard du commun des hommes, (& c'est la multitude qu'il faut considérer), s'il n'est pas vrai qu'ils naissent bons, au moins ne naissent-ils pas méchans. S'ils annoncent un caractère, ce caractère est communément indécis entre un nombre à-peu-près égal de vertus & de vices qui lui sont analogues ; & il dépend de l'éducation, de l'exemple,

Digitized by Google

de l'habitude, de l'incliner d'un côté ou de l'autre. Il eſt comme l'Hercule de Xénophon, *in bivio*. Or, ces moyens d'améliorer, de perfectionner les mœurs publiques, ſont évidemment les moyens d'accroître la ſomme du bonheur.

Mais quels fruits peut-on recueillir des meilleures inſtitutions, ſi, avant leur maturité même, ces fruits ſont ravagés par les orages des paſſions ?

Avant de répondre à cette objection, ſi ſérieuſe en effet, commençons par rendre grace à la Nature d'avoir donné à l'homme des paſſions modérées, comme la crainte, l'eſpérance, le deſir, la douce pitié, les inclinations mutuelles de l'amitié & de l'amour. Ces affections, à l'égard de notre ame, ſont comme pour un arbre jeune & flexible, ces vents légers qui agitent ſes rameaux, & font même ployer ſa tige; mais qui, au lieu de le briſer, de l'affoiblir, de le laiſſer courbé, ne font que donner à ſa ſève une circulation plus libre & plus rapide, affermir ſes racines, développer ſes

Digitized by Google

forces, & le rendre à la fois plus souple & plus nerveux. Le mouvement de l'ame en est la vie; & tout ce qui, sans douleur, exerce sa sensibilité, la fait jouir agréablement d'elle-même : jusques-là qu'il y a des peines qu'elle ressent avec délices, & préfère à de vains plaisirs.

Ainsi, toutes les fois que les passions sont tempérées, loin de nuire au bonheur, elles y contribuent; & ni la crainte mêlée d'espérance, ni l'inquiétude du desir que flatte au moins l'illusion, ni la tendre mélancolie qui se nourrit de douces larmes, ne sont un état malheureux.

Mais le *bonheur* n'est-il pas lui-même la situation de l'ame qui jouit sans regrets, sans desirs, sans crainte? — Ajoutez donc sans espérance; & vous aurez défini, non le *bonheur*, mais le sommeil de l'ame.

Un excès d'aigreur ou d'amertume, dans les liqueurs, nous les rend odieuses; une pointe, ou ce qu'on appelle un *soupçon* de l'un ou de l'autre, pique, éveille & flatte le goût. Il en est des voluptés de l'ame comme

Digitized by Google

de celles des sens : *surgit amari aliquid ;* & c'est ce qui corrige la fadeur des plaisirs trop doux, des jouissances trop paisibles. La sensibilité, plus ou moins émue, est du malheur ou du *bonheur* : ils ne diffèrent que par des nuances, & quelquefois leurs limites se touchent.

Venons aux passions violentes, & observons d'abord que celles qui nous sont données par la Nature, pour notre propre conservation, comme la crainte, la douleur, la colère, ou le ressentiment, sont presque toujours irritées, tantôt par l'imagination, tantôt par l'amour-propre, & tantôt par la vanité : par l'imagination, qui exagère le mal qu'on appréhende, ou le mal qu'on éprouve ; par l'amour-propre, qui exagère la malice, ou la gravité du mal que nous a fait ; ou qu'a voulu nous faire l'objet de nos ressentimens ; par la vanité, qui dans la douleur est fanfaronne comme dans le plaisir. La Fontaine l'a observé plus d'une fois.

Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs...
On dit qu'on est inconsolable ;
On le dit ; mais il n'en est rien.

Digitized by Google

L'excès de ſenſibilité n'eſt bien ſouvent en nous qu'une jactance ; & ſi on ſe conſultoit bien, on trouveroit ſouvent qu'on eſt moins malheureux qu'on ne ſe flatte de l'être.

Or, qu'une éducation raiſonnable & ſévère, qu'une habitude priſe dès nos plus jeunes ans, d'apprécier les choſes à leur juſte valeur & notre ſenſibilité même à ſon juſte degré, que cette habitude nous familiariſe avec l'idée du mal, à commencer par celle de la mort, la plus importune de toutes, & qui, toutes les fois qu'elle vient ſe mêler au ſentiment de la douleur, nous rend ſi timides, ſi foibles, ſi impatiens dans la ſouffrance ; que cette première habitude à voir les accidens de la vie, non pas d'un œil ſtoïque, mais de l'œil dont les voit la multitude de nos ſemblables, qui ſous le chaume ſouffrent comme des Epictètes, & meurent comme des Catons ; que cette philoſophie naturelle nous faſſe recevoir le mal tel qu'il nous vient, ſans y ajouter, de notre part, les frayeurs de la prévoyance, les impatiences de l'orgueil, les réflexions irritantes

Digitized by Google

de l'amour-propre révolté, les fantômes de l'imagination, les angoisses puſillanimes d'une ame molle & délicate; on ſera étonné de voir combien la crainte, la colère, le reſſentiment, la vengeance, tous les mouvemens paſſionnés qui naiſſent de douleur & de privation, ſeront plus foibles & moins fréquens.

Il eſt encore bien plus facile de modérer la fougue des paſſions factices, comme l'ambition, ce compoſé d'orgueil & de vanité exaltée; comme l'amour, ce ſentiment dont l'imagination a pris la quinteſſence pour en faire un poiſon ſubtil & violent; comme l'envie & la jalouſie, qui, dans le même laboratoire, ſont devenues le *ſublimé* de l'ambition & de l'amour.

Ce que les paſſions, en général, ont de plus âcre & de plus cuiſant eſt idéal, métaphyſique: ce ſont des germes que le vent de l'opinion, le ſouffle de la mode a jettés dans la tête des hommes, & qui, par l'affinité naturelle des ſentimens avec les idées, ſe ſont répandus dans les cœurs. Or, le

Digitized by Google

grand principe de l'inſtitution, ſoit morale, ſoit politique, c'eſt que rien d'étranger au cœur humain n'y peut jetter de profondes racines, & que les vices de l'habitude s'extirpent auſſi infailliblement par une habitude contraire, que dans un champ bien cultivé ſe détruiſent les herbes venimeuſes ou nuiſibles à la moiſſon.

Quant aux moyens de diſtinguer ce qui, dans les paſſions humaines, eſt de mode ou de fantaiſie, & ce qui en eſt inhérent & propre au naturel du cœur humain; qu'on obſerve dans des mœurs ſimples & voiſines de la Nature, à quoi ces paſſions ſe réduiſent: on verra que ni l'ambition, ni l'amour jaloux, ni l'envie n'y troublent le repos de l'homme; que s'il ſouhaite un état meilleur, c'eſt un état contigu au ſien; qu'il le ſouhaite modérément; & que ce deſir ne lui vient qu'accompagné de l'eſpérance; que dans l'amour qu'il a pour ſa compagne, & que ſa compagne a pour lui, les raffinemens d'une vanité difficile, inquiète, ombrageuſe, n'entrent pour rien; qu'une imagination

Digitized by Google

fantaſque n'a pas le loiſir d'analyſer ce goût mutuel, ce penchant qui les attache l'un à l'autre; qu'ils ne penſent pas même à diſtinguer leur ame de leurs ſens; qu'ils jouiſſent ſans raiſonner, & que pour être heureux, il leur ſuffit d'être contents. L'ennui, la maladie épidémique d'un monde corrompu par l'opulence & par l'oiſiveté, ne leur eſt pas connu: ce qui pour nous en ſeroit le remède, en eſt pour eux le préſervatif. Mais quel ſeroit donc ce remède? L'ennui eſt une inquiétude accompagnée d'inertie, un beſoin vague & pareſſeux de changer de ſituation: c'eſt l'activité naturelle, contrariée par la molleſſe; c'eſt le tourment d'une ame qui nage dans le vuide, qui ſe conſume en deſirs ſans objet, qui voudroit jouir ſans ſavoir de quoi, & qui, laſſe du repos même, n'a pas la force d'y renoncer. L'ennui eſt un enfant du luxe: l'abondance, la ſatiété, le dégoût le font naître; de frivoles amuſemens, des plaiſirs artificiels & paſſagers l'écartent, mais pour un moment: il revient bientôt ſur ſa proie; & ſi les

Digitized by Google

passions la lui arrachent, ce n'est que pour la déchirer. Le seul remède facile & doux pour en guérir, c'est le travail; c'est le travail du corps, pour l'homme dont l'ame est dans les sens; c'est le travail de l'esprit, pour l'homme à qui l'éducation a fait une habitude de l'exercice de la pensée; & ce remède est infaillible.

Celui-là seul a donc le droit de se plaindre que la Nature lui a fait un tourment de l'ennui, qui, dans sa situation, ne peut se procurer une occupation qui l'attache; & j'ose dire que ce malheureux est un être dénaturé.

Je n'indiquerai point aux différentes classes de la société, l'emploi du tems qui nous échappe: les seuls devoirs, & des devoirs sacrés, le rempliroient pour la plupart des hommes; & s'ils disent que leur état leur impose des soins qu'ils ne sauroient goûter, & que c'est-là, pour eux, une source d'ennui, je les plaindrai comme des malades que leur situation incommode; mais cette maladie, je ne l'appellerai que paresse, ou que vanité.

Digitized by Google

Il eſt poſſible cependant que quelques ames d'une vigueur & d'une élévation rare, que quelques génies d'une étendue & d'une force extraordinaire, ſe ſentant nés pour les grandes choſes, & déplacés par la fortune, trop loin au-deſſous de leur ſphère, éprouvent le dégoût des occupations communes, & le tourment d'une activité qui cherche avec inquiétude des intérêts dignes de la fixer.

Mais à cela je crois pouvoir répondre, que très-peu d'hommes, à ce titre, ont le droit d'être malheureux; que le plus grand nombre de ceux que la fortune, à les entendre, a méconnus & déplacés, trouveroient des conſolations dans la connoiſſance d'eux-mêmes, & dans les objets qu'ils dédaignent des occupations meſurées à l'étendue de leurs talens; que la fortune eſt, à leur égard, aſſez, & bien plus qu'ils ne penſent, de concert avec la Nature, qu'ils ne ſont pas auſſi depayſés qu'ils ont le malheur de le croire; & que ſi leur ambition, plus modérée, devient plus juſte, tout ſera pour eux de niveau.

Digitized by Google

Quant à ceux qui, ſans ſe flatter, peuvent ſouffrir de n'être pas mis à leur place, ils doivent plaindre la ſociété d'être privée de leurs travaux, faire ſentir leur influence au cercle étroit qui les entoure, imprimer en petit le caractère de leur ame aux actions communes de la vie, voir de la dignité dans l'exercice obſcur d'une activité bienfaiſante, ennoblir à leurs yeux les devoirs de l'homme privé, ſe ſouvenir que Sully, Catinat, d'Agueſſeau, ont ſu s'accommoder du bonheur domeſtique; que des hommes d'une ſupériorité non moins inconteſtable, après avoir été, dans le ſénat de Rome, les lumières de la patrie, & à la tête des armées les inſtrumens de ſa grandeur, alloient, en quittant les faiſceaux, & en dépoſant au capitole les monumens de leurs victoires, goûter, dans une humble retraite, les plus grands biens qui ſoient donnés à l'homme, la vénération publique, le reſpect & l'amour d'une famille vertueuſe, & la familiarité intime d'un petit nombre de vrais amis.

Mais s'il leur faut encore d'autres conſo-

Digitized by Google

lations, qu'ils penſent que, dans les grandes places, ceux même qui en ſont les plus dignes, peuvent trouver la gloire, mais non pas le bonheur; que c'eſt bien là qu'on le mérite, mais que ce n'eſt jamais que loin de là qu'on en jouit: *Sudandum eſt his, pro communibus commodis, adeundæ inimicitiæ, ſubeundæ ſæpè pro republica tempeſtates, cum multis audacibus, improbis, nonnunquàm etiam potentibus dimicandum.* (Cic. pro Cœlio.)

Digitized by Google

MÊLANGES
DE POÉSIES.

Digitized by Google

Digitized by Google

ODE

SUR LA BATAILLE DE FONTENOI,

1745.

QUELLE épouvante ſoudaine,
France, a glacé tes eſprits ?
Et de la Meuſe à la Seine,
Que nous annoncent tes cris ?
Ah ! c'eſt la main de la Parque
Qui menace ton Monarque.
Dieux, écartez ce revers.
Oui, Grand Roi, les Deſtinées
Vont prolonger tes années,
En faveur de l'Univers.

Jours de douleur & d'alarmes,
Faites place au plus beau jour.
Dans nos yeux noyés de larmes,
Brille la joie & l'amour.
De la commune allégreſſe,
Juſqu'au tranſport de l'ivreſſe,
L'heureux délire eſt monté.
Dieux, & vous Rois, leur image,
Le voilà, ce pur hommage
Qu'obtient de nous la bonté.

Digitized by Google

Il vit, ce Roi qui nous aime ;
Tout se ranime avec lui.
Au plaisir la douleur même
Daigne sourire aujourd'hui (1).
L'Avarice est libérale ;
La Pauvreté, sa rivale,
Fait des efforts inouïs (2).
L'Art s'épuisant en miracles ;
De mille nouveaux spectacles
Frappe les yeux de LOUIS.

Quel triomphe ! quelle fête !
O le plus doux des vainqueurs,
Ta véritable conquête
Fut la conquête des cœurs.
Du palais à la chaumière,
Comme une vive lumière,
Le bonheur s'est répandu :

---

(1) Dans l'illumination de Paris, pour la convalescence de Louis XV, on vit ces mots écrits en lettres de feu à la grille d'une prison : *Gaudet & ipse dolor.*

(2) La même nuit l'on apperçut, au coin d'une rue, un Savoyard, qui, d'une chandelle coupée en quatre, faisoit, selon ses moyens, une illumination sur les quatre coins de sa seleste, le seul espace qui fût à lui. Les filles de joie furent trois jours désintéressées. Ces traits expriment naïvement quel esprit animoit le peuple.

Digitized by Google

Ton peuple eſt une famille ;
Et ta Nobleſſe une fille
A qui ſon père eſt rendu.

Il vit, mais c'eſt pour la gloire ;
Et par un ſublime effort,
Il revole à la victoire,
Sortant des bras de la mort.
Tournai, puiſſante barrière,
D'une attaque meurtrière
Voit l'appareil menaçant.
L'Anglois vole à ſa défenſe ;
Mais cette fière eſpérance
S'évanouit en naiſſant.

O toi, mon guide & mon maître,
Poëte illuſtre (1), après toi
M'eſt-il permis de paroître
Dans les champs de Fontenoi ?
Oui, les hôtes des bocages
Voltigent ſous les feuillages
Dont leur nid eſt entouré,
Quand l'Aigle, au-deſſus des nues,
Par des routes inconnues,
Fend l'élément azuré.

(1) Voltaire.

Digitized by Google

Tel que du haut des montagnes,
Dans un silence effrayant,
S'avance sur les campagnes
Un nuage foudroyant :
Le murmure du tonnerre
Bientôt annonce à la Terre
Le choc des vents en fureur ;
Et déjà sur les rivages
Que menacent leurs ravages,
Se promène la Terreur.

Telle à Fontenoi s'avance
La phalange des Anglois.
La mort repose en silence
Dans ses bataillons épais.
De ses flancs, à son passage,
Comme du sein du nuage,
L'éclair commence à jaillir.
A travers ce feu rapide,
Toute une armée intrépide
Se dispose à l'assaillir.

Pour le combat qui s'apprête,
En les voyant se ranger,
Grand Roi, ton fils, à leur tête,
Veut courir même danger.
A ce beau feu qui l'inspire,
D'un sévère & doux empire

Digitized by Google

Oppoſe tout le pouvoir.
Et puiſſe, long-tems encore,
Dans ce prince qu'on adore,
Se prolonger notre eſpoir !

La colonne, d'un pas ferme,
Traverſant nos bataillons,
De la flamme qu'elle enferme
Vomit d'affreux tourbillons.
De cette enceinte mouvante,
Le carnage & l'épouvante
Environnent les remparts.
Sur les ailes de la foudre
La mort vole, & dans la poudre
Nos plus vaillans ſont épars.

Vingt légions autour d'elle
Ont eu beau ſe rallier ;
Sous une grêle mortelle,
L'airain les force à plier.
Maurice, qui les commande,
Les yeux au ciel, ne demande
Qu'à ranimer ſa langueur ;
Et dans un corps qui ſuccombe,
Son ame, au bord de la tombe,
Retrouve encor ſa vigueur.

Digitized by Google

De ſes courſiers hors d'haleine
Bellone preſſe le flanc ;
Et des ſillons de la plaine
Leurs pieds font jaillir le ſang.
Il vole autour de l'enceinte,
Et d'une voix preſque éteinte,
Il raſſemble auprès de lui
Cette Nobleſſe guerrière,
Qui du Trône eſt la barrière,
Et qui du ſceptre eſt l'appui.

Tel, quand la tempête gronde
Sur les pâles matelots,
On nous peint, du Dieu de l'onde,
Le char roulant ſur les flots.
Sa redoutable parole
Impoſe aux enfans d'Eole ;
Le calme naît, le jour luit.
Sous lui les ondes fléchiſſent ;
Et des bords qu'elles blanchiſſent,
Elles retombent ſans bruit.

L'Anglois lui-même, au ſilence
Que Maurice a commandé,
S'étonne, héſite & balance,
Par ce calme intimidé.
« Quoi ! dans le ſang où l'on nage,
Dit-il, au ſein du carnage,

Que

Digitized by Google

Tout reſte immobile encor »!
Cependant Maurice éclaire
Cette valeur téméraire,
Dont il arrête l'eſſor.

François, dit-il, tant d'audace
Ne vous mène qu'à la mort.
Pour ébranler cette maſſe
Le fer n'eſt pas aſſez fort.
De votre ſang moins prodigue,
Laiſſez-moi rompre la digue
Que vous attaquez en vain;
Et pour vous frayer la voie,
A l'airain qui vous foudroie
Faiſons répondre l'airain.

Au même inſtant l'airain tonne.
On voit l'Anglois s'ébranler.
L'impénétrable colonne
Chancelle & va s'écrouler.
« L'effet remplit mon attente,
Dit Maurice; elle eſt flottante.
Maiſon du Roi, commencez;
Venez, enfans de l'Irlande,
Et vous, invincible bande,
Fiers Neuſtriens, avancez ».

De tous côtés ſe renverſe
Le boulevard ruiné.

Digitized by Google

Ce que la fuite en disperse,
Par le glaive est moissonné.
Sous nos drapeaux qu'elle venge,
La victoire enfin se range :
L'air retentit de ses cris ;
Et d'une armée intrépide,
Qui croyoit l'avoir pour guide ;
On ne voit que les débris.

Les plaines en sont couvertes ;
Et dans les mêmes sillons
La Mort étale les pertes
De nos meilleurs bataillons.
Fière, aux enfers elle envoie
L'une ainsi que l'autre proie ;
Et d'un œil indifférent,
Elle voit dans la poussière
L'Anglois fermer la paupière
Près du François expirant.

De ce spectacle funeste
Loin d'enivrer son orgueil ;
LOUIS, sensible & modeste,
Fortune, y voit ton écueil.
Il se souvient qu'il est homme :
En gémissant il vous nomme,
Guerriers qu'il laisse au tombeau ;

Digitized by Google

Et consterné de sa gloire,
Il accuse la victoire
Qui lui coûte un sang si beau.

O Victoire ! ô vaine idole !
Les voilà donc ces autels,
Où, d'âge en âge, on immole
La jeune fleur des mortels !
Est-ce pour plaire à des maîtres
Que nos barbares ancêtres
Nous ont transmis leur fureur ;
Et pour flatter quelques Princes,
Que tu changes nos provinces
En des théâtres d'horreur ?

De ta faveur inconstante
Puissent les Rois éblouis,
Te voir cruelle & sanglante ;
Te voir des yeux de LOUIS !
Puissent les peuples s'instruire,
Que ce n'est qu'à les détruire
Que servent les Conquérans ;
Et que deux lustres de guerre,
Font plus de maux à la Terre,
Que n'en feroient vingt tyrans.

Digitized by Google

POÈME

Qui remporta le Prix de l'Académie Françoise en 1746.

Le sujet, donné par l'Académie, étoit : *La gloire de* LOUIS XIV *perpétuée dans le Roi son successeur.*

LA France dans nos jours tranquille & florissante,
D'un joug qu'elle chérit, jadis impatiente,
Fut prête à succomber sous sa propre valeur :
Sa funeste vertu servoit à son malheur.
Le mérite jaloux, inquiet, indocile,
Allumoit les flambeaux de la guerre civile.
LOUIS-LE-GRAND parut ; les cœurs furent soumis.
Il remit la balance & le glaive à Thémis.
L'Europe, en l'admirant, craignit d'avoir un maître ;
Cette crainte annonçoit qu'il méritoit de l'être.
Il traîna sur ses pas les peuples enchaînés,
Et demanda la paix aux vaincus étonnés.

O paix ! heureuse paix ! ton olivier fertile
Vit fleurir les talens sous son ombre tranquille,
L'abondance renaître, & les Arts cultivés
Dès leur premier essor à leur comble arrivés.
Beau siècle ! où réunit la Nature féconde
Les prodiges semés dans les âges du monde.

Digitized by Google

Mais des mains des mortels, ouvrages inconstans!
Sur un cercle rapide entraînés par le Tems,
Les empires, les arts, naissent, brillent, s'étendent,
S'élèvent à leur terme, & bientôt redescendent.
C'est ainsi que la mort du second des Césars
Couvrit d'un voile sombre & le Trône & les Arts;
Que sous Léon-le-Grand les Muses rétablies,
Dans la tombe avec lui furent ensevelies.

De l'empire François quel sera donc le sort?
LOUIS meurt; quel espoir nous reste après sa mort?
Les lys que cultiva la main de ce Monarque
Vont-ils être abattus sous la faux de la Parque?
Non, ils sont immortels; la tige des Bourbons,
Florissante & féconde en dignes rejettons,
Sans cesse, en vieillissant, de rameaux se couronne,
Prompte à les remplacer quand le tems les moissonne.

France, tourne les yeux sur ton Maître nouveau;
De son Aieul auguste, auprès de son berceau,
Contemple le génie attentif & fidèle:
Il veille autour de lui, le couvre de son aile.
La Vérité dès-lors commence à l'éclairer:
Tems heureux! où sans crainte elle ose se montrer.
Bientôt soutenant seul le poids du diadême,
Au destin de l'Etat il préside lui-même;
Et rival du Héros dont il maintient les loix,
Il est l'appui, l'exemple, & le vainqueur des Rois;

Digitized by Google

Comme lui peu jaloux de la funeſte gloire
Que ſur ſes pas ſanglans amène la victoire,
L'aveugle Ambition n'a point armé ſon bras :
Juſte, ami de la paix, content de ſes Etats,
Il veut les rendre heureux, & non pas les étendre.
Je vous atteſte tous, peuples qu'il ſut défendre,
Remparts qu'il renverſa, trônes qu'il a donnés ;
Parlez, Belges ſoumis, Bataves conſternés,
Répondez, fiers Anglois, qu'irrite ſa puiſſance.
L'intérêt vous remit ſa trompeuſe balance ;
L'Équité met la ſienne en ſes auguſtes mains.
Tremblez, peuples jaloux du repos des humains.
En arborant l'olive il fait briller l'épée.
En vain par vos complots l'Europe fut trompée ;
Il va couper leur trame, il marche, il vient à vous.
Secondez ſa juſtice, ou bravez ſon courroux.
Choiſiſſez. Vous voulez que Bellone en décide ;
Voyez ſi le plus juſte eſt le moins intrépide.
Que tous vos bataillons uniſſent leurs efforts ;
De l'Eſcaut & du Rhin qu'ils inondent les bords ;
Fiers rivaux de ce Roi que votre ligue honore,
Son aieul vous vainquit ; ſon aieul vit encore.
Tel que vous l'avez vu ſur des murs foudroyés,
Ou ſubjuguant du Rhin les deux bords effrayés,
Tel il paroît encor dans ſa vivante image.
C'eſt lui. Reconnoiſſez ce tranquille courage.
C'eſt lui qui du Germain repouſſe la fureur,
Qui, ſortant de ce lit de triſteſſe & d'horreur,

Digitized by Google

Où la faux de la mort fut sur lui suspendue ;
S'arrache aux cris plaintifs de la France éperdue ;
Et du salut des siens seulement occupé,
Vient braver le trépas dont il est échappé.
Il voit cette colonne épaisse, impénétrable ;
Etonner des François l'ardeur infatigable ;
Il voit tout le péril, le brave & le soutient ;
Anime ses guerriers, les guide, les retient ;
Il triomphe, & du haut de son char de victoire
Il appelle la Paix dans le champ de sa gloire.
Aux ennemis vaincus, il daigne encor l'offrir ;
Les force à l'admirer, & même à le chérir.

Cependant, loin des maux où lui-même il s'expose ;
A l'ombre des lauriers son empire repose :
Une sage harmonie en meut tous les ressorts ;
Le commerce fécond y répand ses trésors ;
D'un éclat sans nuage, à nos yeux revêtue,
La Foi sous ses autels voit l'Erreur abattue ;
Et des loix, dans l'Etat, l'inflexible équité,
Entretient la concorde & la sécurité.
Les Arts, enfans du Ciel, les Filles de mémoire ;
Que LOUIS couronna des rayons de sa gloire,
Refleurissent encor par son fils éclairés :
François, vous, ni vos Rois, vous ne dégénerez.

PRIÈRE POUR LE ROI.

O toi, dont la main paternelle,
Dans une carrière immortelle,

Digitized by Google

Guida LOUIS-LE-GRAND jusqu'au bord du tombeau;
Grand Dieu! donne à ce Roi, qui l'a pris pour modèle,
Des jours encor plus longs, un règne encor plus beau.

Digitized by Google

ODE

Qui remporta le Prix de l'Académie Françoiſe en 1747.

Le ſujet donné par l'Académie étoit : *La clémence de Louis XIV eſt une des vertus de ſon auguſte ſucceſſeur.*

Art utile & fatal au monde,
Fléau des peuples que tu ſers ;
Art des combats, ſource féconde
Et de ſuccès & de revers ;
Toi, qui, ſur les débris des armes
Arroſés de ſang & de larmes,
De la paix fondes les autels,
Soutien des loix, appui du crime,
Quelle eſt la plus triſte victime
Des maux que tu fais aux mortels ?

Eſt-ce vous, ſtériles provinces,
De meurtres théâtre fumant ;
Vous, peuples, de l'orgueil des Princes
Et le jouet & l'inſtrument ;
Vous, cités, qu'un vainqueur déſole ;
Vous, Guerriers, que la gloire immole

Digitized by Google

A de tyranniques projets?
Non, c'eſt un Roi juſte & ſenſible,
Qui n'achète un règne paiſible,
Qu'au prix du ſang de ſes Sujets.

Les traits que la guerre leur lance,
Sur mille têtes diſperſés,
Avec toute leur violence,
Contre lui ſeul ſont ramaſſés.
C'eſt un père équitable & tendre,
Dont la bonté daigne s'étendre
Sur les moindres de ſes enfans;
Qui, dans d'éternelles alarmes,
De ſes pleurs arroſe leurs armes,
Lors même qu'ils ſont triomphans.

Epouſes au deuil condamnées,
Il entend vos lugubres cris;
Mères pâles & conſternées,
Avec vous il pleure vos fils.
Quand à ſe venger tout l'invite;
Dans un ennemi qui l'irrite,
Homme, il chérit l'humanité;
Et ſon bras ne peut ſe réſoudre
A laiſſer éclater la foudre
Qu'allume en ſes mains l'équité.

Digitized by Google

Tel fut ce Roi dont la puiſſance
Ne le céda qu'à ſes vertus ;
Qui n'exerça que ſa clémence
Sur ſes ennemis abattus ;
Ce LOUIS, qu'entouroit la gloire ;
A qui les arts & la victoire
Ont fait donner le nom de Grand ;
Armé pour la cauſe publique,
Il portoit un front pacifique
Sous les palmes d'un conquérant.

Tandis que, loin de nos frontières ;
Son char de triomphe emporté,
Fouloit les Nations entières,
Qu'étonnoit ſa rapidité ;
LOUIS en retenoit les rènes :
En butte à de jalouſes haines ;
Son cœur ne les connoiſſoit pas :
Toujours prêt à verſer des graces ;
La terreur devançoit ſes traces,
La pitié marchoit ſur ſes pas.

Rappelez ces grandes journées ;
Peuples, qu'il vit à ſes genoux
Lui tendre vos mains enchaînées ;
Et vous préſenter à ſes coups.
Vos regards, où la mort eſt peinte ;
N'oſent enviſager ſans crainte

Digitized by Google

Ce front couvert de majesté.
Ah ! n'y cherchez point la colère :
Vous trouvez un Dieu tutélaire
Dans un vainqueur si redouté.

Il n'est plus, ce sage Monarque,
François, & vos pleurs sont taris !
Il revit, vainqueur de la Parque,
Vous le retrouvez dans son Fils.
Vous voyez ce héros sensible,
Forcé de se rendre terrible,
Gémir sur le sort des Guerriers ;
Et quand tout fléchit sous vos armes,
Mêler de généreuses larmes
Au sang d'où naissent vos lauriers.

Il brise d'une main stoïque
Tous les traits qui lui sont lancés ;
Et de l'olive pacifique
Ses foudres sont entrelacés.
Par ses soins, les bords qu'il ravage,
Renaissent du sein du carnage,
Chargés des trésors de la paix.
Ainsi, l'Egypte plus féconde,
S'élève du milieu de l'onde
Qui vient d'engloutir ses guérets.

Digitized by Google

Qu'à ses pieds le tombeau s'entr'ouvre,
Qu'à ses yeux, prêts à se fermer,
La faulx de la mort se découvre;
Louis la voit sans s'alarmer:
Mais que guidé par la victoire,
Du théâtre affreux de sa gloire
Il vienne à contempler l'horreur;
O Mort, qu'il voyoit sans se plaindre,
C'est-là qu'il apprend à te craindre,
Et qu'il gémit de ta fureur!

Vous que la victoire lui livre,
Guerriers au trépas échappés,
Ne rougissez point de survivre
Au revers qui vous a frappés.
En vous, votre vainqueur honore
Une valeur qui brûle encore
De se signaler contre lui.
Désarmé par votre disgrace,
Le même bras qui vous terrasse,
Vous tend un généreux appui.

Grand Roi, tes ennemis eux-mêmes
Connoissent le fond de ton cœur:
Ils savent trop que tu les aimes,
Et qu'ils fléchiront leur vainqueur.
Leur audace en vain réprimée,
Leur haine cent fois rallumée

Digitized by Google

Par l'espoir de l'impunité ;
Et cette orgueilleuse assurance
Qu'ils opposent à ta clémence ;
Rendent hommage à ta bonté.

PRIÈRE POUR LE ROI.

Grand Dieu ! toi qui connois le cœur
De ce Roi généreux & tendre,
Exauce les vœux du vainqueur ;
Et sur nous la paix va descendre.

Digitized by Google

LES CHARMES DE L'ÉTUDE,

ÉPITRE AUX POÈTES;

Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Françoise en 1760.

Mes bons amis, mes compagnons, mes guides,
Illustres morts, parmi vous je reviens
Goûter en paix, dans vos doux entretiens,
Des plaisirs purs, délicats & solides.
Je viens jouir ; je viens charmer le tems.
Ce tems, si court, a des langueurs mortelles
Quand l'ame oisive en compte les instans :
C'est le travail qui lui donne des ailes.

L'homme veut être, & ne peut résister
Au sentiment de sa propre durée :
L'heure où l'on vit se passe à s'éviter ;
La peine active est souvent préférée
Au froid loisir de se voir exister.
J'ai vu ce cercle où règne l'inconstance ;
Ce monde vain, tumultueux, flottant,
Où le plaisir est l'objet d'importance,

Digitized by Google

Où tour-à-tour on se cherche, on s'attend,
Pour s'oublier le soir en se quittant.
Qui ne croiroit, à voir cette affluence
Dans ces jardins, à ce brillant soupé,
Qu'on est heureux? L'on n'est que dissipé.
De deux soleils abréger la distance,
Est tout le soin dont on est occupé;
Et dans la foule à soi-même échappé,
L'on se dérobe à sa triste existence.

Livres chéris! Ah! qu'il m'est bien plus doux
De m'oublier, de me perdre avec vous!
Vous élevez, vous enchantez mon ame,
Rapide Homère, audacieux Milton,
Torrens mêlés de fumée & de flamme.
A ce mélange en vain préfère-t-on
La pureté d'un goût pusillanime:
Du char brûlant du Dieu qui vous anime,
Si vous tombez, c'est comme Phaéton;
Et votre chûte annonce un vol sublime.

De l'art naissant l'essor ambitieux,
Libre du moins dans sa route incertaine,
Osoit franchir la barrière des cieux:
L'usage encor, tyran capricieux,
Ne tenoit point le génie à la chaîne.
Peindre, émouvoir, imiter dans vos vers
L'heureux larcin du hardi Promethée,

Digitized by Google

Donner la vie à mille êtres divers,
Elever l'homme, embellir l'Univers;
Telle eſt la loi que vous avez dictée.
Ce merveilleux qui règne en vos écrits,
Coloſſe informe & beauté monſtrueuſe,
Par ſa grandeur fière & majeſtueuſe,
Du cenſeur même étonne les eſprits.

Le ſeul Lucain (1), cherchant une autre gloire,
Sans le ſecours des enfers ni des cieux,
D'un feu divin ſait animer l'Hiſtoire,
Et ſon génie en fait le merveilleux.
Il eſt un vrai que l'artifice énerve:
Ce vrai l'inſpire & lui donne le ton.
Qu'a-t-il beſoin de Mars & de Minerve?
Il a Céſar & Pompée & Caton.
Les paſſions de Céſar & de Rome
Lui tiennent lieu d'Hécate & d'Alecton:
Le ciel, l'enfer, ſont dans le cœur de l'homme.

Donne à Lucain ton ſtyle harmonieux,
Ou prends de lui ſon audace intrépide,

(1) Lucain mourut à l'âge de 27 ans, & nous laiſſa un poëme défectueux, mais plein de génie, dont le grand Corneille faiſoit ſon étude. *Voyez* Cinna, les Horaces, la mort de Pompée.

Digitized by Google

O toi, d'Homère émule trop timide (1);
Peintre touchant, Poëte ingénieux,
Sage Virgile. Et pourquoi de tes ailes
Ne pas voler par des routes nouvelles ?
Ulyſſe errant deſcendit aux enfers,
Et ſur ſes pas j'y vois deſcendre Enée.
Si Calipſo gémit abandonnée,
Didon trahie expire dans tes vers....
Didon ! que dis-je ? Eſt-il rien que n'efface
De ce tableau la ſublime beauté ?
Tu peins Didon, & tu n'as pas l'audace
D'aller ſans guide à l'immortalité !
Si ton rival tient le ſceptre au Parnaſſe,
Il ne le doit qu'à ta timidité.

Ah ! ſi du moins tu l'avois imité
Dans ſes deſſeins majeſtueux & vaſtes,
Dans ce grand art des groupes, des contraſtes,
Art dont le Taſſe a lui ſeul hérité,...

J'entends Boileau qui s'écrie : O blaſphême !
Louer le Taſſe ! — Oui, le Taſſe, lui-même.
Laiſſons Boileau tâcher d'être amuſant,
Et pour raiſon donner un mot plaiſant.

(1) On ſait que les premiers Livres de l'Enéide ſont d'après l'Odyſſée, & les derniers d'après l'Iliade.

Digitized by Google

Quoi de plus doux, de plus vif, de plus mâle
Que ce Poëme, objet de ſes mépris ?
Je ſais, Virgile, admirer tes écrits :
Troye, & Carthage, & la rive infernale,
Les pleurs d'Evandre, & la mort d'Euriale,
Sont des tableaux dont je ſens tout le prix ;
Didon ſur-tout n'eut jamais de rivale.

Mais que le Taſſe a bien mieux exprimé
Cet héroïſme ébauché par Homère !
Que, d'un pinceau plus fier, plus animé,
Il nous a peint la piété ſincère,
La grandeur ſimple, & la ſageſſe auſtère,
Et la valeur qui connoît le danger,
Et la fureur qui s'aveugle elle-même,
Et la jeuneſſe ardente à ſe plonger
Dans les plaiſirs qu'elle craint & qu'elle aime,
Et la vertu qui la vient dégager !

Mais toi, Virgile, aux plus beaux jours du monde,
Dans le berceau des plus grands des humains,
Dans cette Rome, en héros ſi féconde,
Qui choiſis-tu pour père des Romains ?
Ce n'eſt pas tout que d'aller fonder Rome ;
Un grand deſſein demandoit un grand homme.
Compare Enée à ce héros brillant,
A ce Renaud ſi tendre & ſi vaillant.

Digitized by Google

Un foible amour eſt doucereux & fade;
Mais dans ſa force il eſt beau, généreux,
Touchant ſur-tout quand il eſt malheureux.
Si la colère a fait une Iliade,
L'amour eſt-il moins fier, moins dangereux?

Des paſſions, élémens de nos ames,
La plus active eſt celle de l'amour:
Mille couleurs en nuancent les flammes.
L'amour ſe change en colombe, en vautour;
Contre lui-même il s'emporte, il s'anime,
Conçoit, embraſſe, étouffe ſon deſſein;
Et de ſes traits ſe déchirant le ſein,
Il eſt le dieu, le prêtre, & la victime.

Tel eſt l'amour dans nos cœurs, dans nos vers.
Lui ſeul anime, embellit l'Univers;
Lui ſeul anime, embellit la Peinture:
La Poéſie, ainſi que la Nature,
Doit à l'amour mille tableaux divers.
Anacréon, tu n'as pas d'autre guide:
A tes beaux jours c'eſt l'aſtre qui préſide,
Et qui de fleurs a ſemé ton couchant.
Tu lui dois tout, voluptueux Ovide,
A qui Corine (1) enſeigna l'art du chant,

(1) *Moverat ingenium totam cantata per urbem,*
Nomine non vero, dicta Corina mihi.
Triſt. L. 4, Eleg. 10.

Digitized by Google

Enfant gâté des Muſes & des Graces,
De leurs tréſors brillant diſſipateur,
Et des plaiſirs ſavant légiſlateur.
Vous, ſes rivaux, vous, dont il ſuit les traces,
Tendre Tibule, & toi, dont les douleurs
Ont tant de charme, intéreſſant Properce,
Pour vous l'Amour, dans les larmes qu'il verſe,
En ſoupirant détrempe ſes couleurs.
Sur vos pinceaux, qu'il tranſmit à Racine,
Il répandit du ſang avec ſes pleurs.
Quel coloris! quelle touche divine!
Peintres du cœur, n'en ſoyez point jaloux;
C'eſt votre maître: il vous ſurpaſſe tous.
L'amour l'inſpire, il en fait un Apelle:
A Champmêlé, ſon actrice immortelle,
Pour l'éclairer il remit ſon flambeau:
Ce n'eſt ſouvent que le même modèle (1);
Mais l'attitude, à chaque inſtant nouvelle,
Le reproduit à chaque inſtant plus beau.

Eh quoi! l'amour, un ſonge, une folie,
Eſt-ce un tableau digne de l'avenir?
Par lui, dit-on, la ſcène eſt avilie;
Et du théâtre il falloit le bannir.

(1) C'eſt plus par les ſituations que par les caractères que Racine a varié les peintures de l'amour.

Digitized by Google

Ah ! malheureux, dont la mélancolie
Veut que l'amour à mes yeux m'humilie,
N'aimez jamais : c'eſt aſſez vous punir.
Condamnez-vous à ne jamais entendre
Cette Roxane, & ſi fière & ſi tendre,
Qui, reſpirant la vengeance & l'amour,
Menace, tremble, oſe & craint tour-à-tour ;
Cette Hermione, amante dédaignée,
Tantôt plaintive, & tantôt indignée.

Du cœur humain ces reflux orageux
Ne ſont, pour vous, que de frivoles jeux.
Phèdre, brûlant d'un feu qu'elle déteſte,
Phèdre, au milieu du crime & du remords,
Et la vertu luttant contre l'inceſte,
Pour vous toucher ſont de foibles reſſorts.
En vain Clairon, cette actrice ſublime,
Rend plus frappans ces tableaux qu'elle anime ;
Vous demandez des ſpectacles plus forts.
Voyez Phocas, cherchant d'un œil avide,
Quel eſt le cœur que ſa main doit percer,
Réduit au choix, frémit d'un parricide,
Sans qu'il échappe au ſang qu'il va verſer,
Un mouvement, un cri qui le décide.
Puiſſant génie, étonnant créateur,
Combien de fois, ô grand homme ! ô Corneille !
De ton vol d'aigle obſervant la hauteur,
J'ai vu l'aurore interrompre ma veille !

Digitized by Google

De quel rayon le ciel t'illumina ;
Quel feu divin s'alluma dans tes veines ;
Quand du faux goût rompant les lourdes chaînes,
Et t'élevant de Clitandre à Cinna,
Par les lauriers que ta main moissonna
Paris devint la rivale d'Athènes !

Reine des arts, si fameuse autrefois ;
Ne vante plus ton théâtre (1) magique,
Ta Mélopée & ton masque tragique.
Ne vante plus ces oracles menteurs,
Et ces destins, invincibles moteurs
D'une fatale & sanglante aventure,
Où l'innocence est mise à la torture
Pour des forfaits dont ils sont les auteurs.
Ce merveilleux, dangereuse imposture,
S'évanouit, fait place à la nature.
L'action naît de l'ame des Acteurs ;
Les passions sont les dieux du théâtre.

O Rhodogune ! éternel monument
Qu'avec effroi j'admire & j'idolâtre !
Où sont puisés ce nœud, ce dénoument ;
Cet intérêt ? Au sein de Cléopatre.

Tissu hardi d'invisibles rapports ;
Héraclius, simple & vaste machine ;

(1) Le mobile de l'action théâtrale, chez les Grecs, est presque toujours hors de l'intrigue.

Digitized by Google

Quel Dieu caché préside à tes reſſorts,
Les fait mouvoir ? L'ame de Léontine.

Ainſi Corneille, à l'envi de Lucain,
Du merveilleux dédaigna les preſtiges.
Crime ou vertu, tout fut grand ſous ſa main ;
Et quand il veut étaler des prodiges,
Il fait agir & parler un Romain.

Fable, autrefois en tableaux ſi fertile,
Douces erreurs d'un peuple ingénieux,
Songes charmans, quel fut donc votre aſyle ?
Lully monta ſon luth harmonieux :
A ſes accens s'éleva ce beau temple,
Brillant théâtre où préſide l'amour,
Où tous les arts triomphent tour-à-tour,
Et dont Quinaut fut la gloire & l'exemple.
Chantre immortel d'Atys & de Renaud,
O toi, galant & ſenſible Quinaut,
L'illuſion, aimable enchantereſſe,
Mêla ſon filtre à tes vives couleurs ;
Le Dieu des vers, le Dieu de la tendreſſe
T'ont couronné de lauriers & de fleurs.
Et qui jamais ouvrit à l'harmonie
Un champ plus vaſte, un plus riche tréſor ?
En créant l'art, ton cœur fut ton génie.
En vain ta gloire en naiſſant fut ternie ;
Elle renaît plus radieuſe encor.

Dans

Digitized by Google

Dans tes tableaux quelle noble magie !
Dans tes beaux vers quelle douce énergie !
Si le François, par Racine embelli,
Lui doit la grace unie à la nobleſſe,
Il tient de toi, par ton ſtyle amolli,
Un tour liant & nombreux ſans foibleſſe.
Que n'avoit-il, ton injuſte cenſeur,
Que n'avoit-il un rayon de ta flamme ?
Son fiel amer valoit-il la douceur
D'un ſentiment émané de ton ame ?

Mais ce Boileau, juge paſſionné,
N'en eſt pas moins légiſlateur habile.
Aux lents efforts d'un travail obſtiné
Il fait céder la nature indocile ;
Dans un terrein ſauvage, abandonné,
A pas tardifs trace un ſillon fertile ;
Et ſon vers froid, mais poli, bien tourné,
A force d'art rendu ſimple & facile,
Reſſemble au trait d'un or pur & ductile,
Par la filière en gliſſant façonné.
Que ne peut point une étude conſtante ?
Sans feu, ſans verve & ſans fécondité,
Boileau copie ; on diroit qu'il invente.
Comme un miroir il a tout répété.
Mais l'art jamais n'a ſu peindre la flamme ;
Le ſentiment eſt le ſeul don de l'ame
Que le travail n'a jamais imité.

Digitized by Google

J'entends Boileau monter sa voix flexible
A tous les tons, ingénieux flatteur,
Peintre correct, bon plaisant, fin moqueur;
Même léger dans sa gaîté pénible;
Mais je ne vois jamais Boileau sensible.
Jamais un vers n'est parti de son cœur.

Que la Nature, au génie indulgente,
Traita bien mieux ce Poëte ingénu,
Ce La Fontaine, à lui seul inconnu,
Ce peintre-né, dont l'instinct nous enchante!
Simple & profond, sublime sans effort,
Le vers heureux, le tour rapide & fort,
Viennent chercher sa plume négligente.
Pour lui sa Muse, abeille diligente,
Va recueillir le suc brillant des fleurs.
En se jouant, la main de la nature,
Mêle, varie, assortit ses couleurs.
C'est un émail semé sur la verdure,
Dont le zéphyr fait toute la culture,
Et que l'aurore embellit de ses pleurs.

Mais sous l'appât d'un simple badinage,
Quand il instruit, c'est Socrate ou Caton,
Qui de l'enfance a pris l'air & le ton.
De l'art des vers tel est le digne usage;
Mais laissons-lui sa noble liberté.
A peine il sent le frein de l'esclavage;
Qu'il perd son feu, sa grace & sa fierté.

Digitized by Google

La Poésie eut le sort de Pandore.
Quand le génie au ciel la fit éclore,
Chacun des arts l'enrichit d'un présent.
Elle reçut, des mains de la Peinture,
Le coloris, prestige séduisant;
Et l'heureux don d'imiter la Nature:
De l'Eloquence elle eut ces traits vainqueurs;
Ces traits brûlans qui pénètrent les cœurs:
A l'Harmonie elle dut la mesure,
Le mouvement, le tour mélodieux,
Et ces accens qui raviſſent les Dieux.
La Raiſon même, à la jeune immortelle,
Voulut ſervir de compagne fidelle;
Mais quelquefois inviſible témoin,
Elle la ſuit, & l'obſerve de loin.

Dès que Rouſſeau s'élève au ton de l'Ode;
Et qu'il décrit en vers harmonieux
L'ordre éclatant qui règne dans les cieux (1),
L'enthouſiaſme eſt ſa ſeule méthode.
Quand ſous ſes doigts commence à retentir
La harpe ſainte, ou le luth de Pindare,
J'aime à penſer, je crois même ſentir
Qu'un feu divin de ſon ame s'empare:
Je m'abandonne, avec lui je m'égare.
Mais d'un ton grave & d'un air réfléchi,

(1) Voyez l'Ode II du premier Livre. *Pſ. 8.*

Digitized by Google

A la raiſon, (1) ſi lui-même il inſulte,
Pour la combattre, il faut qu'il la conſulte ;
Et de ſes loix il n'eſt point affranchi.
Que dis-je ? Eſt-il d'eſſor qu'elle ne règle ?
Pour s'élever & planer dans les cieux,
L'enthouſiaſme a les ailes de l'aigle ;
Pourquoi veut-on qu'il n'en ait pas les yeux ?
Voyez Horace, & ſi, dans ſon délire,
Sa main voltige au haſard ſur ſa lyre.
Avec quel art variant ſes accords,
D'un mode à l'autre il s'élève, il s'abaiſſe !
Vrai dans ſa fougue, & ſage en ſon ivreſſe,
La raiſon même applaudit ſes tranſports.
D'un ton moins haut, ſi l'ami de Mécène,
Des mœurs de Rome ingénieux cenſeur,
A mes regards en expoſe la ſcène ;
Quelle morale & plus vive & plus ſaine !
Qu'il y répand de charme & de douceur !
En le liſant avec lui je crois vivre :
A Tivoli je m'empreſſe à le ſuivre.
La liberté, l'enjoument, la raiſon,
Dans ſa retraite accourent ſur ſes traces :
L'amour y vient ſans bandeau ni poiſon,
Et la vieilleſſe y joue avec les Graces.

De nos devoirs le mutuel accord,
De nos beſoins l'intime & doux rapport,

(1) Voyez l'Ode à M. de la Fare.

Le choix du bien, sa nature immuable,
Le vrai, l'utile, étude inépuisable,
De l'amitié le charme & les liens,
L'art précieux de plaire à ce qu'on aime,
L'art de trouver son bonheur en soi-même
Sous ces berceaux, voilà nos entretiens.

Mais à mes yeux encor plus familière,
Plus près de moi, plus facile à saisir,
La vérité, dans les jeux de Molière,
De ses leçons fait me faire un plaisir.
Enseigne-nous où tu trouves la rime,
Lui dit Boileau, sans doute en badinant.
Est-ce donc là ce que ton art sublime,
Divin Molière, a de plus étonnant?
Enseigne-nous plutôt quel microscope,
Depuis Agnès jusqu'au fier Misanthrope,
Te dévoila les plis du cœur humain;
Quel Dieu remit ces crayons dans ta main.
Dans tes écrits quelle sève féconde,
Quelle chaleur, quelle âme tu répands!
La cour, la ville, & le peuple & le monde,
Tu fais de tout une étude profonde;
Et nous rions toujours à nos dépens.
Le jaloux rit d'un sot qui lui ressemble;
Le Médecin se moque de Purgon;
L'Avare pleure & sourit tout ensemble,
D'avoir payé pour entendre Harpagon.

Digitized by Google

Le seul Tartuffe a peu ri, ce me semble.
Moi, qui n'ai point le masque d'un dévot,
Quand la vapeur d'une bile épaissie
S'élève autour de mon ame obscurcie,
Quand de l'ennui j'ai bu le froid pavot,
Ou que la sombre & vague inquiétude
Trouble mes sens fatigués de l'étude,
J'appelle à moi Sotanville & Dandin,
Le bon Sosie, & Nicole & Jourdain.
Le rire alors dans mes yeux étincelle,
A pleins canaux mon sang coule soudain;
De mes esprits le feu se renouvelle,
Je crois renaître; & ma sérénité,
En un jour clair me peint l'humanité.

Tous ces travers, qui m'excitoient la bile,
Ne sont, pour moi, qu'un spectacle amusant;
Moi-même enfin, je me trouve plaisant
D'avoir tranché du censeur difficile.

Fruits du génie, heureux présens des Cieux,
Embellissez la retraite que j'aime,
Et rendez-moi mon loisir précieux.
Seul avec vous, je me plais en moi-même.
Par vous, guéri de cette vanité
Qui sacrifie à la célébrité
Le doux repos, des biens le plus solide,
De cette vie inconstante & fluide

Digitized by Google

Je ſuis le cours avec tranquillité ;
L'œil attaché ſur un charmant rivage ;
Où la Nature étale à mon paſſage
Son abondance & ſa variété.

Digitized by Google

ODE

Contre l'égoïsme d'une fausse philosophie.

1756.

« Que l'injure & la violence
Impunément bravent les loix ;
Que le glaive, sans la balance,
Soit l'aveugle arbitre des Rois.
Dans ta solitude profonde,
Libre, indépendant, seul au monde,
Goûte obscurément de vrais biens ».
C'est Aristipe qui m'invite
A fuir les écueils qu'il évite.
Je l'en crois ; je romps mes liens.

De nos regrets sources amères,
Faux biens qui m'avez ébloui,
Gloire, amour, flatteuses chimères,
Votre charme est évanoui.
Je suis libre, & tout à moi-même....
Mais quel accablant anathême
Frappe mon oreille & mon cœur ?
Suis-je sacrilège ou perfide ?
Vers moi quel fantôme livide
Se traîne abattu de langueur ?

Digitized by Google

De sang, de sueur, de poussière,
Son front vénérable est souillé;
Les pleurs qui baignent sa paupière,
Inondent son sein dépouillé.
Dieux! que ses regards m'attendrissent!
Ses bras que les chaînes meurtrissent,
A peine en soulèvent le poids.
C'est L'HUMANITÉ qui m'appelle,
Et vient à mon ame infidelle
Reprocher l'oubli de ses droits.

« TU DORS au sein de la mollesse
Exempt de trouble & de danger;
Tu dors, dit-elle, & ta foiblesse
Te rend à moi-même étranger!
Quelle est cette sagesse impie
Qui glace ton ame assoupie?
Vois couler mon sang & mes pleurs:
Regarde où le ciel t'a fait naître;
Et sois heureux, si tu peux l'être,
Dans cet océan de douleurs.

Du haut des rochers où se brise
Un vaisseau battu par les vents,
Quel est l'inhumain qui méprise
Les cris des matelots tremblans?
Et toi, tu détournes la vue!
Ton ame qui craint d'être émue,

Digitized by Google

N'ose s'occuper de mes maux !
Etre à soi, jouir de soi-même,
D'un sage est-ce là le système ?
C'est l'instinct des vils animaux.

Comme eux au soin de la pâture
Bornant ta pensée & tes vœux,
Quand tout gémit dans la nature,
Tu seras tranquille comme eux !
De l'Elbe les rives fumantes,
De sang les deux mers écumantes,
Ce que n'ont point vu tes aieux,
L'affreux orage de la guerre
Enveloppant toute la terre,
Sont un vain spectacle à tes yeux !

Viens, vois cette ville opulente,
Du Tage superbe ornement,
Pour qui, sous la zone brûlante,
Germent l'or & le diamant.
A ses pieds les vents & les ondes
Des plus beaux climats des deux mondes
Apportent les riches tributs.
L'Enfer allume son tonnerre,
Il gronde, éclate, ouvre la terre ;
Cherche Lisbonne : elle n'est plus.

Hélas ! sur un immense gouffre
C'est peu que vingt peuples entiers,

Digitized by Google

D'un lac de bitume & de soufre
Entendent mugir les torrens :
Du creux de ces voûtes profondes,
Du sein de ces brûlantes ondes,
La mort est trop lente à sortir.
Sur eux la foudre suspendue,
Seroit trop long-tems attendue ;
Ils vont la presser de partir.

Le feu qu'allume une étincelle
A de moins rapides progrès
Que cette guerre universelle
Dans ses formidables apprêts.
Arrachés du sein de la terre
Dans le moule affreux du tonnerre
Le fer s'épanche à gros bouillons ;
Le chêne en courbe se dirige,
Le pin superbe en mât s'érige,
Mars y suspend ses pavillons.

Déjà le démon du carnage,
Suivi des crimes triomphans,
Foule aux pieds la terre, qui nage
Dans le meurtre de ses enfans.
De l'Elbe aux champs de l'Acadie,
Ce n'est plus qu'un vaste incendie
Par un vent rapide allumé.
Et toi seul, couché sur des roses,

Digitized by Google

Vil Sibarite, tu reposes ;
Quand l'Univers est consumé !

Dans ton asyle tout abonde ;
Et Montcalm, au-delà des mers,
Le Turenne du Nouveau-monde,
Manque de pain dans les déserts !
Assis sous un dais de verdure,
Rêvant au bruit d'une onde pure,
Tu respires un air serein ;
Et Mahon, sur son roc aride,
Voit la fleur d'un peuple intrépide,
En butte à cent foudres d'airain !

Je veux qu'avec des yeux stoïques
Tu contemples l'orgueil des Rois ;
Mais des calamités publiques
Peux-tu ne pas sentir le poids ?
Vois la Terre au loin ravagée ;
Vois la faulx en glaive changée
Du Laboureur percer le flanc ;
L'enfant, dans les bras de sa mère,
D'un sein flétri par la misère,
Au lieu du lait, succer le sang.

Le vieillard courbé vers la tombe,
Où ses enfans l'ont devancé ;
Relève ce front qui succombe
Sous les hivers qui l'ont glacé.

Digitized by Google

Il revient d'une main tremblante
Labourer la terre sanglante ;
Il marche à travers des débris....
Ah ! loin du sillon qu'il entr'ouvre,
Le bœuf recule, & lui découvre
Le corps mutilé de son fils.

Quand mille blessures pareilles
Déchirent mon cœur maternel ;
Pour t'assurer de douces veilles,
Tu fuis un monde criminel !
Mais à ce monde qui m'offense,
Tu dois ta vie & ta défense :
N'es-tu fait que pour recevoir ?
Tu l'éclaires ! Triste avantage !
Sois homme : voilà ton partage.
Sois humain : voilà ton devoir.

Eh ! que m'importe tes lumières,
Et ta raison, ce feu divin,
Si, couché sous d'humbles chaumières,
Mes enfans t'implorent en vain ?
Dis-moi, quel est ton privilège
Sur le soldat qui te protège,
Sur le peuple qui te nourrit ?
Excepté de la loi commune,
Quel droit t'a donné la fortune
Qui les accable, & te sourit ?

Digitized by Google

Je ne viens point t'offrir des armes
Pour me défendre & me venger.
Je viens te demander des larmes :
Me plaindre, c'eſt me ſoulager.
Et ne dis pas que trop ſenſible,
Tu viens, dans un oubli paiſible,
T'épargner de vaines douleurs.
Le fils ſur la tombe d'un père
Pleure encor, quoiqu'il déſeſpère
De le ranimer par ſes pleurs.

Mais pourquoi des larmes ſtériles,
Quand j'ai beſoin de tes ſecours ?
Où ſont les mortels inutiles ?
Leurs droits naiſſent de leur concours.
Le bras qui défriche la terre,
Le bras qui repouſſe la guerre,
Le Paſteur, le Juge & le Roi,
Tout me ſert, tout me rend hommage ;
Et c'eſt un monſtre que le ſage
S'il veut s'affranchir de ma loi ».

Digitized by Google

VERS

Au fils de Mme la Comteſſe de C.... le jour de ſa naiſſance.

1758.

AMOUR, ſoyez le bien venu.
Sans bandeau, ſans flèches cruelles;
Encor foible, timide & nu,
Vous n'avez pas même des ailes.
Mais ſur votre front ingénu
Paroît certain air de famille,
Qui ne nous eſt pas inconnu.
Je vois qu'un charme continu
Paſſant de la mère à la fille,
Au petit-fils eſt parvenu.
Vous ſerez fin ſans artifice,
Vif & ſage, tendre & décent,
Et toujours un ſel innocent
Aiguiſera votre malice:
On tient de ceux dont on deſcend.
Votre eſprit avec la ſageſſe
Unira la légéreté:
Droit au but de la vérité
Vous frapperez avec juſteſſe:
De la plus aimable Comteſſe
Ainſi vous aurez hérité.

Digitized by Google

Mais comme vous avez un père,
Et que vous lui ressemblerez,
Je présage que vous serez
De ceux que l'on n'étonne guère.
Qu'on aura beau vous dire *non*,
Et que d'une beauté sévère
Vous affronterez la colère,
Comme il affronte le canon.
Peut-être serez-vous volage;
Mais malgré le goût de notre âge
Et l'attrait de la nouveauté,
Vous serez bientôt arrêté
Dans un éternel esclavage:
Votre père l'a bien été.
Jusqu'au bout suivez son exemple.
Si vous trouvez jamais un cœur
Où la Décence & la Candeur
Habitent comme dans leur temple,
Un caractère sans humeur,
Un esprit formé par les Graces;
Une ame où l'aimable Pudeur
Dès l'enfance ait gravé ses traces;
Croyez-moi, tenez-vous en là:
Votre sort est digne d'envie.
C'est beaucoup, si ce bonheur-là
Se trouve une fois en la vie.

Digitized by Google

VERS

A Madame.... à qui l'on envoyoit une toilette,

1758.

Que je regrette l'âge d'or !
L'homme étoit simple, il étoit sage.
La beauté n'avoit point encor
Appris à se cacher sous un brillant nuage :
De ses graces, de ses attraits
La Nature faisoit les frais.
Que ne revient-il ce bel âge !
Assise sur un gazon frais,
D'un ruisseau la glace argentine
Vous retraceroit tous vos traits :
Là, Flore, de sa main divine,
Dans vos cheveux semés de fleurs,
Mêleroit ses parfums aux plus vives couleurs :
Des Amours la troupe enfantine
Draperoit un voile léger,
Que des zéphyrs l'aile badine
Feroit doucement voltiger.
Cette toilette naturelle
Ne déguiseroit rien ; vous en seriez plus belle.

Digitized by Google

Mais l'âge d'or eſt loin de nous.
Un art capricieux a réduit en méthode
Ce don ſi flatteur & ſi doux,
Ce don de tout charmer, qui n'eſt qu'un jeu pour vous.
Contre une parure incommode
En vain la Nature s'inſcrit;
La laideur inventa la mode,
Et la beauté même y ſouſcrit.
Il faut bien que je me ſoumette
A ce pouvoir frivole, & pourtant abſolu.
Recevez donc une toilette,
Comme un meuble très-ſuperflu.
Vénus en avoit une, au moins on nous l'aſſure:
On dit que de s'orner elle prenoit grand ſoin.
Je ne ſais ſi Vénus eut beſoin de parure;
Mais vous n'en avez pas beſoin.
Dans l'art de cacher la Nature
Gardez-vous bien de l'imiter.
Lisbette, de Vénus euſſiez-vous la ceinture,
On ſeroit trop heureux de vous la voir quitter.

Digitized by Google

LE MIROIR DE VÉNUS,

VERS à la même, le jour de sa fête.

1759.

J'AI vu l'Amour ce matin
Arriver à tire d'aile,
De l'Hymen courier fidèle,
Avec des fleurs à la main.
Chez l'Amitié sa cousine
Il passe dans son trajet.
« Où vas-tu, mauvais sujet;
Dit-elle? — Où je vais? Devine.
Toi-même, avec tes crayons
Que fais-tu là? — Je dessine. —
Et quelle image? Voyons. —
C'est un secret. — Du mystère!
Fi donc, tu me fais pitié.
Il sied bien à l'Amitié
D'avoir l'orgueil de se taire!
C'est à moi d'être discret.
Allons, dis-moi ton secret.
Je suis connoisseur habile,
Et je puis te corriger.

Digitized by Google

Soit, dit l'Amitié docile :
M'instruire, c'est m'obliger ».

L'Amour, voyant votre image ;
« C'est, dit-il, en vous nommant,
Celle à qui, dans ce moment,
Je vais offrir mon hommage ;
Mais tu la peins foiblement.
C'est bien-là cet enjoument
Qu'en la voyant on respire ;
La perle au brillant émail,
Et la rose & le corail,
Et le séduisant sourire,
Voilà sa bouche en détail ;
Cependant on y desire
Un certain air gracieux.
Ces yeux, où brille ma flamme ;
Où se peint l'esprit & l'ame,
Me rappellent bien ses yeux ;
Mais moins beaux que leurs modèles ;
Je n'y trouve pas assez
De ces vives étincelles
Dont tous les cœurs sont blessés.
En tout, les traits sont fidèles ;
Mais le teint manque d'éclat :
Ce velouté délicat,
C'est-là ce qu'il falloit rendre.
D'ailleurs tes crayons discrets

Digitized by Google

Plus loin ne peuvent s'étendre ;
Et l'Hymen a des secrets
Que l'Amour seul peut t'apprendre.
Eh bien, lui dit l'Amitié,
Embelli donc mon hommage,
Et d'une si chère image
Dessine l'autre moitié :
Tu vois mieux qu'on ne peut feindre ;
Et seul confident jaloux
De ses charmes les plus doux,
C'est à toi seul de les peindre. —
Non, ce n'est qu'à son époux
Qu'en secret je les expose :
Pour ses rivaux & pour vous,
Ces charmes sont lettre close. —
Et quel prodige nouveau
Rend donc l'amour si sévère ?
L'Albane a bien peint ta mère
Comme elle sortit de l'eau. —
Non, Lisbette avec colère
Effaceroit le tableau. —
Retouche du moins le buste,
Et qu'elle soit peinte en beau. —
J'y consens, rien n'est plus juste,
Reprit l'Amour : essayons ».
Il dit, & prend les crayons.
Bientôt je l'entends se plaindre
Qu'ils n'expriment aucuns traits :

Digitized by Google

Ce coloris tendre & frais
Eſt trop difficile à peindre.
A retracer tant d'attraits
Le paſtel ne peut atteindre.
« Ah! dit l'Amour, je le voi,
Tout l'art cède à la nature;
Et plus habile que moi,
Elle a, dans cette figure,
Mis certain je ne ſais quoi,
Au-deſſus de la peinture ».

Moi, qui les avoit ſuivis
Juſqu'au bout de l'aventure,
J'oſai dire mon avis:
« Amour, veux-tu de Lisbette
Rendre les traits ingénus?
Crois-moi, dérobe à Vénus
Le miroir de ſa toilette.
Qu'à Lisbette il ſoit donné:
C'eſt un bouquet digne d'elle;
Et ce miroir deſtiné
Aux charmes d'une immortelle,
Par cette image nouvelle
Ne ſera point profané.

Digitized by Google

LE SONGE VÉRIDIQUE,

VERS à Mme de V. quelques jours après celui de sa fête.

1759.

Vous me l'expliquez ce beau ſonge
Dont je ſuis encore enchanté,
Et ſous les voiles du menſonge
J'y trouve la réalité.

La nuit, dans un profond ſilence,
Oui, la nuit même de Jeudi,
Je dormois: du brûlant midi
J'avois ſenti la violence.

Tout-à-coup mon ame s'élance;
Je crois m'élever dans les airs,
J'entends de céleſtes concerts,
Je vois un Temple magnifique,
Je m'avance, & ſur le portique
Je lis: *Le palais de l'Amour.*
J'y veux porter un pied timide;
Je ne ſais quel Garde intrépide
Veille à la porte nuit & jour.
Pour fléchir ſon humeur rigide,
Las d'uſer en vain de détour,

Digitized by Google

Je demande au moins qu'il m'enſeigne
Les beaux lieux où l'Amitié règne.
« C'eſt, dit-il, près de ce ſéjour.
Vois-tu ces colonnes d'ivoire ;
C'eſt-là le trône de ſa gloire :
Elle y tient ſa paiſible cour ».
Je vais, j'approche ; un veſtibule
D'un goût noble, ſimple & correct ;
Imprime d'abord le reſpect.
A l'entrée un pur encens brûle :
Mon cœur s'émeut à cet aſpect.

Je demande s'il eſt poſſible
D'aller à la Divinité
Offrir un cœur tendre & ſenſible.
« Oui, pour vous elle eſt acceſſible »,
Me dit d'un air plein de bonté
Sa Prêtreſſe, la Vérité.
Elle m'introduit dans le Temple.
La Candeur, la Fidélité,
La Franchiſe, l'Égalité,
Sont les vertus qu'on y contemple.
La Déeſſe y voit les Mortels
A l'envi ſe donner l'exemple
Du zèle à ſervir ſes Autels.
Leurs voix la célèbrent ſans ceſſe ;
Leurs cœurs lui préſentent des vœux :
Comme l'amour elle a ſes feux,

Mais

Digitized by Google

Mais tempérés par la ſageſſe.
Son Sanctuaire étoit orné
De nœuds de fleurs, & de guirlandes;
Son Autel entouré d'offrandes,
Son front de roſes couronné.
Je me proſterne, je l'adore,
Epris des ſes charmes ſecrets,
Même avant d'avoir vu ſes traits;
Qu'un voile me cachoit encore.
« O Divinité que j'implore!
Découvre à mes yeux tant d'attraits »;
Elle m'exauce, & ſon viſage
Se dévoile dans ce moment.
Jugez de mon raviſſement
Quand je reconnus votre image.

Digitized by Google

DISCOURS EN VERS

SUR LA FORCE ET LA FOIBLESSE DE L'ESPRIT HUMAIN;

Lu à l'Assemblée publique de l'Académie Françoise, le 22 Décembre 1763, jour de la réception de l'Auteur.

Quand je compare à ces globes sans nombre,
A ces soleils dans le ciel suspendus,
Le grain de sable informe, aride, & sombre
Où l'Homme & l'Ours habitoient confondus;
Humilié de la foiblesse humaine,
Laissant errer mes yeux autour de moi,
Je me demande: Est-ce là le domaine
Où la Nature avoit placé son Roi?

Et si l'enceinte où s'épuise ma vue,
Le cercle étroit que décrivent mes yeux,
Et dont j'ai fait la limite des Cieux,
N'étoit encor qu'un point dans l'étendue;
Loin des soleils qu'observa Cassini,

Digitized by Google

Si l'Eternel a, de ſes mains fécondes,
Laiſſé tomber des millions de mondes,
Les a ſemés dans l'eſpace infini;
Dans cet eſpace immenſe, inacceſſible,
Où te chercher, atôme imperceptible,
Monde terreſtre? & nous, ſes habitans,
Que ſommes-nous dans l'eſpace & le tems?
Que peut, hélas! ce corps foible & fragile?
Dans tous ſes ſens quelle imbécillité!
Dans les reſſorts qui meuvent cette argile,
Que de rudeſſe & d'indocilité!
Dans la raiſon, dont cette ame eſt ſi fière,
Que d'imprudence & de futilité;
Et combien peu de force & de lumière!
Tout ici-bas n'eſt donc que vanité!

Et cependant voyez l'homme en ſa ſphère:
Voyez, amis, cet être ingénieux,
De la Nature émule induſtrieux,
L'étudier au moment qu'elle opère;
Suivre ſon cours, épier ſon deſſein,
Et de ſes loix dévoilant le myſtère,
Lui dérober les arts pris dans ſon ſein.

Comme il ajoute à l'inſtinct qu'il imite!
Comme il ſait même à ſes foibles reſſorts
Aſſocier des mobiles plus forts,
Et de ſes ſens reculer la limite!

Digitized by Google

Armé du fer que ſes mains ont battu ;
De quelle audace oſant livrer la guerre
Aux animaux, fiers tyrans de la terre,
Vainqueur du tigre à ſes pieds abattu,
De ſa dépouille il marche revêtu !
Comme il ſait même à ſes loix deſpotiques
Aſſujettir des monſtres domeſtiques ;
Soumettre au frein le courſier belliqueux ;
Plier au joug, ſous ſa main menaçante,
Du fier taureau la tête mugiſſante,
Et partager ſes travaux avec eux !

Si l'homme eſt grand, c'eſt par ce don ſi rare
De ſuppléer à la Nature avare :
C'eſt quand le feu, ce fléau menaçant,
De l'homme ſeul eſclave obéiſſant,
Vient dans ſes mains amollir & diſſoudre
Ce fer, bientôt le rival de la foudre,
Ce fer terrible, & des préſens des Cieux
Le plus funeſte & le plus précieux.

Si l'homme eſt grand, c'eſt quand lui-même en butte
Aux élémens contre lui déchaînés,
Par ſes travaux il réſiſte à ſa chûte,
Qu'en un palais il transforme ſa hute ;
Et qu'il apprend aux marbres étonnés,
A ſe ſuſpendre, en voûte façonnés :

Digitized by Google

C'eſt quand il oſe élever ſur les ondes
Un pont flottant qui joigne les deux Mondes ;
Et commander à l'humide élément,
Sous ſes vaiſſeaux, de fléchir mollement ;
Tenir les vents enchaînés dans la toile ;
Franchir les mers ſur la foi d'une étoile ;
Et ſi le ciel s'obſcurcit un moment,
Au fer mobile, animé par l'aimant,
Laiſſer le ſoin de conduire la voile.

Si l'Homme eſt grand, c'eſt quand des végétaux
Etudiant les vertus & les vices,
Il adoucit leurs ſauvages prémices,
Et qu'il enſeigne aux vallons, aux côteaux,
A ſe changer en jardins de délices ;
Qu'en feu liquide il réſout les métaux ;
Qu'il décompoſe un mélange adultère ;
Et que des ſels épurant les cryſtaux,
Il rend pour lui leur poiſon ſalutaire :
C'eſt quand d'un œil qui ſonde l'infini,
D'un pole à l'autre il meſure l'eſpace,
Et que du globe obſervant la ſurface,
Sur les deux flancs il le montre applani.
C'eſt lors qu'enfin, dans ſa frêle ſtructure,
Sa main légère & ſon regard ſubtil
Sait démêler juſques au moindre fil
De ces réſeaux tiſſus par la Nature.

Digitized by Google

Eſt-ce à l'inſtinct, ſecondé du haſard,
Que l'homme a dû ces prodiges de l'art ?
Non, c'eſt à toi, compagne du génie,
Raiſon céleſte, immortelle Uranie.
Mais l'infidèle, enclin à te trahir,
Porte avec lui ta ſecrète ennemie ;
Et dans tes droits ſouvent mal affermie,
A ta rivale on te voit obéir.

Fille des ſens, aimable enchantereſſe,
Vive & féconde Imagination,
Qui ſe défend de ta ſéduction ?
Tu captivois les Sages de la Grèce,
Tu les trompois, ces crédules amans.
Pour la Nature ils prenoient tes fantômes ;
Pour ſon Hiſtoire, ils donnoient tes romans ;
L'un dans ton ſein puiſoit ſes élémens,
L'autre à ton gré combinoit ſes atômes.
Chacun ſe livre à tes ſonges divers :
Par une ſecte, une ſecte eſt chaſſée ;
Par une erreur, une erreur effacée :
Chaque ſyſtême eſt un nouveau travers ;
Et du Portique, en paſſant au Lycée,
Vous vous trouvez dans un autre univers.

Et toutefois quel reſpect fanatique,
Pour ces erreurs, n'ont pas eu nos aïeux ?
Malheur à qui leur deſſille les yeux ;

Digitized by Google

Malheur à qui touche à l'idole antique.
Si Copernic oſe briſer les cieux
De Ptolomée, il brave le tonnerre.
Si Galilée oſe apprendre à la terre
Qu'elle décrit un orbe ſpacieux,
Ce Galilée eſt un audacieux
A qui le ciel veut qu'on livre la guerre.
Que de combats n'en a-t-il pas coûté
Pour nous tirer de notre vieille enfance ?
Comme un fléau le vrai fut redouté ;
Et contre lui l'homme étoit en défenſe.

Bacon parut dans ces tems orageux.
Des préjugés ennemi courageux,
Sur la phyſique il jette un œil ſévère.
C'eſt un abîme où d'écueil en écueil
Il voit flotter l'ignorance & l'orgueil :
A la lueur trompeuſe & paſſagère
Des feux volans répandus dans la nuit,
Il voit voguer l'opinion légère,
Qu'un ſouffle élève, & qu'un ſouffle détruit.

« Où ſommes-nous, dit-il ? quelle démence
Nous fait errer ſur cette mer immenſe,
Sans gouvernail, & dans l'obſcurité ?
Ployons la voile où finit la clarté.
C'eſt bien aſſez qu'une vaine imprudence
Ait égaré l'Univers deux mille ans.

Digitized by Google

Sachons douter. La tardive évidence
Veut qu'on la suive, & non qu'on la devance ;
Et la raison doit marcher à pas lents ».

Mais des mortels peut-être le plus digne
De l'éclairer, l'égara de nouveau.
Lui qui, joignant le compas au niveau ;
De l'évidence avoit tracé la ligne,
Descarte oublie & sa règle & ses loix :
Il s'abandonne à l'attrait du génie,
Se fait un monde, & disposé à son choix
De la matière à son gré définie.
Son plan, sublime en sa témérité,
Honoroit trop la foible humanité.
Avec nos sens, & du point où nous sommes ;
De ce grand tout saisir l'immensité :
Projet hardi, mais en vain médité ;
Digne d'un Dieu, mais trop grand pour des hommes !
Newton, plus sage en sa timidité,
Autour de lui chercha la vérité.
Il a saisi le fil du labyrinthe ;
Mais pas à pas il s'avance avec crainte,
Et pénétré d'un juste étonnement,
Il suit des faits le long enchaînement.
Dans sa retraite, asyle du silence,
En mesurant les Cieux, il les balance.
Tout est soumis à la commune loi ;
Tout, dans le monde, attire tout à soi.

Digitized by Google

Que tour-à-tour la mer s'enfle & s'affaisse ;
La même cause & l'élève & l'abaisse.
Qu'une comète aux cheveux enflammés ;
Ait fait pâlir nos aieux alarmés,
Comme ils trembloient au retour d'une éclipse
L'homme aujourd'hui la voit, sans s'effrayer ;
Hâter sa course, & tracer cette ellipse
Dont le soleil est le brûlant foyer.

Poursuis, mortel ; sur la Nature entière
Il t'est permis d'étendre tes regards ;
De calculer sa marche & ses écarts ;
D'analyser un rayon de lumière.
Mais garde-toi de sonder les secrets
Que Dieu dérobe à tes yeux indiscrets ;
De demander à la cause première,
Quel fut son plan, ni quels sont ses décrets.

Je crains sur-tout un savant dogmatique,
Qui, d'un air grave & d'un pas méthodique,
Me fait marcher dans une obscure nuit,
En m'annonçant la clarté qui le fuit.

Rêveurs profonds, dans l'essence des choses,
Avec quel sens croyez-vous pénétrer ?
Par quel détour m'y ferez-vous entrer ?
us éprouvons les effets ; mais les causes,
eut les voir ? qui peut les démontrer ?

Digitized by Google

Le mouvement, la durée, & l'espace,
Sont un chaos ténébreux & profond
Où mon esprit s'abîme & se confond.
De la matière on touche la surface;
Mais qui jamais en a sondé le fond?
L'Être enveloppe à nos yeux sa substance
D'un voile épais; & depuis que l'on pense,
Fixe & mobile autour du même point,
Le cercle étroit de l'exacte évidence
Tourne sans cesse & ne s'élargit point.
Je vis, je sens, un Dieu m'a donné l'être;
Je ne sais quoi, que j'appelle des corps,
Ebranle en moi je ne sais quels ressorts:
Voilà, je crois, tout ce qu'on peut connoître
De soi, du monde, au-dedans, au-dehors.
Des vérités (1) voilà quel est le nombre.
Graves Docteurs, en avez-vous appris
Une de plus? vous nous en donnez l'ombre,
L'illusion règne dans vos écrits.
Embellissez du moins cette chimère.
Souvent Platon est menteur comme Homère;
Mais il en a le brillant coloris.

Triste Charon, tu n'as peint que toi-même,
En t'affligeant sur les malheurs d'autrui.
Plus ingénu, Montagne, sans système,
Nous a peint tous en nous parlant de lui.

(1) On ne parle ici que des vérités philosophiques.

Digitized by Google

J'aime un censeur qui fait un badinage
De ses leçons : c'est l'adresse du sage.
L'homme est farouche ; il faut l'apprivoiser.
Il est enfant ; il le faut amuser.
Ne m'offrez donc qu'un miroir véridique,
Qui, sans flatter, corrige en imitant.
Peintre infidèle, injurieux critique,
S'il me noircit, je le brise à l'instant.

Docteurs amers, votre triste sagesse
N'est point la mienne, & je m'en applaudis.
Un Dieu, sans doute, avec plus de largesse,
M'eût pu doter. Quelquefois je lui dis :
« Qui t'empêchoit de me donner des ailes
Comme à l'oiseau qui plane aux champs de l'air ?
Né pour jouir des clartés immortelles,
Etois-je fait pour ramper comme un ver ?
Mixte bizarre & du singe & de l'ange,
D'un feu divin par ton souffle animé,
Les yeux au ciel & les pieds dans la fange,
Par un corps vil devois-je être opprimé ?
De biens, de maux, à quoi bon ce mélange ?
Ah ! plus heureux t'aurois-je moins aimé ?
Pour toi ma plainte est-elle une louange » ?

Puis je reviens ; & pour me consoler,
Je dis : « Voyons, suis-je si misérable ?
Un sort plus doux eût été préférable ;

Digitized by Google

Mais, tel qu'il eſt, me doit-il accabler?
Ramper, voler, ſont au fond même choſe.
Qu'importe, hélas, l'atôme où l'on repoſe?
L'onde, la flamme, ou tel autre élément,
Subtil, épais, clair, obſcur, ſec, humide,
N'eſt bien ou mal que par le ſentiment
Qu'on en reçoit: où la douleur réſide,
Là, tout eſt mal; où le plaiſir préſide,
Là tout eſt bien. Le bœuf & la fourmi,
L'homme & la brute ont le même ennemi;
C'eſt la douleur. Elle eſt un mal, ſans doute:
A la Nature il vient, je ne ſais d'où;
Mais c'eſt le ſeul enfin qu'elle redoute.
Non, tu n'es point un mal, cruelle goutte,
Diſoit un ſage; & ce ſage étoit fou ».

A cela près, tout eſt bien dans le monde.
Pour nos beſoins la Nature eſt féconde.
Qui n'a qu'un ſens, ne connoît qu'un plaiſir;
Mais il ſuffit à qui n'a qu'un deſir.

La taupe, heureuſe en fuyant la lumière,
Dans les ſentiers qu'a creuſés ſon muſeau,
Se dit tout bas: « Que je plains cet oiſeau
Dont le ſoleil éblouit la paupière!
Il fuit la flèche; il trouve le réſeau:
La Mort l'aſſiège; & des Parques funèbres
Sur lui ſans ceſſe eſt levé le ciſeau;

Digitized by Google

Tandis qu'au ſein de ces douces ténèbres,
De mes vieux ans tourne en paix le fuſeau ».

Je ſuis comme elle aveugle en mon eſpèce;
Je le ſais bien; mais faut-il pour cela
Me déſoler, m'injurier ſans ceſſe?
Me ſuis-je fait? me ſuis-je placé-là?
L'homme eſt ſuperbe, il ſe flatte, il s'oublie:
Qu'importe, hélas? Cette utile folie
L'élève ſeule au-deſſus du néant.
Il eſt un nain; il ſe croit un géant.
Laiſſez-le faire: il trouvera bien vîte
De ſa grandeur l'affligeante limite.
C'eſt un malheur d'être foible & léger;
Mais un plus grand, c'eſt de s'en affliger.
Si la fourmi, roulant deux grains de ſeigle,
Croit entaſſer Oſſa ſur Pélion;
Pour la punir de ſa rébellion,
Du haut des Cieux verrons-nous fondre l'aigle
De Jupiter? Pour lui quel ennemi!
Il rit de l'homme, il rit de la fourmi.
Nous ſommes vains; nous ſommes dans la règle.
Altérons-nous ſon repos, ſon bonheur?
Quel intérêt l'engage à nous détruire?
Se venge-t-on de qui ne ſauroit nuire?
Non, la Vengeance eſt fille de la Peur.
Dans les accès d'un zèle atrabilaire,
Vous avez beau m'annoncer ſon courroux:

Digitized by Google

Ce Dieu si bon, que vous nommez jaloux,
Ne se met pas comme vous en colère ;
Et je serai reçu, sans vous déplaire,
Entre ses bras tout aussi bien que vous.
De mon bonheur consolez-vous d'avance.
Pour son plaisir un Dieu m'a fait ; eh bien,
Je tâche aussi qu'il m'ait fait pour le mien.
Il me permet une douce existence.
Il en a fait le prix de l'innocence.
Cueillir des fleurs, en former le lien
Des foibles jours dont il est le soutien,
Ce n'est qu'user des dons qu'il me dispense.
Je vous révolte, & vous voudriez bien
Que, pour l'honneur de votre pénitence,
Il me damnât ; mais il n'en fera rien.

Laissez-nous donc, importuns moralistes,
Jouir en paix ; & cessez d'accuser
Les gens de bien qui savent s'amuser.
En êtes-vous meilleurs, quoique plus tristes ?
Pourquoi changer, par vos froides raisons,
Ma gaîté folle, en un bon sens pénible ?
Nous sommes tous aux petites-maisons.
Le sage ici n'est qu'un fou plus paisible.
Contre lui-même inspirez de l'effroi
A l'envieux qui ne se plaît qu'à nuire,
A ce cœur bas, sans pudeur & sans foi,
A ce brigand qui règne pour détruire,

Digitized by Google

Et dont la force eſt la ſuprême loi.
Mais nous, amis de la nature humaine,
Nous, dont le cœur n'a que de doux penchans;
Contre nous ſeuls aurions-nous de la haine?
Que ferions-nous ſi nous étions méchans?
L'humanité, comme elle a ſes vipères,
Et ſes vautours de rapine altérés,
Et ſes lions de carnage enivrés;
N'a-t-elle pas ſes colombes ſincères,
Et ſes moutons qui paiſſent l'herbe en paix,
Et ſes oiſeaux qui gazouillent au frais?
Pourquoi troubler, par vos plaintes amères,
De nos plaiſirs les lueurs paſſagères?
Ils ſont ſi courts, & ſi peu dangereux!
On les compare à des ombres légères;
Soit: mon ſommeil eſt embelli par eux.
L'amour, le vin, nos amis, nos bergères,
Sont de faux biens; mais ils flattent nos vœux.
Ah! laiſſez-nous ces douceurs menſongères.
Avez-vous peur qu'on ne ſoit trop heureux?

Digitized by Google

ÉPITRE

A Mlle GUIMARD,

Sur les aumônes qu'elle avoit faites dans les grands froids de l'hiver de 1768.

Est-il bien vrai, jeune & belle damnée,
Que du théâtre embelli par tes pas,
Tu vas chercher, dans de froids galetas,
L'humanité plaintive, abandonnée;
Que cette main, qu'on baise nuit & jour,
Verse en secret les tributs de l'amour
Sur l'indigence à languir condamnée?
Quoi! cette Hébé, de roses couronnée,
Qu'environnoit un essaim d'étourdis,
En sœur du pot s'en va, dans un taudis,
Te soulager, famille infortunée!
Elle est, pour toi, l'ange du paradis;
Et tu la crois au moins prédestinée.
Au lieu des Jeux, des Amours & des Ris,
Qui voltigeoient sous ses riches lambris,
Quelle est sa cour? Des marmots en guenille,
Un bon vieillard, une mère, une fille:
A ses genoux je les vois attendris;

Digitized by Google

Les yeux en pleurs, je crois tous les entendre
Bénir le ciel qui la fit belle & tendre.
Tendre! oui, GUIMARD, ſans tes jolis péchés;
Cent malheureux expiroient dans les larmes;
Et leur ſalut eſt le prix de tes charmes.
Oh! que du ciel les deſſeins ſont cachés!
Rien n'eſt plus beau que de vivre en hermite;
Chacun le ſait; cependant il eſt clair
Que ſi GUIMARD eût été Carmélite,
Cent malheureux ſeroient morts cet hiver.
C'eſt donc ce cœur ſi foible & ſi fragile,
Que pour exemple, au prône, on citera!
O charité! vertu de l'Evangile!
Quoi! ton modèle eſt donc à l'Opéra!

Mais quel dommage, hélas! dans la couliſſe
La vertu même eſt, dit-on, comme un vice.
Chère GUIMARD, ton Curé te loura;
En te louant, il t'excommunira.

A ſon dîner, un dévot Moliniſte,
Pour tous ſes goûts indulgent moraliſte,
Blâme les tiens, te damne en digérant,
Et jette à peine un œil indifférent
Sur le malheur d'un voiſin Janſéniſte.
Tu ne connois Molina ni Queſnel;
Mais l'indigent, mais le foible pupile,
Dans ton corſet trouve un cœur maternel.

Digitized by Google

Ame céleſte! & du ciel on t'exile!
Oui, de tes dons Dieu ne fait aucun cas.
Jamais au ciel on ne monte en cadence.
Tu fais le bien; mais tu danſes: tes pas
Sont applaudis ainſi que tes appas.
Depuis David, Dieu ne veut plus qu'on danſe.

Si tu mourois (car ce n'eſt plus le tems
Où le plaiſir rajeuniſſant les Belles,
Leur aſſuroit un éternel printems;
Les Graces même aujourd'hui ſont mortelles):
Si tu mourois, on verroit ton cercueil
Environné de mille Amours en deuil,
Pleurant leur mère; une foule attendrie
De malheureux, à qui tu rends la vie,
Suivroient auſſi ce funèbre convoi;
Mais ton Curé, ni même ſon Vicaire,
Ni du bas-chœur la troupe mercenaire,
Ne marcheroit en heurlant devant toi:
D'encens bénit ſans être parfumée,
Hors du bercail tu ſerois inhumée.

Que fais-je, hélas! j'attriſte les Plaiſirs.
Aime & jouis; ſuis tes goûts, ton caprice;
De tes amans couronne les deſirs;
Mais au malheur tends une main propice.
Comme un ruiſſeau qui roule ſur les fleurs,
Laiſſe couler ta brillante jeuneſſe.

Digitized by Google

Après avoir régné sur tous les cœurs,
Dans cinquante ans un Grand-Carme à confesse
Fera ta paix. Un songe séduisant,
Une erreur tendre, une douce folie,
Peut s'effacer; mais jamais Dieu n'oublie
Qu'on fût sensible, & qu'on fût bienfaisant.

Digitized by Google

ODE

A LA LOUANGE DE VOLTAIRE,

Prononcée par Mlle Clairon, au pied de ſa ſtatue, en 1772.

Tu le pourſuis juſqu'à la tombe ;
Noire Envie ; & pour l'admirer,
Tu dis : *Attendons qu'il ſuccombe,*
Et qu'il vienne enfin d'expirer.
Alors, pardonnant à ſon ombre,
Tu jetteras dans la nuit ſombre,
Des cris de douleur ſuperflus ;
Et, croyant nous faire un outrage,
Tu diras : *L'honneur de votre âge,*
Votre ſeule gloire n'eſt plus.

Ainſi, toujours envenimée,
Parmi les fleurs que tu répands
Sur une cendre inanimée,
Se gliſſent encor tes ſerpens.
Quoi ! d'une généreuſe eſtime
L'offrande pure & légitime
Eſt-elle interdite aux vivans ?

Digitized by Google

Hélas ! pour des cendres éteintes,
Que ſont nos regrets & nos plaintes,
Qu'un vain bruit perdu dans les vents ?

Hâtons-nous de lui rendre hommage ;
François ; & plaignons nos neveux
De n'avoir de lui qu'une image,
Inſenſible objet de leurs vœux.
Rendons-le témoin de ſa gloire :
Juſtes garans de ſa mémoire,
Devançons un lent ſouvenir.
Il reſpire, il peut nous entendre ;
Parlons de lui, ſans plus attendre,
Comme en parlera l'avenir.

Quel moment ! ſi de cette fête
Un cri renverſant les apprêts,
Venoit tout-à-coup en cyprès
Changer le laurier ſur ſa tête !
Hélas ! il eſt ſur le penchant,
Ce bel aſtre dont le couchant
Brille des couleurs de l'aurore.
Il nous a donné de beaux jours ;
Mais ſous l'horizon qu'il colore
Il va ſe plonger pour toujours.

Graces, vertus, raiſon, génie ;
Dont il fut l'organe divin ;

Digitized by Google

Tendre Vénus, ſage Uranie,
Qu'il n'implora jamais en vain ;
Beaux-Arts, dont il fut idolâtre ;
Dieux du Lycée & du Théâtre,
Venez, deſcendez parmi nous.
Digne de la Grèce & de Rome,
Ce jour, qui célèbre un grand homme,
Doit être une fête pour vous.

O VOLTAIRE ! à quelle diſtance
Tu vois, de ton char radieux,
Ramper l'imbécille démence
De tes ennemis odieux !
Ta jeuneſſe, d'un vol agile,
Près de Sophocle & de Virgile,
En prenant l'eſſor s'éleva.
Long-tems Melpomène abattue,
D'un nouvel éclat revêtue,
En te voyant ſe releva.

Du ton ſublime de Corneille
Il a fait parler les Romains.
Racine a formé ſon oreille,
Et mis ſon pinceau dans ſes mains.
Grand comme l'un, quand il veut l'être ;
Moins ſage que l'autre peut-être,
Plus véhément que tous les deux,
Le dirai-je ? encor plus tragique,

Digitized by Google

Dans cet art profond & magique
Il a pénétré plus loin qu'eux.

O combien Mérope, Zaïre,
Electre ont déchiréde cœurs !
Combien d'envieux, tout en pleurs,
Sont tombés aux genoux d'Alzire !
Je les vois, dès long-tems aigris,
Venir insulter par leurs cris
Au chef-d'œuvre heureux qu'il enfante ;
Soudain les voilà consternés :
Aménaïde triomphante,
A son char les tient enchaînés.

Et dans son immense carrière,
Par combien de sentiers nouveaux
Il atteint, ou laisse en arrière,
Ses modèles, ou ses rivaux !
Notre Virgile est notre Horace.
Il est l'Aristote & le Tasse.
Il réunit Pope & Milton.
Tour-à-tour terrible & folâtre,
On l'a vu Sophocle au théâtre,
A table il est Anacréon.

Que la Fontaine & que Molière,
Parmi tant de noms signalés,
Aient eu la gloire singulière
De ne pas se voir égalés ;

Digitized by Google

Quel autre génie au Parnaſſe,
Dont il n'ait au moins pris la place?
Qu'on l'oppoſe aux ſiècles paſſés;
Son ſiècle, au temple de mémoire
N'eût-il apporté que ſa gloire,
Il les aura tous balançés.

O toi, qui ſans doute incrédule
A tant de prodiges nouveaux,
Diras de lui, comme d'Hercule;
Un ſeul n'a pas fait ces travaux;
Ne diviſe point ton hommage,
Poſtérité; ſur cette image
Fixe tes regards incertains;
Vois celui qui dans quinze luſtres,
Egal à vingt hommes illuſtres,
En a ſeul rempli les deſtins.

Dans le labyrinthe du doute
Que de fleurs ne ſème-t-il pas?
C'eſt-là le fil qui ſur ſes pas
A la Raiſon trace la route.
De l'homme qu'il approfondit,
Comme Tacite il nous rendit
L'hiſtoire ſenſible & vivante;
Et préſent aux ſiècles divers,
Sa plume rapide & ſavante
A mis ſous nos yeux l'Univers.

Auſſi

Digitized by Google

Auſſi quel ſillon de lumière
Ce grand homme laiſſe après lui !
Voyez, dans ſa ſource première,
La clarté qui règne aujourd'hui.
Quel autre a plus aidé le monde
A ſortir de la nuit profonde
Où l'erreur l'avoit ſubmergé ?
Quelle main plus libre & plus fière
Ebranla l'immenſe barrière
D'un barbare & long préjugé ?

Opinion, bizarre idole,
Dont l'Univers ſubit la loi,
Moins puiſſante que ſa parole,
En lui tu reconnois ton Roi.
Au milieu de l'erreur commune,
L'homme éloquent eſt ce Neptune
Qui s'élève du ſein des eaux.
Il parle aux vagues mugiſſantes ;
Et les vagues obéiſſantes
Vont expirer ſous les roſeaux.

Ainſi devant lui s'abaiſſèrent
Ces flots accumulés d'erreurs,
Que tant de ſiècles amaſſèrent,
Et d'où naiſſoient tant de terreurs !
Utile au monde qu'il éclaire,
Il a conſacré l'art de plaire
Sur l'autel de la Vérité.

Digitized by Google

Mais plus que la Vérité même,
C'eſt toi qu'il révère & qu'il aime;
Intéreſſante Humanité!

O vous qu'il ennoblit encore
Après vous avoir éclairés;
Vous qu'il venge, vous qu'il honore;
Hommes de génie, accourez.
Qui jamais avec ce courage,
Du roſeau plié par l'orage,
Oſa ſe déclarer l'appui?
Infortune errante ou captive,
Innocence foible & craintive,
Qui vous embraſſa comme lui?

Toi, qui ſous le glaive abattue,
Devenois l'opprobre des loix,
Famille innocente (1), à ma voix
Viens, tombe au pied de ſa ſtatue.
Qu'importe de feintes douleurs?
Qu'importe les frivoles pleurs
Qu'il a fait répandre au théâtre?
Ce ſont tes pleurs qu'il a taris,
Qui rendront le monde idolâtre
De ſon ame & de ſes écrits.

De nos bons Rois modèle auguſte,
Henri, le plus doux des vainqueurs,
Simple & grand, magnanime & juſte,

(1) Les Calas.

Digitized by Google

Tu vis à jamais dans nos cœ rs.
Mais ſans ajouter à ta gloire,
Ton Poëte rend ta mémoire
Plus chère à nos derniers neveux.
Sous un pinceau qui nous enchante,
Ton image encor plus touchante,
Reçoit plus d'encens & de vœux.

Et qui ſait ſi ſa voix ſenſible,
En frappant l'oreille des Rois,
N'a point, par un charme invincible,
Adouci leurs mœurs & leurs loix?
L'humanité moins opprimée,
Déjà par l'eſpoir ranimée,
Le bénira peut-être un jour,
En voyant ſes maux à leur terme;
D'avoir ſemé cet heureux germe
De paix, de concorde & d'amour.

Que fais-je? Où m'emporte mon zèle?
Et daignera-t-il l'avouer?
Une voix ſi foible avoit-elle
Acquis le droit de le louer?
Pardonne à la reconnoiſſance,
Grand homme: un modeſte ſilence
N'eſt que le recours des ingrats.
Laiſſe-nous, de tant de merveilles,
Jouir enſemble; & de tes veilles
Viens te repoſer dans nos bras.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉPITRE AU ROI

SUR

L'INCENDIE DE L'HOTEL-DIEU,

En 1772.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE (1).

CE n'eſt pas ſeulement le vœu des pauvres, mais le vœu du Public, celui des Magiſtrats, & celui de l'Adminiſtration même de l'Hôtel-Dieu, qu'on a exprimé dans cette Epître.

Il eſt des maux que tout le monde voit, & dont tout le monde gémit, mais auxquels il eſt ſi difficile d'apporter remède, que perſonne n'oſe y penſer; & à moins de quelque accident qui vienne forcer les obſtacles, ou donner à la volonté publique le courage de les franchir, on les ſuppoſe inſurmontables, & on cède à ce qu'on appelle une cruelle néceſſité.

(1) Cette Préface accompagnoit l'Épître, lorſqu'elle fut préſentée au Roi: je fus autoriſé à les faire imprimer enſemble. Ce fut là comme le ſignal de cette réclamation univerſelle qui éclata en faveur des pauvres, & dont enfin nous voyons les heureux effets.

Digitized by Google

Peut-être auſſi en eſt-il des grandes révolutions comme des grandes vérités : il faut que le tems les mûriſſe.

L'incendie de l'Hôtel-Dieu en 1737, fit penſer un moment à la faute qu'on avoit faite, de placer au centre de Paris, dans l'endroit le plus reſſerré, un hôpital qui devoit recevoir tous les pauvres malades qui s'y préſenteroient, & qui, pour cela, demandoit un grand eſpace & un air libre & pur. On ſouhaita qu'il fût poſſible de le placer ailleurs, mais on ne fit que le ſouhaiter ; & rien n'ayant changé depuis, il a péri à l'Hôtel-Dieu plus de cent mille hommes (1), qu'on auroit pu ſauver en changeant leur aſyle.

---

(1) Il meurt tous les ans 8000 malades à l'Hôtel-Dieu, dont il ſeroit très-poſſible de ſauver la moitié.

A la Charité de Paris, il meurt un huitième des malades ; à l'Hôpital de Verſailles un neuvième ; aux Hôpitaux de Londres à-peu-près autant.

A l'Hôtel-Dieu de Lyon un quatorzième. A l'Hôtel-Dieu de Paris un quart.

Tel étoit, en 1772, le réſultat des inſtructions que j'avois recueillies.

Digitized by Google

L'incendie du 30 décembre 1772, a fait une impreſſion plus vive & plus profonde. Il ſemble que le bandeau de l'habitude, qui laiſſe à peine entrevoir les vieux abus, ſoit tombé. Non-ſeulement le danger du feu, pour l'un des quartiers de Paris où les rues ſont les plus étroites, les édifices les plus preſſés, les plus hauts, les plus combuſtibles, mais tous les inconvéniens attachés à cet emplacement ont ſoudain frappé les eſprits. Le cri général a été qu'on ſauve les malades, & que l'Hôpital ſoit brûlé. Toutes les voix ſe ſont réunies pour demander qu'on bâtît un nouvel Hôtel-Dieu hors de la ville & dans un lieu ſain; un grand nombre de citoyens ont même offert le centuple de leur aumône, ſi cela étoit décidé.

D'où peut venir, dans l'intervalle de trente-cinq années, cette différence de zèle? C'eſt qu'à meſure que les eſprits s'éclairent, les mœurs ſe bonifient; que les ſentimens d'humanité ſuivent le progrès des lumières; que la Nature reprend ſes droits en même

Digitized by Google

tems que la raiſon ; que plus l'homme apprend à penſer, mieux il connoît le prix de l'homme ; que l'intérêt particulier, mieux entendu, remontant vers ſa ſource, ſe rapproche du bien public & de l'intérêt général ; qu'enfin, les principes de la ſociété, plus développés & mieux approfondis, nous rendent plus chers & plus ſacrés tous les objets qui l'intéreſſent.

Mais quoique ce zèle ſi tendre ſe ſoit manifeſté dans toutes les claſſes de citoyens, ne diſſimulons pas que l'exemple en a été donné par les perſonnes recommandables qui préſident à l'ordre public. Tant que l'incendie a duré, tant qu'il a menacé d'étendre ſes ravages, le Sacerdoce, le Militaire, la Magiſtrature, la Police, l'Ordre Municipal, ont vu leurs chefs occupés ſans relâche, les uns à faire ſecourir les malheureux qui périſſoient, les autres, à leur procurer des aſyles & des ſecours : l'égliſe de Notre-Dame a été leur premier refuge. C'eſt au pied des autels que la Charité a offert à la Religion le ſpectacle le plus digne d'elle,

Digitized by Google

une foule d'hommes empreſſés à ſervir & à ſoulager leurs ſemblables, tandis qu'au dehors, une multitude encore plus généreuſe, ſe dévouant au bien public, expoſoit ſa vie au milieu des flammes pour en arrêter les progrès.

Les étrangers, témoins de ces effets, & d'une police ſans exemple, ont avoué que par-tout ailleurs un pareil incendie eût fait les plus affreux ravages; & que dans aucun pays du monde, l'humanité n'eût fait, pour le ſalut des pauvres, de plus incroyables efforts. Mais le zèle ne s'eſt pas borné au ſoin de les ſauver & de les ſecourir: revenu du premier effroi que l'incendie avoit cauſé, on a réfléchi ſur des maux plus conſtans où leur ſituation les expoſe; & tout un peuple s'eſt écrié qu'il falloit bâtir l'Hôtel-Dieu au-deſſous de Paris, dans un eſpace libre, où le malade pût reſpirer.

Il n'eſt perſonne qui ne frémiſſe d'horreur & de pitié en voyant, au milieu d'une ville opulente, un Hôpital où les malades ſont au moins quatre dans un même lit. La ſeule

Digitized by Google

idée de l'incommodité que les angoiſſes, les cris, les plaintes de ces malheureux, leur cauſent réciproquement, de l'impoſſibilité de repoſer un ſeul inſtant l'un à côté de l'autre, du tourment de cette inſomnie, dans un état où la nature foible & ſouffrante appelle le ſommeil; cette ſeule idée eſt épouvantable. L'homme robuſte & ſain ne réſiſteroit pas à une épreuve ſi violente. Auſſi voit-on les femmes, qui en pleine ſanté vont faire leurs couches à l'Hôtel-Dieu, par la ſeule incommodité d'être fix dans un lit, y tomber dans une langueur dont leurs enfans ſont frappés avant que de naître.

Mais combien plus effrayant encore doit être le tableau de ce mélange d'infirmités & de ſouffrances, dans un lieu où ſe raſſemblent la frayeur, le dégoût, la compaſſion mutuelle, & l'image toujours préſente de l'agonie & de la mort! Les pauvres de Paris ſont tous perſuadés qu'on ne les porte à l'Hôtel-Dieu que pour ſouffrir & pour mourir: auſſi les a-t-on vus cent fois, privés de tout ſecours dans leur miſérable demeure, frémir au nom de ce

Digitized by Google

refuge, & conjurer ceux qui le leur propoſoient, de les laiſſer expirer en paix. Mais lorſque la néceſſité force le malade à s'y rendre, ſa femme, ſes enfans, jettent les mêmes cris que ſi on le portoit au tombeau.

Ce n'eſt pas que tous les ſecours n'y ſoient prodigués aux malades : les remèdes, la nourriture, tout y eſt excellent; toutes les reſſources de l'art y ſont employées; des femmes dont la piété anime le zèle & ſoutient le courage, ces femmes, vraiment fortes, veillent ſans ceſſe pour le ſervice & le ſoulagement de ces malheureux dont les jours leur ſont confiés. Le manque d'eſpace, le mauvais air, le trop petit nombre de lits, inconvénient auxquels il eſt impoſſible de remédier ſans changer le lieu, ſont les ſeuls vices d'un établiſſement ſi précieux à l'humanité, & qu'ils ont rendu ſi funeſte.

Il ne faut pas croire que l'habitude ait endurci le cœur des hommes reſpectables auxquels l'adminiſtration de l'Hôtel-Dieu eſt confiée : témoins des maux dont nous

Digitized by Google

gémiſſons, ils en gémiſſent comme nous ; mais quand il s'agit d'y remédier, les difficultés ſe multiplient, l'opinion les exagère, la prétendue impoſſibilité de les vaincre produit le découragement. Mais en eſt-il aucune de réellement invincible ? c'eſt ce que je ne puis penſer. La crainte que, ſi l'Hôtel-Dieu n'eſt plus au centre de Paris, & à côté de la cathédrale, la charité qui le ſoutient ne ſe ralentiſſe, eſt une crainte vaine. Dans toutes les grandes villes de l'Europe, dans toutes celles du royaume, les Hôpitaux ſubſiſtent ; & on les a placés le plus commodément poſſible, ſans faire aux citoyens l'injure de penſer qu'il fallût mettre ſous leurs yeux l'objet de leur compaſſion.

Le motif impoſant de laiſſer l'Hôtel-Dieu près de ſes Adminiſtrateurs, eſt déſavoué par eux-mêmes : ils rougiroient que l'on pût croire que le foible intérêt d'épargner leurs pas, & de leur rendre moins pénible l'exercice de leur fonction, mît obſtacle à un changement que le bien public & l'humanité ſollicitent.

Digitized by Google

Mais on demande, où placer l'Hôtel-Dieu ? Où le placer ? Par-tout où les malades pourront avoir un espace assez vaste, des eaux saines, & un air pur. N'a-t-on pas trouvé où placer les Invalides, & tant d'autres monumens de la piété de nos Rois ?

La seule difficulté solide, est celle des fonds nécessaires pour ce nouvel édifice. Mais Saint Sulpice a été bâti, l'Ecole Militaire a été bâtie, Sainte Geneviève va bientôt l'être; & les dépenses de ces édifices n'ont point été un fardeau pour l'État. Ils ont été élevés lentement, peut-on me dire encore. Mais qu'un fonds annuel & solide soit consacré à la construction du nouvel Hôtel-Dieu, & qu'on propose des actions pour le remboursement successif des avances; j'ose croire que ce moyen de venir au secours des pauvres sera saisi avec ardeur.

Mais indépendamment de la valeur réelle des bâtimens & du terrein qu'ils occupent actuellement, n'a-t-on pas encore une ressource ? Une partie des revenus de l'Eglise sont employés à élever des temples : la

Digitized by Google

réſerve des économats y eſt deſtinée ſpécialement; & n'eſt-ce pas un temple que l'aſyle des malheureux, que la Religion appelle les membres de Jéſus-Chriſt?

Enfin, quelque difficulté qu'on oppoſe à la conſtruction du nouvel Hôtel-Dieu, la ſituation de celui-ci, eſt, tous les ans, la cauſe de la perte d'une multitude de citoyens; & à quelque prix que ce ſoit, il faut ſauver tant de milliers de victimes, ſelon cette grande maxime, que le ſalut du peuple doit être la ſuprême loi.

Digitized by Google

LES PAUVRES DE PARIS,

AU ROI.

ÉPITRE

SUR L'INCENDIE DE L'HOTEL-DIEU,

En 1772.

Tu te ſouviens, grand Roi, de ce jour d'allégreſſe,
Où tu vis de ton Peuple éclater la tendreſſe,
Quand du bord du tombeau par nos vœux rappelé,
Tu rendis l'eſpérance à l'Etat déſolé,
Et qu'à la douleur ſombre où tomboit cet empire,
Succéda de l'amour le plus touchant délire;
Tu t'en ſouviens: jamais peut-il être oublié,
Ce beau jour, qu'à LOUIS Titus eût envié?

Eh bien, dans ces tranſports où l'ame ſe déploie,
Au milieu des éclats de la publique joie,
En traverſant ces murs étincelans de feux,
En entendant le ciel retentir de nos vœux,
Qui t'attendrit le plus? ou l'élite brillante
Des citoyens heureux d'une ville opulente,

Digitized by Google

Ou ce Peuple accourant, à flots amoncelés,
Au-devant des courſiers à ton char attelés ?

Ah ! de ce Peuple obſcur, qui n'a rien à prétendre,
L'amour bien plus naïf, eſt auſſi bien plus tendre !
Et de cet amour pur les gages ſolemnels,
Firent couler des pleurs de tes yeux paternels.

C'eſt au nom de ces pleurs que ce Peuple t'implore.
Son aſyle eſt détruit ; la cendre en fume encore ;
Mais, s'il oſe à tes pieds l'avouer en ſecret,
Il l'a vu conſumer, & l'a vu ſans regret.

Quoi ! de la piété ce monument célèbre !...
Ce monument n'étoit qu'une priſon funèbre,
Du pauvre languiſſant ſépulcre anticipé,
Des ombres de la mort toujours enveloppé.

Permets que l'indigence, à ſouffrir deſtinée,
T'apprenne à quel ſupplice elle étoit condamnée.
O toi, qui fus bon, même envers tes ennemis,
Regarde tes ſujets, tes enfans, & frémis.
Dans un lit de douleur, où leurs cris ſe répondent,
Où d'un ſouffle mortel les vapeurs ſe confondent,
Viens les voir entaſſés, les mourans ſur les morts,
L'un d'un affreux délire éprouvant les tranſports,
L'autre, qu'un feu plus lent auprès de lui conſume,
Ceux dont le cœur ſe glace, ou dont le ſang s'allume,
Tous reſpirant un air qui, chargé de poiſon,
Eſt d'un gouffre empeſté l'horrible exhalaiſon.

Digitized by Google

Sur son lit, près de lui, dans ses bras, à toute heure,
Chacun d'eux voit mourir, en attendant qu'il meure.
Cherche en vain dans ses maux un pénible sommeil,
Ou ne dort qu'en rêvant aux horreurs du réveil.

Tel est, grand Roi, tel est ce refuge effroyable.
De nos calamités c'est la plus incroyable;
Mais Paris, qui la voit, l'atteste en gémissant.
Tu l'ignorois. Jamais ton cœur compatissant
N'eût souffert ces horreurs dont frémit la Nature,
Dont l'Europe s'indigne, & dont le Ciel murmure.
Il a permis enfin que ces murs ténébreux
Fussent, pour nous venger, dévorés par les feux;
Et le Pauvre, échappé de cet affreux repaire,
Du milieu des débris, tend les bras vers son père.

Accorde à nos douleurs un asyle, où du moins,
Ton Sujet, en mourant, puisse bénir tes soins.
Un Roi juste suffit à l'opulent paisible;
Mais le Pauvre a besoin d'un Roi tendre & sensible.
Tu l'es; nous le savons. Fais-nous donc respirer.
Que sans horreur du moins nous puissions expirer.
Nous bénirons le règne où le ciel nous fit naître;
Et nos derniers soupirs seront pour notre maître.

Hélas! un bruit affreux se répand: on nous dit
Que d'un zèle aveuglé l'erreur & le crédit
Nous condamne à rentrer dans ces prisons infectes;
Que sa voix à la Cour rend nos plaintes suspectes;

Digitized by Google

Qu'à prolonger nos maux ce faux zèle attaché,
Craint, s'ils sont moins cruels, qu'on en soit peu touché,
Et dit, qu'en nous voyant dans un plus doux asyle,
On n'auroit plus pour nous qu'une pitié stérile.
Charité meurtrière ! à quel prix, juste Dieu ;
Tu nous vendrois tes dons dans ce funeste lieu !
Eh quoi ! pour émouvoir notre douce Patrie,
Faut-il donc l'art cruel des tyrans d'Etrurie,
Et sans l'affreux tourment, par Mezance inventé (1),
Le Pauvre, trop heureux, sera-t-il rebuté ?
Non, François, cette crainte est pour vous une injure,
Vos cœurs en sont blessés, l'Humanité l'abjure,
La Piété publique aujourd'hui la dément.
Ne vois-tu pas, grand Roi, Paris dans ce moment,
A pleines mains sur nous répandre ses largesses ?
Mais quand nous périrons au milieu des richesses,
Qu'aura servi le zèle ? Et d'un air infecté
L'opulent citoyen sera-t-il respecté ?
Et la contagion de nos murs exhalée,
Et dans l'eau salutaire une peste mêlée,
Et d'un impur limon tout un peuple abreuvé,
Et tout ce peuple enfin justement soulevé
Du danger volontaire ou sans cesse on l'expose,
Ne font-ils pas trembler la voix qui t'en impose ?

---

(1) Mezance, Roi d'Etrurie, faisoit attacher un vivant avec un mort.

Digitized by Google

Cruels ! de la Nature épargnez les bienfaits.
Une eau saine, un air pur, sont des dons qu'elle a faits
Au riche, à l'indigent, à tout ce qui respire.
Rends-nous ces biens, grand Roi. Que ton aimable empire
Par un crime public cesse d'être souillé.
De défense & d'appui le Pauvre est dépouillé :
Ses larmes, & ton cœur, sont sa seule espérance,
Entends nos foibles voix, cède aux vœux de la France,
Et proscris cet abus, pire que les fléaux,
D'entasser les vivans dans de vastes tombeaux.

Digitized by Google

ÉPITRE
DE M. DE VOLTAIRE
A M. MARMONTEL,
HISTORIOGRAPHE DE FRANCE.
1774.

Mon très-aimable ſucceſſeur,
De la France Hiſtoriographe,
Votre indigne prédéceſſeur
Attend de vous ſon épitaphe.

Au bout de quatre-vingts hivers,
Dans mon obſcurité profonde,
Enſeveli dans mes déſerts,
Je me tiens déjà mort au monde:
Mais ſur le point d'être jetté
Au fond de la nuit éternelle,
Comme tant d'autres l'ont été,
Tout ce que je vois me rappelle
A ce monde que j'ai quitté.
Si vers le ſoir un triſte orage
Vient ternir l'éclat d'un beau jour,

Digitized by Google

Je me ſouviens qu'à votre Cour
Le tems change encor davantage.
Si mes paons, de leur beau plumage,
Me font admirer les couleurs,
Je crois voir vos jeunes Seigneurs
Avec leur brillant étalage,
Et mes coqs-d'inde ſont l'image
De leurs peſans imitateurs.
De vos courtiſans hypocrites
Mes chats me rappellent les tours;
Les renards, autres chatemites,
Se gliſſant dans mes baſſes-cours,
Me font penſer à des Jéſuites.
Puis-je voir mes troupeaux bêlans,
Qu'un loup impunément dévore,
Sans ſonger à des conquérans
Qui ſont beaucoup plus loups encore?

Lorſque les chantres du printems
Réjouiſſent de leurs accens
Mes jardins & mon toit ruſtique,
Lorſque mes ſens en ſont ravis,
On me ſoutient que leur muſique
Cède aux bémols des Monſignis,
Qu'on chante à l'Opéra-comique.

Quel bruit chez le peuple Helvétique!
B** arrive; on eſt ſurpris:
On croit voir Pallas ou Cypris,

Digitized by Google

Ou la Reine des immortelles;
Mais chacun m'apprend qu'à Paris
On en voit cent presque aussi belles.

Je lis cet éloge éloquent
Que Thomas a fait savamment
Des Dames de Rome & d'Athène:
On me dit: partez promptement,
Venez sur les bords de la Seine;
Et vous en direz tout autant
Avec moins d'esprit & de peine.

Ainsi, du monde détrompé
Tout m'en parle, tout m'y ramène:
Serois-je un esclave échappé,
Qui porte encore un bout de chaîne?
Non, je ne suis point foible assez
Pour regretter des jours stériles,
Perdus, bien plutôt que passés,
Parmi tant d'erreurs inutiles.

Adieu. Faites de jolis riens,
Vous encor dans l'âge de plaire,
Vous que les Amours & leur mère
Tiennent toujours dans leurs liens.

Nos solides Historiens
Sont des auteurs bien respectables;
Mais à vos chers concitoyens,
Que faut-il, mon ami? des fables.

RÉPONSE

Digitized by Google

RÉPONSE
DE M. MARMONTEL,
A M. DE VOLTAIRE.

AINSI par vous tout s'embellit ;
Ainſi tout s'anime & tout penſe :
Divine & féconde influence
Du beau feu qui vous rajeunit !

Pour vous l'âge n'a point de glaces ;
Les fleurs ſont de toute ſaiſon :
Enfant, vous orniez la Raiſon ;
Vieillard, vous couronnez les Graces.

Quand vous parcourez vos hameaux,
La joie avec vous ſe promène.
Par-tout, dans votre heureux domaine,
Vos ſemblables ſont vos égaux :
Le ſoin de ſoulager leur peine
Vous fait oublier tous vos maux ;
Et pour mieux égayer la ſcène,
Vous obſervez vos animaux
Avec les yeux de la Fontaine.

Digitized by Google

Oui, le monde est tel à-peu-près
Que vous en tracez la peinture :
L'art doit causer peu de regrets
A qui jouit de la Nature.

Elle a de sublimes erreurs ;
Et l'Art n'a que de vains caprices.
Elle est si belle en ses horreurs !
Et l'Art est si laid dans ses vices !
Croyez-moi, vos renards, vos loups,
Sont bien moins cruels que les nôtres ;
Et nos chiens, soit dit entre nous,
Sont moins vigilans que les vôtres.

De La Ruette & de Clerval
Grétry fait briller le ramage ;
Mais le Rossignol, leur rival,
De leurs chansons vous dédommage.

Ne croyez pas tous les récits.
De Thomas, les traits adoucis,
Ont eux-mêmes flatté nos Dames.
Près de N** il étoit assis
Lorsqu'il fit de si belles ames :
Sur la Vénus de Médicis
Il nous a peint toutes les femmes.

Des B***! ah, qu'il est loin
Le tems où l'on en comptoit mille !
Notre pays, j'en suis témoin,

Digitized by Google

N'eſt plus en beautés ſi fertile.
On eſt plus jolie à préſent,
Et d'un minois plus ſéduiſant
On a les piquantes fineſſes ;
Mais du *beau* les tems ſont paſſés.
De Nymphes, il en eſt aſſez ;
Mais nous n'avons plus de Déeſſes.

Cependant Paris doit avoir
Pour vous encore aſſez de charmes ;
Et quand Zaïre, ſur le ſoir,
Le remplit de tendres alarmes,
Il vous ſeroit doux de le voir
Applaudir & verſer des larmes.
Ne dédaignez pas les honneurs
Que l'on décernoit aux Corneilles ;
Venez : nos tranſports & nos pleurs
Sont un digne prix de vos veilles.

Ah ! ſi j'approchois des grandeurs,
Je dirois bien que c'eſt dommage
Que vous n'adoriez qu'une image ;
Qu'il eſt d'innocentes faveurs
Qu'on peut accorder à votre âge,
Et qu'on devroit changer l'uſage
De baiſer par ambaſſadeurs (1).

(1) Une Dame en faveur lui envoyoit des baiſers.

Digitized by Google

Mais si Paris, qui vous desire,
Vous demande aux Dieux vainement,
J'aurai du moins, en vous aimant,
La douceur d'aller vous le dire.

Oui, j'irai les voir ces heureux
Qui peuplent les lieux où vous êtes;
J'irai vous bénir avec eux,
Et jouir du bien que vous faites.

Du flambeau de la vérité
J'irai ravir quelque étincelle,
Pour éclairer l'obscurité
Du nuage qui la recèle.
J'ai fait vœu de suivre ses pas.
Je sais qu'elle a bien moins d'appas
Que des fables enchantereſſes;
Mais ce sont de folles maîtreſſes,
Qu'on aime, & qu'on n'estime pas.

Digitized by Google

DISCOURS EN VERS

SUR L'ÉLOQUENCE,

Lu dans l'Assemblée publique de l'Académie Françoise du 29 février 1776, jour de la réception de M. l'Archevêque d'Aix.

Aux loix de la pensée, aux loix de l'harmonie,
Heureux qui de sa langue a soumis le génie,
Et qui, sans la contraindre, ayant su la fléchir,
De tours nouveaux pour elle ose encor l'enrichir!
Mais ces formes du style, & leur noble élégance
Font le grand art d'écrire, & non pas l'Éloquence.

L'Éloquence est l'instinct que reçut en naissant
L'homme qui fait à l'homme inspirer ce qu'il sent:
C'est la force d'une ame au dehors répandue;
C'est d'un génie ardent l'influence étendue:
Vaste & puissant moteur, dont la rapidité
Donne à tous les esprits sa propre activité.
C'est lui qui porte à l'ame une soudaine atteinte;
La saisit de pitié, la pénètre de crainte,
Dompte la volonté, soumet l'entendement,
Change l'homme, & lui laisse un long étonnement.

Digitized by Google

Quelle eſt donc cette force à qui rien ne réſiſte ?
Un vain déclamateur, un frivole ſophiſte
A-t-il jamais ſur nous cet aſcendant vainqueur ?
Non, ſans âme, il a beau vouloir parler au cœur,
De mouvemens forcés tourmenter la parole,
Et d'un ſouffle pénible enfler une hyperbole,
Ou d'une fauſſe image occupant nos eſprits,
Jetter ſur le menſonge un brillant coloris :
Vain preſtige, lueur trompeuſe & peu durable !
Ce n'eſt point là ce vrai ſolide, inaltérable,
Dont l'ame ſolitaire aime à s'entretenir,
Et conſerve en ſilence un profond ſouvenir.

O combien de l'eſprit l'Éloquence diffère !
Combien de la penſée elle agrandit la ſphère,
Cette raiſon ſublime, à qui la vérité
Darde du haut des cieux ſa rapide clarté,
Et qui répand au loin le feu qui la pénètre,
Brûlant de l'épancher, brûlant de le tranſmettre,
Fière & forte des droits qu'elle venge ou défend,
Et foudroyant l'erreur d'un regard triomphant !

Et ce talent ſuprême, & ce divin génie,
Que la Grèce adoroit ſous le nom d'Uranie,
On prétend le réduire aux manèges de l'art !
Chaſte fille du Ciel, Uranie eſt ſans fard :
Laiſſez-lui ſa candeur. Quoi ! des fleurs & des voiles
A celle dont le front eſt couronné d'étoiles !

Digitized by Google

Qu'elle soit toujours nue & belle innocemment,
Et que sa majesté soit son seul vêtement.
Telle s'offre à l'esprit la Sagesse éloquente.
Quelquefois, moins austère, elle est vive & piquante;
Quelquefois, plus timide, elle adoucit ses traits;
Mais toujours naturelle & simple en ses attraits,
C'est pour persuader qu'elle consent à plaire:
Rien ne l'embellit mieux que le jour qui l'éclaire.

Et quand du fond des cœurs l'Éloquence à grands flots
S'épanche, est-elle encore asservie à des mots?
L'art dirige un ruisseau; mais voyez dans sa course
Ce grand fleuve, en torrent échappé de sa source,
Bouillonnant, écumant, mugissant de fureur,
De ses bords surmontés devenir la terreur,
Reployer dans son lit ses vagues menaçantes,
Les promener long-tems de courroux bondissantes;
Les applanir enfin, de nouveau les enfler
Si quelque vent fougueux recommence à souffler;
Et franchissant l'écueil qui lui rompt le passage,
Le laisser blanc d'écume, & presser son ravage:
Tels sont les mouvemens d'un cœur impétueux.

Et que lui sert des mots l'appareil fastueux?
Il y va de la perte ou du salut d'Athènes;
La liberté tremblante appelle Démosthènes;
Et l'on veut que de l'art empruntant le secours,
Il aille en période arrondir son discours!

Digitized by Google

Au seul nom de Philippe il monte à la tribune ;
L'ame en feu, le cœur plein de la cause commune ;
Il parle ; & dans leur ordre enchaînés en naissant,
Les mots viennent en foule exprimer ce qu'il sent.

Mais que dis-je ? Et dans l'art de charmer les oreilles,
Quel orateur jamais consuma plus de veilles ?
Celui qu'on avoit vu, par de si longs efforts,
De son rebelle organe assouplir les ressorts,
Auroit-il négligé de donner à son style
Un tour harmonieux, élégant & facile ?
Ai-je donc oublié que ce peuple amolli,
L'Athénien, vouloit que tout fût embelli ?
Tous les talens de plaire avoient droit à son culte ;
Et d'un âpre censeur si la rudesse inculte
Pour le salut d'Athène eût élevé la voix,
Les foyers, les autel, la liberté, les loix,
Tout eût péri plutôt, mais la foule indignée
Eût crié, *Le barbare !* & se fût éloignée.

Quel est donc mon dessein ? Sans étude & sans art,
Voudrois-je abandonner l'Éloquence au hasard ?
Non ; mais au naturel je veux que l'art ressemble,
Que l'étude & le tems les confondent ensemble,
Que l'Orateur se forme ainsi que le soldat,
Que dans son repos même il s'exerce au combat,
Et qu'au sein de la paix le signal des alarmes
Le trouve agile & prompt sous le poids de ses armes.

Digitized by Google

L'exercice peut tout, quand il eſt aſſidu.
Comme un Gladiateur ſur l'arène étendu,
Succomboit avec grace, inſtruit par l'habitude
A garder en tombant une noble attitude,
Tel au milieu du trouble & des ſéditions,
Au bruit de la diſcorde, au ſein des factions,
Et l'Orateur de Rome, & celui de la Grèce,
Déployoient du langage & la force & l'adreſſe;
Mais l'art pour eux docile, & prompt à les chercher,
Ne ſavoit qu'obéir, les ſuivre, & ſe cacher.
Tel, & plus ſûr encor de maîtriſer ſa langue,
Méditant ſon attaque, & non pas ſa harangue,
Céſar, le Dieu du peuple & le Dieu des ſoldats,
Céſar fut éloquent au milieu des combats:
Sa voix, comme ſon cœur, dut commander au monde;
Et Neptune, moins fier, ſortoit du ſein de l'onde
Pour impoſer aux vents & réprimer les flots,
Que ne parut Céſar au milieu des complots:
Il tonna; la Diſcorde à ſa voix alarmée,
Devant l'homme éloquent vit tomber une armée;
Elle entendit ces mots ſe mêler à leurs cris:
» *Décime-nous, Céſar, & pardonne à ce prix* ».

Voilà comme triomphe un Orateur ſublime:
C'eſt lorſqu'un peuple eſclave à ſa voix ſe ranime;
Et changeant tout-à-coup ſa molleſſe en fierté,
Treſſaille au nom de *gloire*, au nom de *liberté*;
C'eſt lorſqu'au plus timide il fait prendre les armes;
C'eſt lorſqu'au plus farouche il arrache des larmes,

Digitized by Google

Qu'il force à la clémence un Despote inhumain ;
Et voit l'arrêt sanglant lui tomber de la main.
Qu'il s'applaudisse alors, sa gloire est légitime.
Ce n'est point le tribut d'une frivole estime ;
Ce n'est point de l'esprit le suffrage inconstant ;
Des cœurs qu'il a domptés c'est l'hommage éclatant.

Plus souvent, sans effort, l'Éloquence ingénue ;
Par un tendre intérêt dans nos cœurs s'insinue,
Attire avec douceur nos esprits dissipés,
Comme dans ses filets les tient enveloppés,
S'en saisit par degrés, les agite, les presse,
Et bientôt dédaignant une craintive adresse,
Domine en souveraine, & conduit enchaînés
Ses rebelles captifs, de sa force étonnés.

Telle on voit sur la scène une beauté timide
Que la pudeur retient, que l'espérance guide,
Aborder en tremblant un farouche vainqueur,
Par sa candeur naïve apprivoiser son cœur,
Fléchir la dureté de son orgueil sauvage,
L'engager pas à pas dans un doux esclavage ;
Et lorsque dans sa chaîne il est pris sans retour ;
A ce maître asservi commander à son tour.

Toutefois rendons gloire à la simple nature.
Dans nos jardins l'arbuste a besoin de culture,
Le chêne inculte règne au milieu des forêts,
Le génie éloquent le sera sans apprêts.

Digitized by Google

Je l'ai vu: cet exemple a frappé ma jeunesse;
Il m'est présent encore, il le sera sans cesse;
Je l'ai vu: Massillon lui-même en fut témoin.
De s'égaler à lui l'Orateur étoit loin:
Ce n'étoit point ce style ingénieux & tendre
Qui semble attacher l'ame au plaisir de l'entendre;
Ce langage épuré, qu'une sensible voix
Parloit si doucement à l'oreille des Rois;
C'étoit un Orateur saintement populaire,
Qui, content d'émouvoir, négligeoit l'art de plaire.
D'une élégance vaine il dédaignoit les fleurs;
Il n'avoit que des cris, des sanglots & des pleurs;
Mais de longs traits de feu, jettés à l'aventure,
D'une chaleur brûlante animoient sa peinture.
C'étoit l'ame d'un père ouverte aux malheureux:
Son cœur se déchiroit en gémissant sur eux:
Le foible & l'indigent croyoient voir, à son zèle,
L'ange consolateur les couvrir de son aile.
Mais à l'homme superbe, à l'injuste oppresseur,
Au riche impitoyable, au cruel ravisseur,
Déclaroit-il la guerre; une voix fulminante
A leur ame de fer imprimoit l'épouvante:
Tout trembloit sous sa main: le méchant consterné,
D'un ténébreux abîme étoit environné.
Il domptoit l'habitude, il domptoit la nature;
Il faisoit du remords éprouver la torture;
De son faste à ses pieds l'orgueil se dépouilloit;
La rapine tomboit des mains qu'elle souilloit;

Digitized by Google

La volupté rompoit ſes chaînes les plus chères ;
Ennemis & rivaux ſe pardonnoient en frères ;
C'étoit un nouveau peuple, & ce peuple charmé ;
Bénissoit l'Orateur qui l'avoit transformé.

Et n'a-t-on pas trouvé, ſur de lointains rivages ;
L'éloquente nature au milieu des ſauvages ?
Ainſi que leurs beſoins leur langage eſt borné ;
Le luxe de l'eſprit ne l'a jamais orné ;
Mais pour nous reprocher notre orgueil tyrannique,
Une fière douleur l'a ſu rendre énergique.
A ce peuple ſenſible, indigné de ſouffrir,
L'expreſſion touchante a pris ſoin de s'offrir :
Pour peindre une ame libre elle s'eſt agrandie,
Et comme la penſée elle eſt haute & hardie.
Donnez à l'Éloquence un cœur pour l'animer ;
Ce cœur, s'il eſt ému, ſaura bien s'exprimer.
Plus l'ame eſt à l'étroit, & plus ſon feu s'élance.
Tout devient éloquent, oui, tout, juſqu'au ſilence :
Les yeux, les traits, le geſte, une vive action,
Le cri de la nature & de la paſſion,
Tout parle ; & bien ſouvent, ſous leur ſtérile écorce
Les mots, de la penſée ont énervé la force ;
Plus ſouvent, ſous leur froide & brillante couleur,
Ils ont du ſentiment étouffé la chaleur.
L'éloquence eſt dans l'ame, & non dans la parole.
Des ſons inanimés le vain charme s'envole,

Digitized by Google

Et ne laisse après lui que le foible plaisir
D'avoir compté des mots cadencés à loisir.

Est-ce avec l'appareil imposant & superbe
Des phrases de Balzac, ou des vers de Malherbe;
Que la Nature en deuil exprime éloquemment
Les regrets d'un ami, d'un père ou d'un amant?
Ecoutez-les, ô vous, qui cherchez l'éloquence
Dans la pompe des mots ou leur froide élégance;
Voyez si la Nature & l'Amour désolés,
Ont des tours arrondis & des tons empoulés.
L'ame d'un malheureux vient gémir sur sa bouche.
Qui n'est pas éloquent sur l'objet qui le touche?
Qui nous fera sentir les maux qu'il ne sent pas?

Ecoutez au Barreau, parmi ces longs débats,
Que suscite la fraude, ou qu'émeut la chicane,
Ecoutez le Suppôt qui leur vend son organe:
Le fourbe atteste en vain l'auguste Vérité;
En vain sa voix parjure implore l'Équité;
Le Mensonge, qui perce à travers son audace,
L'accuse & le confond: il s'agite, & nous glace.
Des passions d'autrui satellite effréné,
Il se croit véhément; il n'est que forcené:
Charlatan mal-adroit, dont l'impudence extrême,
Donne l'air du mensonge à la vérité même!

Qu'avec plus de décence & d'ingénuité,
L'ami de la justice & de la vérité,

Digitized by Google

La candeur ſur le front, la bonne-foi dans l'ame,
Préſente l'innocence aux loix qu'elle réclame !
Profondément ému, ſaintement pénétré,
Dans l'enceinte ſacrée à peine eſt-il entré,
Le reſpect l'environne; on l'obſerve en ſilence,
Et d'un Juge en ſes mains on croit voir la balance.
Loin de lui l'impoſture & ſon maſque odieux,
Loin de lui les détours d'un art inſidieux :
Il ne va point du ſtyle emprunter la magie;
Précis avec clarté, ſimple avec énergie,
Il arme la Raiſon de traits étincelans,
Il les rend à la fois lumineux & brûlans;
Et ſi, pour triompher, ſa cauſe enfin demande
Que ſon ame au-dehors s'exhale & ſe répande,
A ces grands mouvemens on voit qu'il a cédé,
Pour obéir au Dieu dont il eſt poſſédé;
Sa voix eſt un oracle, & ce grand caractère
Change l'art oratoire en un ſaint miniſtère.

Le monde, où tout doit prendre un tour vif & plaiſant,
Où rien n'eſt accueilli qui ne ſoit amuſant,
Prête au plus vain langage une indulgente oreille :
Brillant, on le ſéduit; piquant, on le réveille;
Mais dans le ſanctuaire où ſiège l'Équité,
Où l'auſtère Juſtice attend la Vérité,
Lorſqu'à la Fraude impie, à la Brigue puiſſante,
Il s'agit d'arracher la victime innocente;

Digitized by Google

Qu'on vient fermer la bouche à l'injuste agresseur,
De la nuit du mensonge éclairer la noirceur,
Déconcerter le fourbe & le prendre à son piège,
Effrayer le méchant qu'un plus méchant protège,
Démasquer l'un & l'autre, enfin désabuser
Et le monde & son Juge ; est-il tems d'amuser,
De briller par l'esprit, & de songer à plaire ?
Où donc, foible pupille, est ton Dieu tutélaire ?
Homme dur, à vos pieds vous le voyez tremblant ;
L'avide usurpateur triomphe en l'accablant ;
Et vous, tranquille & froid, au moment qu'on l'opprime ;
Vous voulez que sa plainte élégamment s'exprime !
Des entrailles, du zèle, un courage enflammé,
Voilà ce qu'il attend, ce qu'il a réclamé :
Songez que c'est en vous, en vous seul qu'il espère ;
Et pour toute éloquence ayez l'ame d'un père.
Dans nos cercles brillans vous serez moins cité,
Moins applaudi peut-être, & moins félicité ;
Peut-être, en vous lisant, un connoisseur futile
Ne s'extasira plus sur les graces du style ;
Pour en être affligé seriez-vous assez vain ?
Et dans l'homme éloquent doit-on voir l'Écrivain ?
On doit voir l'homme vrai, l'homme intègre & rigide,
Et le foible à ses pieds couvert de son égide.
C'est au Poëte à plaire, & son art enchanteur,
L'art brillant de séduire, est vil dans l'Orateur.

Mais de ce monde enfin, si telle est la foiblesse,
Que tant d'austérité le rebute & le blesse ;

Digitized by Google

Tous les jours enivré d'un ſpectacle charmant ;
Où tout eſt volupté, preſtige, enchantement,
Où la Nature parle une langue embellie
Dans les vers de Zaïre ou dans ceux d'Athalie ;
Si ce monde, amoureux d'un ſi beau coloris,
Et d'un ſi doux langage éperdûment épris,
Veut retrouver par-tout ou Racine ou Voltaire,
N'eſt-on pas de ſes goûts eſclave involontaire ?

Eh bien, joignez la grace à la ſimplicité :
Alliez la méthode à la facilité :
Que l'art chez vous reſſemble à l'inſtinct de l'abeille :
Flattez le goût, ſoyez indulgent pour l'oreille,
Semez de quelques fleurs un détail épineux,
Tracez à la penſée un cercle lumineux ;
Par l'image, à propos, que l'idée enrichie,
En préſente à l'eſprit la clarté réfléchie ;
Que des mots les plus doux le choix ingénieux
Forme, par leur mélange, un bruit harmonieux ;
Et que limpide & pur comme l'eau ſon modèle,
Le ſtyle à la penſée offre un miroir fidèle.
D'un artiſte éclairé c'eſt l'ouvrage élégant.
Mais ſans ce feu divin qui fait l'homme éloquent,
Euſſiez-vous réuni tous les charmes du ſtyle,
L'art n'aura fait pour vous qu'un chef-d'œuvre inutile.
Pour animer Pandore, il fallut dans ſon ſein
Verſer le feu céleſte : imitez ce larcin ;
Et que dans vos écrits une rapide flamme,
A la froide beauté donne la vie & l'ame.

Digitized by Google

Par-là ſont éloquens, ces brillans Écrivains,
Ces heureux ſéducteurs, ces Poëtes divins,
Dont la plume élégante & la verve féconde
Font de l'art d'émouvoir les délices du monde :
De leur mont fabuleux c'eſt le double ſommet.

Voyez Britannicus, Alzire, ou Mahomet :
Dans leur langue à la fois que de force & de grace !
De l'art qui l'embellit à peine on voit la trace ;
Imitez-le. Eſt-ce à vous d'être moins véhément
Qu'un Poëte animé qui peint le ſentiment ?
Quoi ! dans le vain délire où lui-même il ſe plonge ;
Il eſt ému, troublé, déſolé du menſonge ;
Il pleure, il fait pleurer, il tremble, il fait frémir ;
A ſa voix on entend tout un peuple gémir ;
Et vous qui reſſentez ce qu'il s'amuſe à feindre,
Vous n'exprimerez pas ce qu'il excèle à peindre !
Eſt-ce l'art qui vous gêne ? Et voyez dans ſes vers
Le Poëte captif ſe jouer de ſes fers.
Il invente à ſon gré ; mais qu'a donc l'impoſture
De plus intéreſſant que la ſimple nature ?
A cette veuve en pleurs qui tombe à vos genoux,
Falloit-il un Priam, un Hector pour époux ?
Elle eſt mère. Et ce fils opprimé, qu'elle adore,
Sans être Aſtianax, ſans être Polidore,
N'a-t-il pas ſur votre ame un droit ſemblable au leur ?
Le droit de l'innocence & celui du malheur ?

Mais à qui n'en reçoit qu'une atteinte légère,

Digitized by Google

A qui des malheureux la cause est étrangère,
A qui l'Humanité, la Patrie, & les Loix,
Dans un vague lointain font entendre leur voix ;
A cet homme isolé, dans sa molle indolence,
La Nature indignée interdit l'Éloquence.
Elle interdit la Feinte & l'Imitation
A qui, sans être ému, peindroit la passion.
C'est peu d'un esprit souple & d'une ame flexible :
Nul Poëte éloquent, qui ne soit né sensible ;
Et s'il paroît tenir de la Divinité,
C'est par un noble excès de sensibilité.
Mais doutez-vous encor si son ame recèle
Ces semences de feu dont sa plume étincelle,
Ou si d'un vain délire il n'a que les accès ?
Dans l'asyle sacré du Sophocle françois
Pénétrez, au moment que son ame élancée
Semble aller dans les cieux rajeunir sa pensée.
Le voilà dans l'ivresse : il sent tout ce qu'il feint ;
Il croit voir sous ses yeux le tableau qu'il vous peint.
Venez, rompez le charme, annoncez qu'il arrive
Une famille en pleurs, errante & fugitive.
Ah! c'est dans ce moment que va se déployer
Ce cœur qui du génie est le brûlant foyer ;
Dans les yeux du vieillard c'est alors que respire
L'ame de Lusignan, d'Alvarès, de Zopire.
Au nom de l'innocence, à la voix du malheur,
Tout son sang a repris sa première chaleur ;
Il s'élance, agité des plus vives alarmes :

Digitized by Google

Où ſont ces malheureux ? Qu'il les baigne de larmes.
Il croit voir ſes enfans à la mort échappés ;
Dans ſes bras paternels ils ſont enveloppés ;
A venger leur injure il conſacre ſa plume ;
Sa vieilleſſe, pour eux, en travaux ſe conſume ;
Et les derniers accens de ſa mourante voix,
Réclameront pour eux la Nature & les loix.

Orateurs, c'eſt à vous que l'exemple s'adreſſe.
Avez-vous ſon courage & l'ardeur qui le preſſe ?
Abandonnez votre ame à ſes nobles élans.
Sans ces dons, laiſſez-là de vulgaires talens.
L'Éloquence n'eſt pas un frivole artifice ;
De l'homme à la Vertu c'eſt un plein ſacrifice.
Et l'on m'oppoſe en vain ce glaive à deux tranchans
Qu'elle a mis tant de fois dans les mains des méchans :
De tous les dons du ciel mélange inévitable !
Le fer, utile au monde, au monde eſt redoutable ;
L'or, image des biens, eſt la ſource des maux ;
Nos plus doux élémens ſont nos plus grands fléaux ;
Et ce même ſoleil qui féconde la terre,
Attire dans les cieux les germes du tonnerre.
L'Éloquence allumant la fureur des complots,
Aura donc ſes brigands, commetelle a ſes héros.
Mais eſt-ce à l'eſprit foible, au cœur puſillanime,
D'arborer l'étendard du héros qu'elle anime ?
Et pour être des loix l'infatigable appui,
Pour renoncer à ſoi, libre eſclave d'autrui,

Digitized by Google

Est-ce assez du talent de feindre & de séduire ?
Est-ce un rôle à jouer, une scène à conduire ?
C'est le dernier effort d'un courage éprouvé.
Il faut des mœurs : il faut, d'un esprit élevé,
Voir dans l'humanité sa famille adoptive,
Etendre, comme un Dieu, sa bienveillance active,
Vouer au bien public une sainte ferveur,
Braver l'opinion, le crédit, la faveur ;
Exempt d'ambition, de crainte & d'espérance,
Voir la vie & la mort avec indifférence ;
Et de soi-même enfin soi-même abandonné,
Livrer à la Patrie un cœur passionné ;
L'embrasser toute entière, & pour briser ses chaînes,
S'attendre à voir couler tout le sang de ses veines.
Regardez Demosthène & Cicéron proscrits :
Voilà de l'Orateur le devoir & le prix.

Comme eux plein de courage & plein de véhémence ;
On a vu Bossuet, dans sa carrière immense,
Pour combattre l'erreur s'avancer en géant,
A l'orgueil confondu dévoiler son néant,
Etaler de la mort les funèbres spectacles,
Et, d'une voix semblable à la voix des oracles,
Consterner la Nature, & laisser après soi
Le trouble & le remords, le silence & l'effroi.
Qu'eut jamais d'aussi grand la tribune profane !
C'est en chaire, où d'un Dieu l'éloquence est l'organe,
C'est-là qu'elle est sublime, & que la vérité
Semble émaner du sein de la Divinité.

Digitized by Google

Vous en fûtes l'exemple (1) à cette pompe auguſte,
Où le meilleur des Rois fit ſerment d'être juſte,
Serment qu'il eût rempli ſans l'avoir proféré.
Quel moment! quel emploi pour l'Orateur ſacré!
Il s'élève au milieu d'une Cour impoſante;
Et comme ſi d'un Dieu la majeſté préſente,
De ſa vive ſplendeur l'avoit environné:
Il tient tout un empire à ſes pieds proſterné;
La pourpre & les faiſceaux, le glaive & la balance;
Tout devant lui s'abaiſſe; & le monde en ſilence
Croit le voir au-deſſus des peuples & des Rois
Leur aſſigner à tous leurs devoirs & leurs droits.
Un triomphe pareil dans Athènes ou dans Rome
Honora-t-il jamais l'éloquence d'un homme?
A vous ſeuls ſur la terre il étoit réſervé,
Interprètes du ciel: pour vous s'eſt élevé
Ce ſiège auguſte & ſaint, où ſeule & ſans rivale,
De l'autel & du trône occupant l'intervalle,
L'éloquence domine, & paroît, dans ſes mains,
Tenir l'ame des Rois & le ſort des humains.
C'eſt de-là, qu'à la force oppoſant ſon courage,
Et planant comme l'aigle au milieu de l'orage,

(1) M. l'Archevêque d'Aix, qui venoit de prêcher le ſermon du Sacre, & qui, dans ce diſcours, avoit peint les devoirs réciproques des Rois & des Sujets, avec une force & une vérité dignes de ſon miniſtère.

Digitized by Google

Elle a tenu cent fois le foudre menaçant
Suſpendu ſur le front du coupable puiſſant.
Alors, ni l'appareil de la grandeur ſuprême,
Ni l'exil, ni les fers, ni la mort elle-même,
N'effrayoit l'Orateur d'un ſaint zèle animé.
Il prenoit ſous ſa garde un empire opprimé;
Et ſeul, au nom du Ciel, au nom de la Nature,
Juſqu'à l'ame d'un Roi, qu'aſſiégeoit l'impoſture,
Il faiſoit retentir les cris des malheureux;
Ou lui-même, en victime, il ſe livroit pour eux.

Dans nos jours plus ſereins, par les mœurs tempérée,
Et ſous de juſtes loix tranquille & révérée,
L'Éloquence n'a plus ces dangers à courir.
A l'ombre de la paix ſon laurier peut fleurir.
Au pied de la Concorde elle a poſé ſes armes;
Et plus douce, elle veut dominer par ſes charmes.
Qu'elle ſoit donc l'oracle & l'amour des humains;
Que leurs nœuds mutuels ſoient ſerrés par ſes mains.
Puiſſe-t-elle étouffer la haine & la vengeance,
Aux tyrans des eſprits inſpirer l'indulgence,
Détromper le faux zèle, ou du moins le calmer,
Perſuader à tous le beſoin de s'aimer!
Telle eſt de Fénelon l'éloquence touchante.
Né pour rendre meilleur ce monde qu'il enchante,
C'eſt à lui d'exercer l'empire de l'amour;
D'une clarté pareille aux rayons d'un beau jour,
C'eſt à lui d'embellir la vérité qu'il aime;
De prêter un doux charme à la ſageſſe même;

Digitized by Google

De placer la vertu sur un trône de fleurs ;
D'attirer sous ses loix, d'engager tous les cœurs.
Génie ami du bien, ame sensible & tendre,
Comme un élément pur sa chaleur va s'épandre :
C'est l'astre du printems qui, sans rien consumer,
Doit verser sa lumière & doit tout animer.

Mais si la Vérité, dans les écrits des sages,
Veut briller sans éclairs, ainsi que sans nuages,
Est-ce avec moins de calme & de sérénité
Qu'elle doit luire aux yeux de l'austère Équité ;
Et si l'art d'émouvoir devient l'art de séduire,
Dans le temple des loix falloit-il l'introduire ?
Du haut de la tribune, où, libre spectateur,
Tout un peuple en tumulte assiège l'Orateur,
Qu'une voix lamentable, une voix effrayante
Trouble, intimide, appaise une foule ondoyante ;
C'est-là que les esprits, avec art maîtrisés,
Peuvent, comme les flots, être émus ou brisés,
Et que des passions l'utile véhémence
Règne, comme les vents, sur une mer immense :
L'Orateur, comme un Dieu, préside à leur combat,
Les pousse ou les retient, les enfle ou les abat.
Mais où règne la loi tout est calme & paisible :
Le Juge a déposé le droit d'être sensible ;
Sa volonté captive a perdu son pouvoir :
Il faut donc l'éclairer, & non pas l'émouvoir.
Ainsi du moins pensoit l'Aréopage antique :
Il avoit défendu qu'une voix pathétique

Digitized by Google

Vint remuer son ame & troubler sa raison.
D'une Circé nouvelle il craignit le poison,
Et brisa prudemment la coupe enchantereſſe
Qui dans ſes ſens émus auroit porté l'ivreſſe.
Oui, qu'on aſſure aux loix d'auſſi fermes ſoutiens,
Sage Athène ; & dès-lors tous nos vœux ſont les tiens.
Pour reſſembler aux Dieux, ton ſénat vénérable
Méritoit de jouir d'un calme inaltérable (1).

Mais du milieu d'un monde où, rivale des loix,
L'opinion préſide & recueille les voix,
Où la brigue a ſouvent tant d'adreſſe & de force,
Où le crédit préſente une ſi douce amorce,
Où l'orgueil ſuppliant eſt ſi ſouple & ſi bas,
Où l'intrigue rampante a ſemé tant d'appâts,
Qu'un Juge, encor brûlant des feux de la jeuneſſe,
Plein des illuſions qui l'obſèdent ſans ceſſe,
Vienne à ſon tribunal opiner ſur le ſort
Du juſte & de l'injuſte, & du foible & du fort,
Et dans un ſeul inſtant, & d'un ſeul mot réſoudre,
Si la loi doit punir, ſi la loi doit abſoudre ;
Au crédit qui l'obſède, aux pleurs qui l'ont déçu,
Au choc des paſſions que ſon ame a reçu,
Ne faut-il oppoſer qu'une raiſon tranquille,
Des plus grands intérêts contre-poids inutile ?

Ah ! trop foible jouet de mille affections,
Voulez-vous le ſauver de leurs ſéductions,

(1) Encore fut-il plus d'une fois corrompu lui même.

Et

Et de son équité raffermir la droiture ?
Laissez à l'Éloquence exalter la Nature,
Et de l'enthousiasme allumez le flambeau :
Soudain l'amour du vrai, de l'honnête & du beau ;
Le zèle ardent du bien, l'attrait puissant du juste,
La honte d'avilir un ministère auguste,
L'horreur de s'abreuver des pleurs de l'innocent,
L'horreur de l'immoler au coupable puissant,
L'intérêt courageux qu'inspire la foiblesse,
La pitié, qui d'une ame annonce la noblesse ;
La gloire, à qui le ciel, voyant l'homme abattu,
Commanda de venir relever la vertu,
Le dirai-je ? La peur du reproche & du blâme,
Ensemble & de concert, vont agir sur une ame ;
Et voilà quels ressorts il est beau de mouvoir.

Heureux cet âge d'or, où l'amour du devoir
N'avoit à redouter ni l'erreur ni le vice !
La vérité, si chère au monde encor novice ;
Pour gagner les esprits n'eut qu'à briller sur eux :
Les cœurs, simples comme elle, en étoient amoureux,
Mais quand des passions vint l'effroyable règne,
Lorsqu'on vit l'Imposture arborer leur enseigne,
L'Opinion la suivre, & la foible Équité
Embrasser, en pleurant, sa sœur, la Vérité ;
Alors un Dieu, touché de les voir délaissées,
Par la fraude & l'injure impunément blessées,
Un Dieu prit leur défense ; & ce fut là, dit-on,
Que de ses traits de flamme il foudroya Python ;

Digitized by Google

Python, ſymbole affreux des paſſions rampantes,
Que l'Éloquence atteint de ſes flèches brûlantes,
Quand de leur ſouffle impur la noire exhalaiſon
Dérobe la Juſtice aux yeux de la Raiſon,
Et que la Vérité, dans ſa ſplendeur première,
S'élance du nuage, & répand ſa lumière.

Digitized by Google

DISCOURS EN VERS

SUR L'HISTOIRE;

Lu, en partie, à l'Académie Françoiſe, le 17 Mai 1777, dans une ſéance particulière que l'Empereur honoroit de ſa préſence, & depuis dans l'Aſſemblée publique du 19 Janvier 1778, pour la réception de M. l'Abbé Milot.

Sur le Nil, autrefois, quand la main de la Parque
Du faîte des grandeurs renverſoit un Monarque,
Au milieu de ſon peuple, à la face des cieux,
Les ſages de Memphis, les organes des Dieux,
Interrogeoient ſa vie, & marquoient ſa mémoire
Ou du ſceau de la Honte, ou du ſceau de la Gloire.

O combien la Nature a perdu de ſes droits !
Mais le ciel a permis, pour l'exemple des Rois,
Que pour eux, ſur la terre, il fût encore un Juge.
Ni la mort, ni l'oubli ne leur ſert de refuge.
La vérité pénètre au-delà du tombeau,
Et dans la nuit des tems fait briller ſon flambeau.
C'eſt alors que pareils à des oiſeaux funèbres,
Les crimes révélés invoquent les ténèbres;

Digitized by Google

Mais produits au grand jour de la postérité ;
Un vengeur les condamne à l'immortalité.
Ce vengeur est L'HISTOIRE ; & son devoir suprême
Veut que l'homme, semblable à la vérité même,
Sans détour, sans foiblesse, au-dessus des égards
Qui d'un timide esclave offusquent les regards,
Ose être libre & juste, & laisse aux ames viles
L'espérance & la crainte, également serviles.

O d'un devoir si saint comment ne pas frémir !
D'un devoir si cruel comment ne pas gémir !
Et quel homme assez dur, en passant, d'âge en âge
Sur l'abîme des tems où l'Histoire surnage,
De ce malheureux monde y verra les débris,
Sans qu'une larme échappe à ses yeux attendris ?
Laissons aux élémens dévorer leurs victimes :
La Nature a ses loix ; ces loix sont légitimes :
Adorons en silence, & passons, consternés,
A travers ces volcans, dont les flancs calcinés
Couvent de nouveaux feux pour de nouveaux ravag
Pardonnons à la mer d'engloutir ses rivages ;
Pardonnons aux fléaux leurs rapides fureurs ;
Au tonnerre égaré pardonnons ses erreurs.

Mais parmi tant de maux répandus sur la terre,
S'il faut compter encor les crimes de la guerre,
La discorde civile & ses feux dévorans,
Les fautes des bons Rois, les forfaits des tyrans,

Digitized by Google

De l'abus du pouvoir l'odieuse insolence,
La foiblesse opprimée & réduite au silence,
L'honneur même avili dévorant son affront,
Tandis que l'infamie ose lever le front,
Et que l'injure atroce, en tous lieux redoutée,
Foule aux pieds l'innocence obscure & rebutée;
Enfin, si dans ce monde absurde & criminel,
Le fanatisme règne au nom de l'Eternel,
Protégeant d'une main sa sœur la Tyrannie,
De l'autre, menaçant la Liberté bannie,
Armé, comme la Mort, d'une sanglante faulx;
Allumant des bûchers, dressant des échafauds,
De meurtre & de débris couvrant la terre entière;
Et jusques dans les cieux portant sa tête altière;
Comment voir sans horreur, & comment retracer
Des maux que de son sang on voudroit effacer?
Quel tableau désolant pour les yeux de L'HISTOIRE!

Enfin, quelque rayon de bonheur & de gloire,
Eclairant des vertus les monumens épars,
Vient, après un long deuil, consoler nos regards.
Un bon règne est pour nous comme une île enchantée,
Qui s'élève au milieu d'une mer agitée:
Le voyageur y trouve un port délicieux;
Sur de fertiles bords il repose ses yeux;
Et le bruit menaçant de la vague en furie,
Lui rend plus douce encor sa retraite chérie.

Digitized by Google

Ainſi lorſqu'un héros, tout brillant de vertus,
Un Solon dans Athène, ou dans Rome un Titus,
Vient faire aux Nations adorer ſon empire;
Sous ſes heureuſes loix l'Hiſtorien reſpire:
Comme un Dieu bienfaiſant il le montre aux humains;
Il croit ſur un autel le placer de ſes mains;
En ſonge il voit du moins renaître un ſi bel âge;
Du poids de vingt tyrans un bon Roi le ſoulage.

Mais que ce bonheur même eſt changeant & léger!
Que le mal eſt durable, & le bien paſſager!
Cyrus par ſes bienfaits va mériter ſa gloire;
Il périt écraſé ſous ſon char de victoire.
Au moment d'être juſte Alexandre arrivé,
Va conſoler la terre; il en eſt enlevé.
Au coupable Céſar à l'envi tout proſpère;
Dans Céſar vertueux Rome égorge ſon père.
Et pour ne rappeller que nos propres malheurs,
La France eſt inondée & de ſang & de pleurs,
Henri lui tend les bras & prévient ſa ruine,
Il va tout réparer; un monſtre l'aſſaſſine.

Encor, hélas! combien le plus juſte des Rois
Voit mêler d'amertume aux douceurs de ſes loix!
Rome, au lieu des beaux jours qu'annonçoit Marc-Aurèle
Vit les fléaux du ciel ſe raſſembler ſur elle.
Entre une peſte horrible & des feux dévorans,
Le bienfaiſant Titus régna ſur des mourans.

Digitized by Google

C'eſt peu même, oui, c'eſt peu que les fléaux céleſtes :
Le cœur humain produit des poiſons plus funeſtes.
Là fermente la haine, & de-là ſont éclos
L'Envie & ſes ſerpens, la Fraude & ſes complots.
Que dis-je ? eſt-il au monde un ſi beau caractère,
Que d'un mélange impur quelque vice n'altère ?
Par-tout, la grandeur d'ame approche de l'orgueil ;
Par-tout, de la bonté la foibleſſe eſt l'écueil ;
La franchiſe eſt crédule, & tient de la rudeſſe ;
Dans ſon aimable excès l'indulgence eſt molleſſe ;
La Juſtice inflexible exagère ſes droits ;
L'abus de la clémence avilit les bons Rois ;
Le noir ſoupçon voltige autour de la prudence ;
La fière liberté touche à l'indépendance ;
Le courage eſt bientôt fatigué d'obéir ;
Le cœur qui ſait aimer, ſait encor mieux haïr ;
Et d'une ame ſenſible à la reconnoiſſance,
La vengeance implacable a reçu la naiſſance.
En un mot, l'intérêt, ce mobile ſi doux,
Ce lien mutuel qui nous raſſemble tous,
De nos diviſions eſt la ſource féconde :
L'amour de la patrie eſt la haine du monde ;
Et former un héros, c'eſt dreſſer avec ſoin
Un tigre apprivoiſé, qu'on déchaîne au beſoin.

Pourquoi donc révéler à la race future
Et les crimes de l'homme & ceux de la nature ?
Pourquoi perpétuer la honte & la douleur,
Et comme un héritage annoncer le malheur ?

Digitized by Google

Quel âge a profité des leçons d'un autre âge ?
On a beau voir l'écueil, on s'expose au naufrage.
Catane en vain trois fois vit ses murs engloutis ;
Catane au même lieu voit ses murs rebâtis,
Et tranquille à présent sur la lave ennemie,
Entend mugir le gouffre, & se croit affermie.
Ainsi sur les débris du présent, du passé,
Va reposer en paix l'avenir insensé :
Sur les restes fumans d'un trône mis en poudre,
Un nouvel oppresseur va défier la foudre ;
Et ce champ de bataille où vingt peuples rivaux
Ont, pour plaire à leurs Rois, entassé leurs tombeaux,
Verra leurs descendans, après un long ravage,
Venir chercher la mort, pour prix de l'esclavage.

Et que seroit-ce encor, si dans tout l'avenir
Nos vices répandus par un long souvenir,
Chez nos derniers neveux alloient se reproduire ?
A l'école du crime où l'on va les conduire,
N'auront-ils pas le choix du fer ou du poison ?
Un fourbe dans L'HISTOIRE apprend la trahison ;
Et dans l'art raffiné d'enchérir sur Tibère,
Avec Machiavel un tyran délibère,
Tandis que de Séjan la perfide noirceur,
Forme un nouveau complice au nouvel oppresseur.
Les méchans d'âge en âge en seront plus habiles ;
Et pareils, cependant, aux feuillets des Sybiles,

Digitized by Google

Les exemples des bons, rares jouets des vents,
Voltigeront en vain sous les yeux des vivans.

Faudra-t-il donc laisser périr les faits célèbres ;
Et que la vérité, condamnée aux ténèbres,
Cherche en vain sur la terre un asyle écarté,
D'où sa voix, moins timide, éclate en liberté?
Les peuples & les Rois à grands cris la demandent;
Pour se guider par elle on diroit qu'ils l'attendent ;
Et le premier rayon qu'elle osera lancer,
S'il ne flatte l'orgueil, est sûr de l'offenser.
Un siècle applaudira la satyre d'un autre ;
Mais qu'on ose essayer de peindre aux yeux du nôtre
Ce qu'il a d'odieux, d'absurde, ou de pervers,
Ses honteux préjugés, ses coupables travers,
De nos républicains l'arrogant despotisme,
De nos serviles Cours le nouvel ostracisme,
Ces brigues, ces complots, ces cris pour éloigner
Quiconque, ami du peuple, osera l'épargner,
La guerre en ses longueurs plus savamment cruelle ;
Les Rois mal assurés sur leur foi mutuelle,
A leurs caprices vains les peuples immolés,
Les sermens de la paix sans pudeur violés,
Le commerce engraissé de meurtre & de rapine ;
L'homme avili par-tout où le luxe domine,
Et par-tout l'avarice & la vénalité
Du crime, au poids de l'or, pesant l'utilité ;

Digitized by Google

Qui ne va s'écrier qu'avec trop d'amertume
La bile du censeur a coulé de sa plume ?
Cependant, sous les yeux du timide écrivain,
Tout un siècle impuni passera-t-il en vain,
Et d'un vil complaisant imitant la bassesse,
Ne dira-t-il jamais ce qu'il verra sans cesse ?

Ici, d'un peuple oisif l'indigente fierté,
Qui chérit l'ignorance & craint la liberté,
Des superstitions esclave volontaire,
Et perdant sous leur joug le plus grand caractère,
Coupable & malheureux d'avoir abandonné
Pour des bords inconnus son climat fortuné ;
Et pour prix d'une audace en cruautés féconde,
Corrompu par le sang & l'or du Nouveau-monde.

Là, d'un peuple abruti le servile bercail,
Où domine invisible, & du fond d'un sérail,
Un maître efféminé, terrible & foible idole
Qu'on adoroit hier, qu'aujourd'hui l'on immole,
Mais qui, jusqu'au trépas, seul arbitre du sort,
Dispense la ruine, & l'exil & la mort,
Et du cordon fatal croit ennoblir encore
L'imbécille proscrit que ce présent honore.

Sur le Tibre, ce peuple ingénieux, brillant,
Si terrible autrefois, si fier & si vaillant,
Amolli désormais dans sa longue indolence,
Sous le faste des arts, vaine & fausse opulence ;

Digitized by Google

Déguisant sa foiblesse & sa captivité,
De l'éclat d'un grand nom flattant sa vanité,
Et triomphant de voir que ses chaînes légères
Aillent s'appesantir sur des mains étrangères.

Entre l'Elbe & le Rhin, ces enfans des Teutons,
De l'hydre féodale antiques rejettons,
Indigens fastueux, dissipateurs avares,
De leurs propres Etats déprédateurs barbares,
Et qui, foulant aux pieds leurs vassaux gémissans,
Sont foulés à leur tour par des Rois plus puissans.

Là, sous mille tyrans le malheureux Sarmate,
Rebuté de servir une patrie ingrate,
Se livrant sans défense aux premiers ravisseurs,
Et soulagé d'avoir de nouveaux oppresseurs:
Digne fruit d'un orgueil qui de la servitude
Fait à l'homme une longue & stupide habitude.

Là, sous un Roi soldat tout un peuple enrôlé,
Comme un troupeau nourri pour se voir immolé,
Intrépide à la guerre, & tremblant sous un homme
Qui, semblable au génie ou de Sparte ou de Rome,
D'un coup-d'œil menaçant conduit cent mille bras,
Et fait servir la crainte à braver le trépas.

Au-delà, vers les bords où la nature expire,
Le Russe, encor épars dans son trop vaste empire,
Souffrant tout sans murmure, osant tout sans fierté,
Ayant connu la gloire avant la liberté,

Digitized by Google

Elevant ſous le joug ſa tête menaçante,
Effrayant l'Univers de ſa grandeur naiſſante;
Mais encor ſans lumière, & ſans mœurs, & ſans loix;
Ignorant qu'il eſt homme, & que l'homme a des droits.

Dans leur climat glacé, les vaillans Scandinaves,
(Heureux, s'ils n'avoient eu pour rois que des Guſtaves)
Par un or corrupteur long-tems empoiſonnés,
Aux fureurs des partis long-tems abandonnés,
Mais fatigués enfin d'une longue anarchie,
Repaſſant la barrière après l'avoir franchie,
Et réduits à riſquer ſous un Roi généreux,
De leurs droits les plus ſaints l'abandon dangereux.

Sur la Seine, ce peuple inconſtant & frivole,
Qui dans ſi peu d'inſtans s'afflige & ſe conſole,
S'alarme & ſe raſſure, & paſſe tour-à-tour
De l'eſtime au mépris, de la haine à l'amour:
De ſes malheurs préſens témoin froid & paiſible;
Laiſſant de l'avenir le ſoin triſte & pénible,
Gravement occupé d'amuſer ſes loiſirs,
Qui ne voit que la gloire au-deſſus des plaiſirs,
S'en détache pour elle, ou plutôt les raſſemble,
Juſque ſous ſes drapeaux les fait voler enſemble,
Ne veut de la victoire emporter que l'éclat,
Et médite une fête au moment d'un combat:
Peuple vaillant & vain, dont l'audace guerrière
S'anime au cri flatteur qui part de la barrière.

Digitized by Google

Près de lui, le Batave au travail excité
Par l'aiguillon preſſant de la néceſſité,
Aux menaçantes mers diſputant leur rivage,
Courageux un moment pour ſortir d'eſclavage,
Mais depuis qu'il eſt libre & qu'il eſt enrichi,
N'ayant plus que les mœurs d'un timide affranchi,
Ardent pour la fortune & froid pour la victoire,
Faiſant tout pour le gain, n'oſant rien pour la gloire,
Auſſi foible ſoldat qu'intrépide nocher,
Adorant ſes tréſors, & tremblant d'y toucher.

Sur les bords oppoſés, ce ſuperbe inſulaire,
De ſes Rois les plus doux cenſeur atrabilaire,
Obſervant leur puiſſance en rival ombrageux,
Et ne goûtant jamais qu'un repos orageux:
Dédaigneux & jaloux, miſanthrope & ſenſible,
Erigeant en vertu ſa rudeſſe inflexible,
Fier de ſa liberté, qu'il ne doit qu'à ſes mers,
Et de ſon triſte orgueil fatigant l'univers.

Quai-je dit? quel murmure autour de moi s'élève!
Tout un ſiècle, à ces mots, s'irrite & ſe ſoulève.
O vous, Peuples, ô vous qui voulez qu'à vos Rois
L'auſtère vérité faſſe entendre ſa voix;
Vous, qui l'encouragez, c'eſt donc vous qu'elle bleſſe!
De la proſpérité vous avez la foibleſſe!
Vous voulez des flatteurs! vous n'aurez plus d'amis.
Hélas! s'il fut un tems où le vrai fut permis,

Digitized by Google

Ce tems n'eſt plus. On veut qu'en eſclave craintive ;
D'âge en âge, à pas lents, la Vérité nous ſuive ;
On veut que du préſent, reſpectueux témoin,
Pour ne jamais l'atteindre elle en ſoit aſſez loin ;
Et des ſiècles paſſés tardive meſſagère,
Qu'à celui qui l'entend elle ſoit étrangère.
Vérité ! cache encor un moment ton flambeau ;
Attends ; le jour approche où, du fond d'un tombeau,
Celui qui te conſacre un zèle ſecourable,
Paroîtra comme un Dieu, terrible, invulnérable,
Retranché dans la tombe, & gardé par la mort.
C'eſt de-là qu'inſultant à l'homme injuſte & fort,
Il entendra frémir, autour d'une ombre vaine,
L'arrogance & l'orgueil, la vengeance & la haine.
O tyrans ! contre lui raſſemblez vos ſuppôts :
Vous troublerez ſa cendre & non pas ſon repos.
C'eſt lui qui vous tourmente & qui vous perſécute,
Vous peint vos attentats, vous prédit votre chûte,
Vous montre ſous le dais le glaive menaçant,
Le glaive ſuſpendu ſur un front pâliſſant....

Et l'Hiſtoire eſt ſans force ! & la honte, & la crainte
Dans les ames, dit-on, ne laiſſe aucune empreinte !
Non, grace aux Dieux vengeurs, il n'en eſt pas ainſi.
Rien n'étonne peut-être un coupable endurci ;
Mais l'exemple en eſt rare ; & l'horreur qu'il imprime,
Arrête ſes pareils ſur le penchant du crime.

Digitized by Google

Eh quoi! l'opinion, cette fée aux cent voix,
Créatrice des mœurs, souveraine des loix,
Qui régit l'Univers sous un sceptre fragile,
Pour qui le cœur de l'homme est une molle argile,
N'a-t-elle pas encor, pour mouvoir les esprits,
Ses deux ressorts puissans, l'estime & le mépris?
Venez à ce théâtre où L'HISTOIRE est vivante,
Et voyez quelle force une plume savante
A nos yeux, sur la scène, imprime à ses leçons.
Est-ce aux crimes heureux que nous applaudissons?
Et pour un courtisan qui, jaloux de Narcisse,
Etudîra sous lui la fourbe & l'artifice;
Combien de jeunes Rois, qui du piège ont frémi,
Demanderont au ciel un Burrhus pour ami?

Ainsi, d'après l'Histoire impartiale & juste,
On déteste un Octave, & l'on aime un Auguste.
Et pourquoi, si Tibère avoit quelques vertus,
Si Néron commença par régner en Titus,
Pourquoi dissimuler ces changemens rapides?
Nous voyons sans effroi, dans des tyrans stupides,
L'excès de la démence ou de l'atrocité;
Leur exemple, exécrable à la postérité,
Pour alarmer nos Rois est trop loin de leur ame:
Mais lorsqu'un vieux tyran, dans son repaire infame,
Tourmenté de remords qu'il ne peut assoupir,
Sous la pourpre étouffé rend le dernier soupir;

Digitized by Google

Et que L'HISTOIRE ajoute : « Elevé par Auguſte,
Il ſembloit vertueux, il ſavoit être juſte ;
Eloquent, éclairé, ſes dehors éclatans,
Le rendoient cher au monde ébloui cinquante ans ;
Qui ne frémit alors, comme dut frémir Rome,
De voir en monſtre impur transformer un grand homme !
Qui ne frémit de voir ce tigre careſſant,
Néron, par les bienfaits de ſon règne naiſſant,
Annoncer la candeur, la bonté, la clémence,
Et tout-à-coup porter ſa brutale démence
Aux forfaits les plus noirs & les plus monſtrueux ?
Quel exemple effrayant pour les Rois vertueux !
Et lorſque d'un palais que la vengeance aſſiège,
Le lâche enfin s'évade & court de piège en piège,
Plus tremblant qu'un eſclave au ſupplice échappé,
Cent fois du coup mortel ſe croyant voir frappé,
Seul au monde, implorant un bras qui le délivre
De la peur de mourir & du tourment de vivre,
Et réduit à verſer, par de ſerviles mains,
Ce ſang impur & vil, le rebut des humains ;
Que demandez-vous, même à la ſcène tragique,
Ou de plus éloquent ou de plus énergique ?

Gardons-nous de cacher quel rapide penchant
De l'innocence au crime a conduit le méchant ;
Et que par d'heureux dons quiconque lui reſſemble,
De ſa chûte averti, ſonde l'abîme, & tremble.

Digitized by Google

Montrer ainſi le crime, eſt-ce l'autoriſer ?
C'eſt marquer les écueils où l'on peut ſe briſer.
Malheur à l'Ecrivain qui, brillant coloriſte,
Et des forfaits heureux ſervile apologiſte,
Veut nous faire admirer Tamerlan ou Sylla,
Et qui place un Cromwel près d'un Publicola !

Voyez par la louange ainſi proſtituée,
Au culte des forfaits la Terre habituée ;
Voyez de ſon Homère Alexandre enchanté,
Et par l'ombre d'Achille en rêvant tourmenté ;
Et Céſar, ſous qui Rome alloit être abattue,
D'Alexandre, en pleurant, embraſſer la ſtatue ;
Et deux mille ans après, le héros Suédois,
Du vainqueur de l'Aſie envier les exploits.

Pardonnons cependant la louange inſenſée
Aux eſprits dont la gloire exalte la penſée.
Une vaſte conquête, une immenſe grandeur
D'un pouvoir uſurpé l'inſolente ſplendeur,
L'appareil du triomphe ou de l'apothéoſe,
Au vulgaire interdit aiſément en impoſe ;
Et ce même aſcendant que l'on repouſſe en vain,
Peut, avec le vulgaire, entraîner l'Écrivain :
Son héros le ſubjugue & le range ſans peine
Au nombre des captifs qu'à ſon char il enchaîne.

Mais qu'un fourbe éloquent pour changer les Etats,
Combine comme un jeu, les plus noirs attentats ;

Digitized by Google

Que de l'art de tromper il trace les maximes ;
Au glaive des tyrans qu'il marque les victimes ;
Et que d'un œil tranquille observant les forfaits,
Il juge en curieux la main qui les a faits :
Que non moins criminel, un farouche hypocrite,
Pour absoudre à nos yeux une ligue proscrite,
Adulateur du meurtre en déguise l'horreur ;
Qu'un fou, dont la bassesse irrite la fureur,
Affectant d'insulter à tout ce qu'on révère,
Ose outrager Titus en plaidant pour Tibère ;
Voilà de ces serpens dont le souffle empesté
Seroit trop dangereux s'il n'étoit détesté,
Et si de son empreinte une honte éternelle,
Ne flétrissoit leur rage absurde & criminelle.

De ces vils corrupteurs diffamés & proscrits,
L'humanité se venge à force de mépris.
Et pardonnera-t-elle à ces ames vénales,
Qui d'un encens impur ont souillé nos annales,
Divinisé le crime, élevé des autels
Aux démons ennemis du repos des mortels,
A l'orgueil oppresseur, au fanatisme atroce,
A cette ambition frénétique & féroce
Qui de la guerre a fait le jeu sanglant des Rois,
Et du fer & du feu leurs raisons & leurs loix ?
Et pardonnera-t-elle à ce dur politique
Qui de tant de forfaits spectateur flegmatique,

Digitized by Google

Croit que tout est dans l'ordre, & que dans tous les tems
Il faut s'attendre à voir ces revers éclatans,
Ce choc de passions, de vertus & de crimes,
D'oppresseurs, d'opprimés, de tyrans, de victimes;
Jusqu'à ce terme, enfin, de bassesse & d'orgueil,
Où le fort sur le foible abaissant un coup-d'œil,
Lui fait abandonner un courage inutile,
Et se croyant un Dieu, foule aux pieds un reptile?

Homme étranger à l'homme, insensible témoin
Des maux de tes pareils, que tu vois de si loin,
Dis-moi donc si Tacite, en voyant sa patrie
Sous les plus vils tyrans dégradée & flétrie,
En voyant ce grand peuple abruti, dépravé,
Rampant aux pieds d'un monstre à l'empire élevé,
Ce sénat (sous le glaive autrefois intrépide),
D'un stupide oppresseur adorateur stupide,
Et Romain seulement pour défier la mort,
Périr avec opprobre & mériter son sort;
Dis-nous donc si Tacite à leur chûte effroyable
Oppose en écrivant ton flegme impitoyable?
S'il voit d'un œil égal Thraseas & Séjan?
S'il peint Domitien des couleurs de Trajan?
Austère en sa douleur, consterné sans foiblesse,
D'une femme plaintive il n'a point la molesse:
Il gémit comme un sage, il s'afflige en Romain
Mais au burin vengeur qu'appesantit sa main,

Digitized by Google

On reconnoît une ame indignée & souffrante.
Tel, suivant au tombeau la Liberté mourante,
Le front pâle & couvert d'un deuil majestueux,
Caton, sans se répandre en regrets fastueux,
Caton, sur les débris de Pharsale & d'Utique,
Promenoit un regard douloureux, mais stoïque;
Et l'on voyoit écrit dans ses yeux abattus
Ce que Rome & Caton attendoient de Brutus.

Qu'il est loin d'éprouver cette douleur profonde,
L'Écrivain qui ne voit dans les fastes du monde
Qu'un tableau qu'embellit le crime ou le malheur!
La prospérité calme est pour lui sans couleur:
L'innocence & la paix n'ont plus rien d'énergique:
Il lui faut, pour briller, quelque revers tragique,
Quelque grand criminel pour le peindre à grands traits.
Un règne heureux échappe à ses regards distraits.
Que feroient ses pinceaux d'une mer sans orages?
Il lui faut des écueils, il lui faut des naufrages.
L'Univers gémira de l'aurore au couchant;
Qu'importe? le spectacle en sera plus touchant.

Oui, triomphe, barbare, au signal des batailles;
Peins-les, du genre humain ces grandes funérailles;
Va comme les vautours t'en repaître à loisir:
Je ne t'envierai point cet horrible plaisir.

Tranquillement assis sous l'olive sacrée,
Je montrerai la Paix des beaux-arts entourée:

Digitized by Google

Je peindrai ſous le chaume un Roi conſolateur,
Ranimant d'un regard l'humble cultivateur,
Et des champs à la Cour revenant plus ſenſible :
Je le peindrai modeſte, indulgent, acceſſible,
Simple & bon, retraçant à ſon peuple chéri
L'image de ſon père, ou celle de Henri,
Ennemi de l'orgueil, ennemi du menſonge,
Des erreurs de ſon âge écartant le vain ſonge,
Souriant aux plaiſirs, ſans jamais un inſtant
Se dérober pour eux au devoir qui l'attend.
On verra la Bonté conſultant la Sageſſe,
La Vigilance active éclairant la Jeuneſſe,
Aux abus réprimés l'ordre oppoſant ſes loix,
L'économie enfin, ce grand bienfait des Rois,
De l'intrigue vénale écartant les amorces,
Et rendant à l'Etat ſa ſplendeur & ſes forces.
Ah! qu'il aime ſon peuple, & qu'il ſoit en repos.
La paix aura ſa gloire, elle aura ſon héros.
Et n'eſt-ce point aſſez que ſon règne préſente
Au démon des combats une égide impoſante ?
Que les lys ſur les mers aient repris leur ſplendeur ?
Que la valeur françoiſe ait réglé ſon ardeur ?
Que le commerce agile, en déployant ſes aîles,
Ne ſente plus le poids de ſes chaînes cruelles ?
Qu'enfin, dans ce climat favoriſé des cieux,
Les plus ſolides biens & les plus précieux,
La culture féconde & l'active induſtrie,
Faſſent fleurir des arts l'opulente patrie ?

Digitized by Google

Bon Roi! ſi ce préſage en effet s'accomplit;
D'accord avec nos vœux, ſi le ciel les remplit,
Quel exemple à tranſmettre, & quel règne à décrire!
Je vois à mes récits l'Humanité ſourire:
Le père à ſes enfans aime à les rappeller;
De leurs yeux attendris je vois des pleurs couler.

O flatteurs! ô méchans! ô ſéducteurs funeſtes!
Reſpectez le plus cher de tous les dons céleſtes,
Et tremblez de corrompre un cœur comme le ſien,
Un cœur qui ne reſpire & ne veut que le bien.
Vous épiez, cruels, un moment de foibleſſe,
Pour l'attirer au ſein d'une indigne molleſſe,
Et lui perſuader qu'au gré de ſes deſirs,
Tout ce qui l'environne eſt fait pour ſes plaiſirs.
Que l'empire eſt à lui, qu'il n'eſt point à l'empire,
Et que pour un ſeul homme un peuple entier reſpire.
S'il ne veut qu'être juſte & par-tout révéré,
Si par de ſages loix ſon règne eſt tempéré,
S'il a pu ſe réſoudre à fermer ſur ſes traces
Le gouffre dévorant des faveurs & des graces,
Meſuré dans ſes dons, éclairé dans ſes choix,
Il n'eſt plus, à vos yeux, au nombre des grands Rois:
Je ſais que la faveur eſt votre heureuſe étoile,
Que le vent du crédit enfle ſeul votre voile,
Que l'épargne ſur-tout vous afflige & vous nuit:
Ce n'eſt qu'au malheureux qu'en revient tout le fruit;
Et vous, ſur qui le faſte aura plus d'influence,
Vous en faites aux Rois un devoir de décence:

Digitized by Google

Les abus ſont vos droits, & vous les défendez.
Malheur au Souverain que vous perſuadez.

C'eſt donc vous que j'obſerve avec inquiétude.
D'éclairer vos noirceurs je ferai mon étude.
Pour miner lentement des deſſeins vertueux,
Je vous verrai creuſer vos ſentiers tortueux;
Je ſaurai démêler vos complots & vos trames;
Je porterai le jour juſqu'au fond de vos ames.
Et ne préſumez pas qu'à des tems réculés
Je confie, en mourant, vos crimes révélés;
C'eſt votre âge & le mien que vous aurez pour juge.
Je vois de près la tombe où ſera mon refuge:
Dix luſtres ſont déjà retranchés de mes jours;
Mais ma haine vous reſte, elle vivra toujours.
Oui, c'eſt pour vous punir que je veux me ſurvivre.
Mes yeux fermés, mon ombre eſt prête à vous
pourſuivre.
Dans peu, demain peut-être on verra mes écrits
Produire au jour vos noms déshonorés, proſcrits;
Vos enfans les liront, vous les lirez vous-mêmes
Ces reproches ſanglans, ces cruels anathêmes;
Et le peuple, en montrant l'homme injuſte & ſans foi;
Dira: *Voilà le traître. Il a trompé ſon Roi.*

Digitized by Google

DISCOURS

SUR L'ESPÉRANCE DE SE SURVIVRE,

Lu dans la séance de l'Académie Françoise, le 4 Mai 1779, jour de la réception de M. DUCIS, à la place de M. DE VOLTAIRE.

L'HOMME laisse à la tombe une cendre insensible.
Mais ce souffle divin, cette ame incorruptible,
Semblable à la vapeur que dissipent les vents,
Sera-t-elle à jamais étrangère aux vivans?
Croirai-je à ce Lethé dont l'eau dormante & noire,
Du monde où l'on n'est plus absorbant la mémoire,
Déroberoit au juste un éloge touchant,
Et du blâme vengeur sauveroit le méchant?

Loin de moi cette aveugle & fatale assurance.
Le néant, qui du crime est l'affreuse espérance;
L'oubli, qui de la gloire éteindroit le flambeau,
Ne nous attendent point au-delà du tombeau.

Et si la mort rompoit tous les nœuds de la vie,
Quelle gloire, au-delà, seroit digne d'envie?
D'où naîtroit dans nos cœurs, pour un long souvenir,
Cette ardeur qui s'allume au nom de l'avenir?

A ce

Aux plus fiers des tyrans d'où viendroit cette crainte ;
De livrer à l'opprobre une poussière éteinte ?
D'où viendroit aux héros ce mépris du trépas,
Pour mériter la gloire, & n'y survivre pas ?

Non, non, l'homme survit à sa honte, à sa gloire:
Turenne, à qui la mort arrachoit la victoire,
Vit le deuil de son camp immobile & muet;
Condé du haut des cieux entendit Bossuet.

Ah ! lorsque d'une voix si sublime & si tendre,
Bossuet à Condé croyoit se faire entendre,
Et qu'un peuple, témoin d'un hommage si beau,
Croyoit voir le grand homme évoqué du tombeau ;
Étoit-ce un vain prestige ? Ou son ombre appellée,
Planoit-elle en effet sur ce grand mausolée ?

J'en crois, dans tous les cœurs, la voix qui me répond;
J'en crois ce sentiment unanime & profond,
Qui dans tous les climats, comme dans tous les âges,
Enflamme les héros & console les sages.
Leur pays trop ingrat les a-t-il rebutés ;
Dans des tems malheureux sont-ils persécutés
L'avenir se présente à leur ame abattue :
Socrate le contemple en buvant la ciguë ;
Caton mourant le voit, charmé de ses vertu ,
Se ranger tout entier du parti de Brutus.
Et toi Colomb, & toi, victime de l'envie,
Quel espoir te soulage au terme de la vie ?

Digitized by Google

Devant quel tribunal seront-ils présentés ;
Ces fers injurieux que tes mains ont portés ?
Pour qui, dans ce tombeau, veux-tu qu'on les dépose ?
Sur la postérité ton ame se repose :
Elle sera ton juge, & le juge des Rois
Qui de ce prix infame ont payé tes exploits.

Hélas ! puisse de même, au comble de l'outrage,
Se sentir revêtu de force & de courage,
Le citoyen (1) flétri par l'absurde fureur
D'un zèle mille fois plus affreux que l'erreur !
Au pied d'un tribunal que la lumière offense,
Accusé sans témoins, condamné sans défense,
Pour avoir méprisé d'infames délateurs
En peuplant les déserts d'heureux cultivateurs ;
Qu'il regarde ces monts où fleurit l'industrie,
Et fier de ses bienfaits, qu'il plaigne sa patrie.
Le tems la changera comme il a tout changé :
D'une indigne prison Galilée est vengé.

Mais que sert aux mourans la vérité tardive,
Si jusqu'au sein des morts jamais sa voix n'arrive ;
Et si pour l'innocent & pour le criminel,
Règne autour de la tombe un silence éternel ?

Un Dieu, sans doute, un Dieu punit & récompense ;
Et pourquoi, l'un des prix que ce Dieu nous dispense,

(1) Olavidès. Il étoit alors dans les liens de l'Inquisition.

Digitized by Google

N'eſt-il pas le plaiſir & ſi pur & ſi doux,
De ſavoir quels regrets nous laiſſons après nous?
Quoi! des larmes d'un fils privera-t-il un père?
Des larmes d'un époux l'épouſe la plus chère?
Un Roi, des vœux d'un peuple heureux par ſes bienfaits?
Un héros, du triomphe ou des fruits de la paix?
Il a mis dans nos cœurs ce deſir de revivre;
Ah! ſans doute il permet que la vertu s'y livre.
L'homme eſt foible, & la gloire en lui tendant la main,
Du devoir, ſous ſes pas, adoucit le chemin,
Lui fait fouler aux pieds les ſerpens de l'Envie,
L'arme contre la mort du mépris de la vie.
Mais s'il ſe voit privé de cet heureux appui,
Quel monument durable attendez-vous de lui?
Naître, vivre, & mourir, ſont un inſtant qui paſſe;
Et qu'une ame timide en meſure l'eſpace,
Aux bornes d'un inſtant tout ſera limité:
Rien de grand, ſans l'eſpoir de l'immortalité.

Trompeuſe illuſion! préjugé populaire!
Me répond triſtement un ſage atrabilaire:
L'homme crédule & vain ſe prend à ces appâts;
L'homme habile & puiſſant les ſème ſur nos pas;
Les tyrans aux héros ont jetté cette amorce.
Les tyrans? Éprouvons leur courage & leur force;
Et voyons ſi pour eux tout doit s'anéantir.
Qu'un Tibère, un Commode entende retentir

Digitized by Google

Jusqu'à son lit de mort, cet affreux cri de joie :
« Qu'il meure, & des vautours que son corps soit la proie;
Qu'il meure dans l'opprobre; & rebut des tombeaux,
Qu'il soit traîné, meurtri, déchiré par lambeaux » ...
Il frémit. Mais pour lui qu'auroient-ils de terrible
Ces vautours appellés à cette fête horrible,
Si son ame exhalée avec un long soupir,
D'un sommeil éternel espéroit s'assoupir?
Il craint, non les vautours affamés de pâture,
Mais cette longue horreur qu'il laisse à la Nature;
Et le pressentiment de la postérité
Venge déjà sur lui tout un siècle irrité.
Dans une heure, il verra sa dépouille insultée;
Dans mille ans, sa mémoire en tout lieu détestée;
Tandis que Marc-Aurèle entendra l'avenir,
Par d'éloquentes voix, à jamais le bénir (1).

Ah! laissons aux méchans cette crainte accablante.
Laissons cette espérance utile & consolante
A l'ami qui, pleurant l'ami qu'il a perdu,
Se flatte au moins encor qu'il en est entendu!
Et pour qui ce besoin n'est-il pas invincible,
De penser que des morts tout n'est pas insensible?
Est-ce une froide cendre, un marbre inanimé
Que je presse, en pleurant sur un objet aimé?

(1) Thomas étoit présent à cette lecture.

Digitized by Google

Et si rien n'est ému dans cette urne glacée,
Pourquoi si tendrement la tiendrois-je embrassée?
Je ne sens point un cœur sous le mien palpitant;
On ne me répond point; mais peut-être on m'entend.
Il me semble, aux accens de ma bouche plaintive,
Qu'une ombre qui m'échappe est au moins attentive;
Qu'invisible & présente, elle voit mes douleurs,
Recueille mes soupirs, & jouit de mes pleurs.

La Nature a mêlé ce charme involontaire
Aux regrets d'un époux errant & solitaire,
Aux regrets d'un amant que consume l'ennui:
Une ombre seule au monde est encor tout pour lui.
Dans le calme des bois, au sein des nuits funèbres,
Il l'appelle. Il croit donc qu'au milieu des ténèbres,
Près de lui, pour l'entendre, elle vient quelquefois
Dans la grotte où l'écho s'attendrit à sa voix?
Ah! du moins, dans son ame elle se plaît à lire.

Mais des vives douleurs n'est-ce point un délire?
On le dit; & bientôt soi-même on se dément.
Qui de nous dans le calme & le recueillement
Seul, au fond de ce temple, où de nos grands modèles
S'offrent à nos regards les images fidelles,
N'a pas senti son ame entre eux se balancer,
Et vers le plus chéri doucement s'élancer?
O toi dont les écrits, où la bonté respire,
Donnent à la vertu tant de charme & d'empire,

Digitized by Google

Fénelon, quand mes yeux attachés sur tes yeux
Se mouilloient devant toi de pleurs délicieux,
Et que mon cœur ému, cherchant à se répandre,
T'adresse le tribut le plus vrai, le plus tendre,
Le tribut de l'amour, & ce culte si doux
Que l'ange de la paix recevroit parmi nous;
Suis-je insensé? parlé-je à la toile, à l'argile?
Je parle à cet esprit qui fend d'une aile agile
Les champs de la lumière, &, comme elle épandu,
Sur ces murs quelquefois tient son vol suspendu.
Au plaisir d'être aimé s'il est sensible encore,
Ce Lycée est un temple où sans cesse on l'adore:
Il doit s'y plaire. Et toi (1), dont les travaux divers
Ont durant soixante ans étonné l'Univers,
L'aurois-tu déposée au terme de la vie,
Cette gloire qui fit le tourment de l'Envie;
Et d'un monde par toi si long-tems éclairé
Ton indigne tombeau t'auroit-il séparé?
Quoi! tandis que tes vers enchantent nos oreilles;
Que nos plus doux plaisirs sont le fruit de tes veilles;
Que d'une voix, enfin, tous les cœurs attendris,
Du grand art d'émouvoir te décernent le prix;
Qu'instruits par tes leçons, des Rois couverts de gloire
T'accompagnent en pompe au temple de mémoire,

(1) Le buste de Voltaire étoit exposé aux yeux de l'Assemblée.

Digitized by Google

Et ſur un monument à jamais affermi,
Vont graver de leur main le nom de leur ami;
Tu ne l'entendrois pas ce concert de louange,
Ce cri des Nations qui t'honore & te venge!
Vous, qui deviez former des accords ſi touchans,
Suſpendez votre lyre, interrompez vos chants,
Enfans du Pinde(1): au ſein d'une nuit vaſte & ſombre,
Vos ſons perdus, jamais n'iront flatter ſon ombre.
Aux pleurs des malheureux, aux éloges des Rois,
Voltaire eſt inſenſible; il n'entend plus nos voix.
Elle fut donc bien vaine, hélas! cette eſpérance,
De conſoler ſon ombre & d'acquitter la France,
Lorſque par l'Univers notre zèle avoué,
Promit la palme à qui l'auroit le mieux loué!
Et toi, Molière (2), & toi, lorſqu'un ſiècle plus juſte
Au buſte de Voltaire aſſociant ton buſte,
Conſacre parmi nous ton génie & le ſien,
Eſt-il vrai que pour toi la gloire n'eſt plus rien;
Et qu'en vain mis au rang des mortels les plus ſages,
Tu ne ſauras jamais, ſur les ſombres rivages,
Combien de tes affronts ta patrie a gémi,
Combien de tes ſuccès l'Impoſture a frémi?
Ah! le lâche envieux & le fourbe hypocrite
Peuvent donc avec joie inſulter le mérite!

(1) L'Eloge de Voltaire étoit le ſujet du Prix de Poéſie.
(2) Le buſte de Molière étoit auſſi expoſé dans la ſalle en face de celui de Voltaire.

Digitized by Google

Vivant, il eſt en proie à ſes diffamateurs ;
Mort, il n'a plus d'amis ni de conſolateurs.
Aux traits de l'impudence & de la calomnie,
Le ciel aura livré la vertu, le génie ;
Ils auront vu l'orgueil dédaigneux & jaloux,
Leur faire de la vie épuiſer les dégoûts,
Et de leurs ennemis, renouvellés ſans ceſſe,
Encourager l'audace & payer la baſſeſſe ;
Et lorſque la Juſtice arrivant ſur leurs pas,
Vient venger leur mémoire, ils ne l'entendroient pas !
Ceſſons d'injurier le Ciel & la Nature ;
Et quand l'homme a vécu pour la race future,
Croyons que de ſa gloire il va jouir en paix.
Pour la poſtérité les grands hommes ſont faits.
Ils ont ſemé pour elle, & chez elle ils recueillent.
Comme leurs bienfaiteurs les ſiècles les accueillent ;
Et préſens d'âge en âge à ce beau ſouvenir,
Leur eſpace eſt le monde, & leur tems l'avenir.

Digitized by Google

VOUS AVEZ TORT,

AVIS

AUX GENS DE LETTRES.

1779.

Oui, Meſſieurs, vous avez tort
Tout le monde en eſt d'accord.

Eh quoi! tandis qu'à Voltaire
On refuſe un vain tombeau,
A ſon ombre ſolitaire
Vous décernez ſans myſtère
Le triomphe le plus beau!
Il eût mieux valu vous taire
Que de tant louer un mort:
C'eſt aux vivans qu'il faut plaire;
Et qui les brave a grand tort.

Vous voulez apprendre à vivre
A des gens plus fins que vous;
Vous croyez avec un livre
Guérir des ſots & des fous;
Moutons, vous chaſſez des loups;

Digitized by Google

Quelle démence profonde !
Le bel eſprit ſe croit fort
Quand la raiſon le ſeconde ;
Mais bien ſouvent dans ce monde
La raiſon même eſt un tort.

Votre vie eſt conſumée
En de pénibles travaux,
Et vos ſublimes cerveaux
Sont enivrés de fumée.
Vous ne flattez ni l'orgueil
Ni la ſtupide opulence ;
D'un parvenu d'importance
Vous dédaignez le coup-d'œil :
Plus d'Ode gratulatoire,
Plus d'Épître adulatoire
Pour les favoris du ſort.
Auſſi quel eſt le rapport
D'un art ſi peu méritoire ?
De la gloire. De la gloire !
Pauvres gens, vous avez tort.

D'épurer les mœurs publiques
Vous recherchez les moyens !
Vous voulez, cenſeurs ſtoïques,
Des courtiſans véridiques,
Des miniſtres citoyens !

Digitized by Google

Vous jugez avec audace
L'homme en faveur, l'homme en place :
S'il ne fait pas ce qu'il doit,
Dans vos regards il ne voit
Qu'un froid respect qui le glace;
Vous paroissez engoués
D'un mérite qui l'efface,
Et devant lui, face à face,
Sully, Colbert sont loués.

Ce n'est pas tout. Sous l'empire
D'une paisible équité,
Vous voulez que tout respire
L'ordre & la tranquillité ;
Vous prêchez l'économie !
Le beau moyen de régner !
Le rare effort de génie
Que de savoir épargner !
Vous en parlez à votre aise ;
Vous qui ne possédez rien ;
Mais ailleurs, ne vous déplaise,
Le désordre est un grand bien !
Et si jamais le système
De tout réduire à des loix ;
Est adopté par les Rois ;
Qui voulez-vous qui les aime ?
Des Labourgurs ? des Bourgeois ?

Digitized by Google

Que fait au cercle où nous ſommes
Cette foule d'inconnus?
Qu'ils ſoient à jeun, qu'ils ſoient nuds;
Que nous importe des hommes
Que nous n'avons jamais vus?
Tout ce peuple eſt une eſpèce,
Un automate à reſſort.
Pour lui vous plaidez ſans ceſſe;
Vous avez tort, & grand tort.

Vous faites plus. On publie
Que vous deſtinez un prix
A celui des beaux eſprits
Dont l'éloquente folie
Louera le mieux dans Paris
La ſervitude abolie!
Par-là vous croyez d'abord
L'humanité relevée;
Mais que devient la corvée?
Le foible eſt toujours trop fort:
L'affranchir eſt une fraude;
Et les Seigneurs de Saint-Claude
Vous diront: Vous avez tort.

Que vous fait le cagotiſme,
Pour vouloir en dégoûter?
Pourquoi tant vous irriter

Digitized by Google

Contre le vieux despotisme ?
Et ce pauvre fanatisme
Pourquoi le persécuter ?
Vous avez pris pour marotte
L'amour de la vérité ;
Par vous est décrédité
Le préjugé qui garrotte
La crédule Humanité ;
Aussi par la gent bigotte
Dieu sait comme est soudoyé ;
Dieu sait comme est appuyé
L'écrivain qui vous balotte.
Vos ennemis l'aiment fort :
Impudent, soit, mais habile.
Le trafic d'une ame vile
Est toujours d'un bon rapport.
Vous le traitez de reptile ;
Mais en rampant il vous mord.

Vous vous vantez du suffrage
De quelques Princes du Nord !
Mais c'est de quoi l'on enrage ;
Et menacés de l'orage,
Vous n'aurez plus aucun port.
Croyez-moi, gagnez le bord,
Prenez les mœurs de votre âge ;

Digitized by Google

Le frivole & doux langage,
L'humeur ſouple, l'air accort,
Et ce reſpect qui ménage
Le grand, le riche & le fort.
Mais, quoi ! d'un conſeil ſi ſage
Vous riez ! Vous avez tort.

Digitized by Google

LÉOPOLD DE BRUNSWICK,

POËME,

Lu dans la ſéance publique de l'Académie Françoiſe, le 13 Mars 1788, jour de la réception de M. D'AGUESSEAU, Conſeiller d'État.

QUELS que ſoient les travaux que la gloire environne,
Ils ſont récompenſés quand ſa main les couronne.
Et que faut-il de plus à des cœurs généreux ?

Un immenſe théâtre, un ſpectacle nombreux ;
Tout un ſiècle attentif, l'avenir, la Patrie,
Qu'au milieu du péril on croit voir attendrie,
Avec des yeux de mère obſerver ſon enfant,
Le pleurer malheureux, l'embraſſer triomphant ;
Tout inſpire aux Héros la conſtance & l'audace.

Qui daigne alors ſavoir quel danger le menace ?
La mort même, embellie aux regards du Guerrier,
Pare ſon front hideux d'un rameau de laurier ;
Et ſi dans les combats, ſur les mers des deux Mondes,
A l'éclat de ces feux qui ſillonnent les ondes,

Digitized by Google

Sur le roc Baléare (1), au ſommet eſcarpé,
Au ſommet foudroyant du terrible Calpé (2),
Le Héros voit la Mort, il la prend pour la Gloire:
Prodigue de ſa vie, il ſonge à ſa mémoire.
L'airain tonne; ſon cœur n'en eſt point effrayé:
Il entend la louange, & ſon ſang eſt payé.

N'allons point cependant, complices de l'Envie,
A qui met à ce prix ſon repos & ſa vie,
Reprocher un ſalaire, hélas! trop mérité,
Et rendre ingrats ſon ſiècle & la poſtérité.
La Vertu vit de gloire; & le plus magnanime
Languiroit bien ſouvent ſans ce feu qui l'anime.
L'homme, toujours ſi foible, a beſoin d'un appui:
Il fera peu pour nous, s'il ne fait rien pour lui.

Alexandre, accablé de ſes courſes lointaines,
Se délaſſe en rêvant aux éloges d'Athènes.
Il nous a des grands cœurs révélé le ſecret.
Décius à la mort va s'offrir ſans regret,
Pourvu qu'à ſes neveux, pour exemple on le nomme.
Régulus dans les fers jouit des pleurs de Rome.
Caton même, peut-être, avant de ſe frapper,
Du ſoin de ſa mémoire a daigné s'occuper.
Il a vu Rome en deuil aux pieds de ſon image.
Laiſſons-lui chez les morts emporter cet hommage;

(1) Minorque.
(2) Gibraltar.

Digitized by Google

Et lorsqu'à son pays Cicéron dévoué
Ne voit rien de si doux que d'en être loué,
Songeons que, moins sensible aux honneurs qu'il espère,
Jamais de sa Patrie il n'eût été le père.

Mais s'il est un mortel qui, dans son devoûment,
Généreux par instinct, sublime obscurément,
Sans que ni le devoir, ni la gloire l'ordonne,
Pour le salut d'autrui s'oublie & s'abandonne;
Ah! le premier, sans doute, il a droit d'obtenir
Les regrets de son siècle & ceux de l'avenir,
Et c'est à lui, sur-tout, que la Gloire elle-même
Doit s'offrir, à côté de la Vertu qu'il aime,
Le poursuivre, l'atteindre au-delà du trépas,
Et chercher, au tombeau, qui ne la cherchoit pas.

Elevé dans son sein, tu semblois né pour elle,
O toi, qu'auroit pour fils adopté Marc-Aurèle,
Prince, en qui, dès l'enfance, à l'ombre du repos,
Germoit l'ame d'un Sage & le cœur d'un Héros,
Jeune BRUNSWICK. Autour de ces foyers antiques,
Dont l'Honneur & la Foi sont les Dieux domestiques,
Tu n'avois qu'à choisir un modèle à ton gré:
D'exemples immortels je te vois entouré.
FERDINAND (1) t'apprendra quel mouvement rapide
Imprime à tout un peuple un seul homme intrépide,

(1) On se souvient de la révolution que fit dans l'armée Hanovrienne, en 1758, le changement de Général, lorsque le Prince Ferdinand de Brunswick se mit à la tête de cette armée.

Digitized by Google

Et comment son courage, étonnant l'Univers,
Fait sortir les succès du milieu des revers.
Ce Roi qui, tour-à-tour ambitieux & juste,
Aux beaux jours de César joint les vieux ans d'Auguste,
Ce génie à la fois si sage & si hardi,
FRÉDÉRIC (1), dans un art par lui-même agrandi,
Instruira ta jeunesse. HENRI (2) sera ton guide;
HENRI, de la Vertu l'ami le plus solide;
HENRI, guerrier sensible, & modeste vainqueur,
Qui maîtrisa toujours la fortune, & son cœur.
Enfin, si moins épris de ce calme stoïque,
Tu préfères l'éclat d'une ardeur héroïque,
CHARLES (3) à ta valeur offre un modèle heureux.
Tu l'as vu, ce Héros aimable & généreux,
Redouté, mais chéri de ses rivaux de gloire,
Comme dans un tournoi disputer la victoire,
Et couvert de poussière, & de sang inondé,
Applaudir, dans l'arène, aux exploits de CONDÉ.

Hélas! c'étoit à lui qu'on ressemble sur-tout...
Fier & doux, simple & grand, soin brillant caractère,

(1) Le feu Roi de Prusse, oncle du Prince Léopold de Brunswick.

(2) Le Prince Henri de Prusse, oncle du Prince Léopold de Brunswick.

(3) Le Prince de Brunswick régnant, frère de Léopold. On sait avec quelle noblesse & quelle loyauté il a fait la guerre.

Digitized by Google

Sur des bords étrangers, dans des camps ennemis,
Eût trouvé des rivaux, & laissé des amis.
Né pour fixer la Gloire & désarmer l'Envie,
Que de liens puissans l'attachoient à la vie !
Jeune, heureux, cher au monde !... & ces nœuds sont
brisés !
Et tant de biens si chers, il les a mépriſés !
Pourquoi ? — Lorsque Césat, sur les mers de l'Epire,
S'expose à la tempête, il y va d'un Empire,
De l'Empire du monde; & toi, plus généreux,
Où vas-tu, LÉOPOLD ? Sauver deux malheureux !

Non, ce n'est point ici cette illustre carrière,
Où, tenant dans ses mains la trompette guerrière,
L'attend la Renommée, avec ses yeux ouverts,
Et ses voix, dont le bruit va remplir l'Univers:
Il est seul. — Mais l'Oder a franchi ses rivages,
Et, chargé de débris, il poursuit ses ravages.
Sur les flots mugissans ces débris dispersés,
Dans les plaines au loin les hameaux renversés,
Les troupeaux submergés dans l'étable écroulée,
La moisson sur le fleuve encore amoncelée,
Et le lit où le pauvre, oubliant son labeur,
Du Ciel, au moins en songe, espéroit la faveur,
Et le berceau flottant, où la foible innocence
Voit sans effroi la mort si près de la naissance,
Où dort peut-être encore, au bruit sourd du torrent,
Cet enfant suspendu sur son sein dévorant...

Digitized by Google

O Dieu !.. Tout s'épouvante ; & loin du bord funeste
La fuite a des hameaux dispersé ce qui reste.

Deux hommes seuls encor, de tant d'infortunés,
Luttent contre les flots, par les flots entraînés ;
Et le triste habitant de la rive opposée
Au plus grand des périls voit leur vie exposée.
Frémissant, consterné, prêt à les voir périr,
Chacun cherche des yeux qui les va secourir ;
Mais qui peut du torrent dompter la violence ?
Des plus hardis Rameurs le courage balance ;
Lorsqu'un jeune homme arrive, & les mains pleines d'or:
« Enfans, qui veut me suivre ? Il en est tems encor.
Une barque, & volons au secours de nos frères ».
La barque se présente à ses vœux téméraires :
Il y monte ; & rompant le nœud qui la retient,
Il crie aux malheureux que cet espoir soutient :
« Amis, je viens à vous ; redoublez de courage ».
Alors, fendant le fleuve, & défiant sa rage,
Sur le dos de la vague on le voit suspendu ;
Dans le fond de l'abîme on le croit descendu ;
Il remonte ; & le flot que la rame sillonne,
Etonné d'obéir, autour de lui bouillonne.

A l'audace, à l'ardeur, à l'intrépidité
Qu'inspire à ce mortel la simple humanité,
On s'écrie, en tremblant d'espérance & de joie :
« Est-ce un ange, un sauveur que le ciel leur envoie ?

Digitized by Google

C'eſt LÉOPOLD, *c'eſt lui, c'eſt ce jeune Héros* ».
Et la barque à l'inſtant diſparoît ſous les flots.

Un lamentable cri frappe le ciel & l'onde.
Tous les yeux, attachés ſur la vague profonde,
Redemandent BRUNSWICK au terrible élément.
Dans des ſillons d'écume il paroît un moment;
Il nage, il ſe débat, il s'épuiſe, il ſuccombe. —

Ah! que du moins les flots le rendent à la tombe.
Avec un ſaint reſpect ſur le bord recueillis,
Que ſes reſtes ſacrés y ſoient enſevelis.

Et vous, que des vertus la mémoire intéreſſe,
Accourez, éloquente & ſenſible Jeuneſſe,
Venez tous rendre grace, au nom des malheureux,
A celui qui daigna vivre & mourir pour eux;
Venez tous révérer, au nom de la Nature,
Celui qui de l'orgueil abjurant l'impoſture,
Et de ſes devoirs d'homme occupé conſtamment,
S'exerça dès l'enfance à ce grand dévoûment.
Dites par quelle aimable & tendre inquiétude,
Fuyant de ſon palais la froide ſolitude,
Il venoit dans la foule, ami ſage & diſcret,
A l'indigent timide arracher ſon ſecret;
Dites à ſon aſpect, quel rayon de lumière
Sembloit du laboureur éclairer la chaumière;
Dites, à ſon aſpect, quelle noble chaleur
Du ſoldat, ſous la tente, animoit la valeur;

Digitized by Google

Et, de l'humanité religieux organes,
Puissiez-vous, au tombeau, faire entendre à ses mânes
Les regrets dont pour lui tous les cœurs sont émus!
LÉOPOLD est pleuré comme Germanicus.
Voyez ce deuil profond, ce silence, ces larmes,
Ces Soldats, d'un air morne, appuyés sur leurs armes,
Ces Héros recueillis dans leur sombre douleur;
FRÉDÉRIC méditant ce qu'eût fait sa valeur,
FRÉDÉRIC attendri, fixant un œil de père
Sur ce tombeau, qu'un peuple en gémissant révère;
Quel spectacle! Et jamais un plus illustre prix
A-t-il, Enfans du Pinde, enflammé vos esprits?

Pour chanter LÉOPOLD, PHILIPPE(1) vous rassemble.
Ah! qui l'honore ainsi, sans doute lui ressemble;
Et celui qui de fleurs veut couvrir son tombeau,
Ne voit pas sans envie un dévoûment si beau.
Loin de nous désormais, loin des tems où nous sommes
Ce dur mépris des Grands pour le reste des hommes.
L'Humanité sacrée a recouvré ses droits.
Les Peuples ne sont plus étrangers à leurs Rois;
Et je crois ne plus voir, dans cet âge prospère,
Que d'heureuses Tribus, dont le chef est le père.

(1) Monseigneur Comte D'ARTOIS.

Digitized by Google

DAPHNÉ.

ROMANCE.

L'AMOUR m'a fait la peinture
De Daphné, de ſes malheurs.
J'en vais tracer l'aventure.
Puiſſe la race future
L'entendre, & verſer des pleurs.

Daphné fut ſenſible & belle,
Apollon ſenſible & beau :
Sur eux l'Amour, d'un coup d'aile,
Fit voler une étincelle
De ſon dangereux flambeau.

Daphné, d'abord interdite,
Rougit voyant Apollon :
Il approche, elle l'évite ;
Mais fuyoit-elle bien vîte ?
L'Amour aſſure que non.

Le Dieu qui vole à ſa ſuite,
De ſa lenteur s'applaudit.
Elle balance, elle héſite ;
La pudeur hâte ſa fuite ;
Le deſir la ralentit.

Digitized by Google

Il la poursuit à la trace,
Il est prêt à la saisir.
Elle va demander grace:
Une Nymphe est bientôt lasse,
Quand elle fait le plaisir.

Elle desire, elle n'ose.
Son père voit ses combats;
Et par sa métamorphose,
A sa défaite il s'oppose.
Daphné ne l'en prioit pas.

C'est Apollon qu'elle implore:
Sa vue adoucit ses maux;
Et vers l'amant qu'elle adore,
Ses bras s'étendent encore
En se changeant en rameaux.

Quel objet pour la tendresse
De ce malheureux vainqueur!
C'est un arbre qu'il caresse.
Mais sous l'écorce qu'il presse,
Il sent palpiter un cœur.

Ce cœur ne fut point sévère;
Et son dernier mouvement
Fut, si l'Amour est sincère,
Un reproche pour son père,
Un regret pour son amant.

PÉTRARQUE

Digitized by Google

PÉTRARQUE.

ROMANCE.

En s'éloignant de sa Muse,
L'amant de Laure, en ces mots,
Du rivage de Vaucluse
Fit retentir les échos :
« O toi, qui plains le délire
Où Laure a plongé mes sens,
Rocher, qu'attendrit ma lyre,
Redis encor ses accens.

En répondant à mes plaintes,
Echos, vous avez appris
Quels sont les vœux & les craintes
D'un cœur tendre & bien épris.
N'oubliez pas ce langage;
Et si Laure quelquefois
Vient rêver sur ce rivage,
Imitez encor ma voix.

Dites-lui que de ses charmes
Tous mes sens sont occupés,
Dites-lui que de mes larmes

Digitized by Google

Tous mes vers ſeront trempés.
Ma voix ne chantera qu'elle,
Mon ſouvenir ne ſera
Qu'un miroir toujours fidèle
Où l'Amour me la peindra.

Dites-lui que ſon image
Me ſuivra dans le ſommeil,
Et recevra pour hommage
Le ſoupir de mon réveil :
Que mon oreille attentive
Croira ſans ceſſe écouter
Les airs que ſa voix plaintive
Vous fit cent fois répéter.

Jurez-lui qu'en vain les Graces
Viendroient pour me conſoler,
Que les Amours ſur mes traces,
Loin d'elle auroient beau voler.
A leur troupe enchantereſſe
Je dirois dans mes douleurs :
Rendez Laure à ma tendreſſe,
Ou laiſſez couler mes pleurs.

Inſenſible à tout loin d'elle,
Rien ne flatte mes deſirs.
Je me croirois infidèle
De goûter quelques plaiſirs.

Digitized by Google

Sur une rive étrangère,
Où le deſtin me conduit,
Une eſpérance légère
Eſt le ſeul bien qui me ſuit.

Mais ſi Laure m'eſt ravie,
Si je ne dois plus la voir,
Je perdrai bientôt la vie
Quand j'aurai perdu l'eſpoir.
Puiſſe la Parque appaiſée,
Me laiſſer, après ma mort,
Préférer à l'Éliſée
Les ombrages de ce bord!

Digitized by Google

LA BERGERE DES ALPES.

ROMANCE.

Sous ces gazons, depuis deux ans, repoſe
Mon ſeul appui, mon amant, mon époux.
De ſes malheurs c'eſt moi qui fus la cauſe.
Je l'aimai trop; le ciel en fut jaloux.
De mille pleurs tous les jours je l'arroſe;
Et ce ſont-là mes plaiſirs les plus doux.

Quand ſes drapeaux voloient à la victoire,
Je le retins dans ce fatal ſéjour.
C'eſt dans mes bras qu'il oublia ſa gloire:
Pour s'en punir, il s'eſt privé du jour;
Et ſon trépas, préſent à ma mémoire,
Expie en moi le crime de l'amour.

Digitized by Google

VERS

Imités d'une Idylle de KLEIT, *Poëte Allemand.*

ELLE fuit ; un eſpace immenſe
Dérobe Thémire à mes yeux :
Ici même, ô cruelle abſence !
Ici j'ai reçu ſes adieux.
Viens-tu d'auprès d'elle, ô Zéphire ?
Oui, ſans doute, elle t'attiroit.
Viens, approche, & que je reſpire
Le ſouffle qu'elle reſpiroit.
Ruiſſeaux, ſur les pas de Thémire
Coulez à flots précipités,
Et dites-lui, que tout ſoupire
Dans les vallons qu'elle a quittés.
Dites-lui que de la prairie
Son abſence a ſéché les fleurs,
Que des bois la feuille eſt flétrie,
Que je languis, que je me meurs.
Quel heureux vallon ma Bergère
Orne-t-elle de ſes appas ?
Foulé par ſa danſe légère,
Quel gazon fleurit ſous ſes pas ?
Quel eſt le fortuné boccage,
Que ſes accens font retentir ?
Quelle fontaine a le plaiſir
De lui retracer ſon image ?

Digitized by Google

ÉPITHALAME

Pour le mariage de Mlle D. L. S. célébré à G. chez Madame M.... son amie.

Dieux des hameaux, venez, raſſemblez-vous,
L'Hymen, l'Amour, l'Amitié vous convie.
Enfin l'Amour, abjurant ſa folie,
A de l'Hymen appaiſé le courroux:
C'eſt l'Amitié qui les reconcilie;
Et c'eſt ici le lieu du rendez-vous.
Plus de dépit, plus de coquetterie,
Plus de caprice, & plus d'étourderie:
Foi mutuelle, & jamais de ces coups
Que le beau monde appelle eſpiéglerie:
Douceur d'agneau, & dans la bergerie,
Au grand jamais, nul accès pour les loups.
Dieux des hameaux, &c.

De l'âge d'or cette belle férie,
L'accord parfait des penchans & des goûts,
Se reproduit: Suzanne ſe marie;
Son cœur lui-même a choiſi ſon époux:
Mortel heureux, s'il en fut dans la vie!
Une ame tendre, un eſprit ſage & doux,
Où l'enjoument à la bonté s'allie,

Digitized by Google

Et mille attraits, & mille encore, & tous,
Sont les trésors que l'Hymen lui confie.
Dieux des hameaux, &c.

A tes côtés, fille aimable & chérie,
Vois ce bon père, honoré parmi nous,
Lui qui des arts éclairant l'industrie,
Fut quarante ans utile à sa patrie,
Et dont la gloire a fait tant de jaloux!
Vois cette mère, agitée, attendrie,
Verser des pleurs si touchans & si doux;
Vois ton amant embrasser leurs genoux.
Que de tourmens pour les yeux de l'Envie!
Dieux des hameaux, venez, rassemblez-vous.
L'Hymen, l'Amour, l'Amitié vous convie.

Amours, posez la couronne fleurie
Sur ce front calme où siége la pudeur.
Ah! si les lys expriment la candeur,
Jamais couleur ne fut mieux assortie.
Mais épargnez la tendre modestie
De la victime: elle est chère à son cœur,
Cette vertu qui protégea ses charmes:
Cette vertu, qui n'est pas sans alarmes,
Court aujourd'hui les dangers les plus grands;
Ne hâtez pas ses soupirs & ses larmes:
Il faut toujours respecter les mourans.

Digitized by Google

CHANSON

Pour Mme MARMONTEL, le jour de Sainte Adélaïde sa fête.

Air : *De la Baronne.*

D'ADÉLAÏDE
Que la fête a pour nous d'attraits !
La simple Nature y préside,
Et l'Amour y vient sous les traits
D'ADÉLAÏDE.

ADÉLAÏDE
M'a dit le secret du bonheur.
Quand mon cœur nageoit dans le vuide ;
Qu'est-ce qui manquoit à mon cœur ?
ADÉLAÏDE.

QU'ADÉLAÏDE
A bien mis le comble à mes vœux !
Qu'on me relègue en Thébaïde,
Je n'y voudrai, pour être heureux,
QU'ADÉLAÏDE.

Digitized by Google

D'ADÉLAÏDE
Les charmes triomphent du Tems;
Elle en ſuſpend le cours rapide,
Et je me retrouve au printems
D'ADÉLAÏDE.

D'ADÉLAÏDE
Qu'avec plaiſir je ſuis les loix!
Un eſprit doux, ſage & ſolide
Eclaire le mien par la voix
D'ADÉLAÏDE.

D'ADÉLAÏDE
La candeur a tout déſarmé:
Juſqu'à l'Envie au teint livide,
Tout dit du bien, tout eſt charmé
D'ADÉLAÏDE.

D'ADÉLAÏDE
Avant d'avoir vu les appas,
J'avois en ſonge une Sylphide;
La Sylphide n'approchoit pas
D'ADÉLAÏDE.

D'ADÉLAÏDE
Vous aimez l'air ſimple & décent;
Mais c'eſt dans le cœur que réſide
Le charme le plus raviſſant
D'ADÉLAÏDE.

Digitized by Google

D'ADÉLAÏDE
Je n'oſe parler qu'à demi :
L'Hymen eſt diſcret & timide ;
Mais heureux l'époux & l'ami
D'ADÉLAÏDE !

CHANSON

Pour M. l'Abbé M. le jour de S. ANDRÉ ſa fête.

Air : *Chanſons, chanſons.*

Du Lycée avec le portique,
Tout le débat philoſophique
Fut du caquet ;
Et dans les antiques uſages
On ne reconnoît les vrais ſages
Qu'à leur banquet.

C'eſt-là qu'oubliant tout ſyſtême,
Et de la Nature elle-même
Prenant leçon,
Le vin grec couloit dans leur coupe ;
Et chacun régaloit la troupe
D'une chanſon.

Digitized by Google

Ils chantoient l'amour Platonique ;
Quelquefois même un peu physique ;
Mais innocent.
Pour moi, tout me le persuade ;
Et ce qu'on dit d'Alcibiade
N'est pas décent.

Sur l'art de penser & de vivre
Ces gens-là parloient comme un livre ;
Le verre en main.
Le vrai mal étoit la tristesse ;
Le vrai bien, une jeune hôtesse ;
Et du bon vin.

Si de l'un d'eux c'étoit la fête ;
Les autres couronnoient sa tête
De pampres verts.
L'Amitié, pour lui rendre hommage ;
Entre la poire & le fromage,
Faisoit des vers.

L'on vantoit sa noble franchise ;
Sa fierté modeste & soumise
Aux loix du sort,
Sa vertu doucement austère ;
Son esprit & son caractère
Toujours d'accord.

Digitized by Google

Par un mélange inestimable ;
On voyoit en lui l'homme aimable
Dans le savant ;
Et la louange étoit complète,
Lorsqu'on lui donnoit l'épithète
De bon vivant.

Alors dans un heureux délire,
A son tour, il prenoit la lyre
D'Anacréon,
Ou la lyre encor plus charmante
Que faisoit soupirer l'amante
Du beau Phaon.

Que n'imitons-nous cet exemple ?
De l'Amitié voici le temple
Le plus sacré ;
Et si de la sagesse antique
La doctrine est mise en pratique ;
C'est par ANDRÉ.

Des Philosophes de la Grèce
Il a su prendre avec adresse
Tout le meilleur.
Mais son école favorite
Est celle de ce Démocrite,
Si fin railleur !

Digitized by Google

Comme lui, ſans croire aux atômes,
Il s'eſt délivré des fantômes
Du noir Léthé;
Et du rieur ſuivant les traces,
Lorſqu'il écrit, il voit les Graces
A ſon côté.

Quelquefois au bout de la ligne,
Il regarde la plus maligne
Qui lui ſourit.
Il en eſt une plus timide,
Qui l'a pris lui-même pour guide,
Et qu'il chérit.

CHANSON

Pour Mme de M..u le jour de ſa fête.

Air: *Depuis que j'ai vu Nanette.*

L'AMOUR ayant pris la lyre,
Dit aux Muſes l'autre jour:
Je me ſens dans le délire;
Je veux chanter à mon tour.
Vénus crut voir le myſtère,

Digitized by Google

Et dit à l'Enfant ailé :
Tu vas donc chanter ta mère ? —
Non, maman, c'eſt mon Églé.

Aux accords qu'il fait entendre,
A leur mouvement léger,
On croit voir ſur l'herbe tendre
Une Nymphe voltiger.
C'eſt ſur moi, dit Terpſicore,
Que ce portrait eſt moulé.
Non, répond l'Amour encore,
Cette Nymphe eſt mon Églé.

Bientôt ſa voix raviſſante
Célèbre un talent nouveau.
On voit la roſe naiſſante
S'animer ſous le pinceau.
La Muſe de la Peinture
Dit : rien n'a mieux reſſemblé ;
C'eſt mon art d'après nature. —
Non, c'eſt l'art de mon Églé.

Il peint la ſageſſe unie
Aux graces de l'enjoument,
Et tous les dons du génie
Joints à ceux du ſentiment.
Ah ! c'eſt Minerve qui chante ;

Digitized by Google

Le ſecret eſt révélé.—
Non, Minerve eſt moins touchante;
Et c'eſt toujours mon Églé.

Alors Vénus en colère:
Ingrat! c'eſt toi qui te plais,
Pour faire oublier ta mère,
A raſſembler tant d'attraits.
Pour lui donner ſur mes charmes
Un triomphe plus parfait,
Va mettre à ſes pieds tes armes.—
Maman, je l'ai déjà fait.

LA CEINTURE DE VÉNUS.

Air: *Il étoit une fille.*

SAVEZ-VOUS l'aventure
De ce fripon d'Amour,
Quand Célimène vint au jour?
De Vénus la ceinture
Se perdit ce jour-là:
Son fils la lui vola.... ah!

Digitized by Google

Qui m'a fait cette niche,
Dit-elle avec douleur ?
Je veux qu'on trouve le voleur ;
Je veux que l'on affiche
Que Vénus baisera
Qui le découvrira.... ah !

Pour distinguer ce voile,
Ce voile qu'on m'a pris,
Il faut savoir qu'il est sans prix.
Dans les plis de la toile
Sont cachés mille appas
Qui ne s'imitent pas.... ah !

Les charmes que recèle
Ce beau tissu de fleurs,
Sont des liens pour tous les cœurs.
En approchant de celle
Que mon voile ornera,
Un chacun l'aimera.... ah !

Sérieuse ou badine,
La raison, l'enjouement,
En elle tout sera charmant ;
Une grace divine
Toujours se mêlera
A ce qu'elle fera.... ah !

Digitized by Google

Tandis qu'elle eſt en peine ;
Son voile eſt déjà loin :
De le cacher l'Amour a ſoin.
Ce fut à Célimène
Que ce Dieu l'apporta,
Et ce don lui reſta... ah !

D'abord de ſon enfance
Il orna le berceau,
Puis il fut mis dans ſon trouſſeau.
Vénus de cette offenſe
Tout de bon ſe fâcha,
Et l'Amour dénicha.... ah !

Sur les bords de la Seine
Le voyant s'envoler,
Sa mère eut beau le rappeller ;
Auprès de Célimène
Lui-même il s'exila ;
Il n'a bougé de-là.... ah !

Digitized by Google

VERS

*A M. B** le jour de S. MICHEL sa fête.*

Il fut un tems où le jour de ta fête,
Ami charmant, je priois Saint Michel
De t'envoyer quelque jeune conquête,
Belle sans fard, simple comme Rachel.
S'il court, disois-je, après des infidelles,
Et si leur cœur lui vouloit échapper,
Beau Messager, prête-lui tes deux ailes
Pour les atteindre & les mieux attraper.
S'il rencontroit quelque fière tigresse,
Quelque démon qui ne sût que tenter,
Quelque dragon de vertu, de sagesse,
Enseigne-lui comme il faut le dompter.
Qu'il soit aimé, car c'est-là la folie.
Qu'il soit trompé du moins sans le savoir.
Si par Églé, Constance ou Rosalie
Il est quitté, car il faut tout prévoir;
Pour le sauver d'un cruel désespoir,
Fais qu'il en trouve une encor plus jolie.

Telle autrefois étoit mon oraison;
Mais j'ai changé de style, & pour raison.

Digitized by Google

Au ciel pour toi déſormais je demande
Des plaiſirs doux, tranquilles, innocens:
C'eſt ton verger que je lui recommande,
Tes bois touffus, tes eſpaliers naiſſans,
Tels ſont les vœux que j'adreſſe à ton ange;
Ceux-là ſont purs, généreux, ſans mélange,
C'eſt pour toi ſeul qu'ils lui ſont adreſſés.
Mais en voici de plus intéreſſés :
C'eſt qu'au-delà des jours que je dois vivre,
Par la ſanté les tiens ſoient prolongés;
Qu'ils ſoient ſereins, paiſibles, dégagés
Des noirs ſoucis que j'ai vus te pourſuivre;
Que de ton cœur les ingrats ſoient exclus;
Que de ce cœur jamais rien ne m'efface;
Et, s'il ſe peut, que la première place
Y ſoit donnée à qui t'aime le plus.

Digitized by Google

ÉPITAPHE
DU MARÉCHAL DE SAXE

A COURTRAI Fabius, Annibal à Bruxelles,
Sur la Meuse Condé, Turenne sur le Rhin,
Au Léopard farouche il imposa le frein,
Et de l'Aigle rapide il abattit les ailes.

VERS

Ecrits in-promptu dans le pavillon du palais Bourbon, sur la table du cabinet.

AINSI Mars descendant du char de la Victoire;
Dans les bras de Vénus respiroit à Paphos.
C'est la loi du destin favorable aux Héros,
Que pour eux les plaisirs soient le prix de la gloire:
Les Arts doivent à leur repos
Le même soin qu'à leur mémoire.

Digitized by Google

VERS

*A Mme la Marquise de M**, chez qui j'avois laissé ma canne.*

Deux aveugles vous sont connus.
L'un d'eux va sans bâton, c'est celui de Cythère ;
Et qu'il suive M**, ou qu'il suive Vénus,
Il croit toujours suivre sa mère.
Mais quand il auroit ses deux yeux,
Il s'y tromperoit encor mieux.
L'autre aveugle, c'est Bélisaire.
Il avoit un bâton, qu'à son Historien
Il a légué, n'ayant plus rien
Qu'il pût lui donner pour salaire.
Or son imprudent légataire
A laissé ce bâton au palais des Plaisirs ;
Et la perte n'est pas légère.
Mais comme il emportoit des regrets, des desirs ;
Le reste ne l'occupoit guère.

Digitized by Google

L'AMOUR VENGÉ,

*VERS à Madame de M**.*

L'AMOUR plaisanté par les Graces
Pour un cœur qu'il avoit manqué,
De leur mépris fut si piqué,
Qu'à l'instant il cessa de voler sur leurs traces.
J'ai partagé, dit-il, tous mes dons entre vous,
Mes regards, mon sourire, & mon tendre langage;
Mais de ces dons cessez de tirer avantage:
Je n'ai, pour vous punir, qu'à les rassembler tous.
De cette vengeance sévère
Quel fut le fruit? Tu vis le jour.
Églé, qui croiroit que l'Amour
T'auroit fait naître en sa colère?

RÉPONSE

A une Epigramme de PIRON contre Bélisaire.

LE vieil auteur du cantique à P***,
Le cœur contrit s'en alloit à la Trape
Pleurer les maux qu'il avoit fait jadis.

Digitized by Google

Son Directeur lui dit : bon Métromane ;
C'est bien assez d'un plat *De profundis* (1).
Rassure-toi : le bon Dieu ne condamne
Que des vers doux, faciles, arrondis
Et faits pour plaire à ce monde profane.
Ce qui séduit, voilà ce qui nous damne.
Les Rimeurs durs vont tous en Paradis.

VERS

Ecrits du château de L. T.

NON, ne croyez pas que la vie
Soit si douce aux lieux où je suis.
On n'y connoît pas les ennuis ;
Mais on y connoît bien l'envie !
C'est-là le péché favori
Et du Parnasse & de Cythère ;
Et moi-même, à ne vous rien taire,
Je suis plus jaloux d'un mari,
Que Le Franc ne l'est de Voltaire.

(1) Piron venoit de faire une paraphrase du *De profundis*, insérée dans le Mercure.

Digitized by Google

VERS

Sur Meſdemoiſelles d'ESCAJEUL.

DES trois Graces un jour je traçois le tableau ;
Et variant les traits de ce grouppe ſi beau,
A l'une je donnois un air tendre & ſenſible ;
A l'autre un air piquant & fin,
Et ce ſourire imperceptible
Qui décèle un eſprit malin ;
A l'autre un air vif & folâtre ;
Mais à toutes les trois de ſi touchans attraits,
Qu'en voyant ſous ma plume éclorre ces portraits,
Nouveau Pigmalion, j'en étois idolâtre.
Eh quoi ! me dit l'Amour, tu crois être le ſeul
Qui te fais de mes ſœurs une image fidelle ?
Leurs trois vivans portraits ſont peints chez d'Eſcajeul,
Et Vénus pour la mère a ſervi de modèle.

Digitized by Google

VERS

A M. de L. P. le jour de S. Alexandre, ſa fête.

1748.

VIVE à jamais, vive ALEXANDRE!
Non celui que l'Aſie en cendre
Par crainte éleva juſqu'aux cieux.
Il eſt mort; des cieux on le chaſſe:
Ce n'eſt plus qu'un ambitieux
Qui n'eut de grand que ſon audace,
Plus digne de remplir ſa place
Au rang des fous qu'au rang des Dieux.
Non celui dont nos bons aieux
Ont canoniſé la grimace.
Il fut Pape, il eſt ſaint, tant mieux.
Mais ce ſaint-là n'eſt pas des nôtres;
Et dans le ciel eût-il l'honneur
D'être aſſis parmi les Apôtres,
Ce qu'il a fait pour ſon bonheur,
N'eſt rien pour le bonheur des autres.
Mais vive un ALEXANDRE attentif, complaiſant,
Héros de l'amitié, Pontife de la table,
Qui fait ſa gloire d'être aimable,

Digitized by Google

Son bonheur d'être bienfaiſant.
Pour lui pas un mot de légende,
Pas une niche au Panthéon;
Mais ceint de la double guirlande
De Térence & d'Anacréon,
Sans bataille & ſans oraiſon
Le plaiſir le mène à la gloire.
Sa maiſon ſert de temple aux filles de mémoire;
Leur temple devient ſa maiſon.
Au diable le brigand terrible
Qu'en tremblant encor nous nommons.
Que l'Alexandre des ſermons
Reſte au ciel oiſif & paiſible.
Vive l'Alexandre ſenſible
Qui nous aime & que nous aimons.

CHANSON

*A Mademoiſelle C***.*

1748.

J'AI vu de notre Roi
La Cour & l'équipage.
Tiens, Liſette, avec toi,
J'aime mieux le village.

Digitized by Google

Loin du brillant fracas
De la grandeur ſuprême ;
Ton berger, dans tes bras,
N'eſt-il pas Roi lui-même ?

Qu'on s'enivre à loiſir
D'une gloire importune :
Nous avons le plaiſir ;
Il vaut bien la fortune.

Ceint des myrthes fleuris
Que tu cueillis toi-même,
Je vois avec mépris
Le plus beau diadême.

L'art s'épuiſe à la Cour
Pour les plaiſirs du maître ;
La Nature & l'Amour
Sous nos pas les font naître.

Mon Louvre eſt un berceau ;
Mon ſceptre une houlette,
Mon empire, un troupeau
Et le cœur de Liſette.

Je vis loin des grandeurs ;
Mais près de ma maîtreſſe :
Je n'ai point de flatteurs,
Mais ſon chien me careſſe.

Digitized by Google

CHANSON.

Il faut aimer. Une triſte ſageſſe
Pourſuit une ombre en cherchant le vrai bien.
Ce bien ſi doux, qu'elle promet ſans ceſſe,
Pour le trouver il n'eſt qu'un ſeul moyen :
Il faut aimer, &c.

Le ſeul amour donne un prix à la vie :
On n'en jouit que ſous ſes douces loix.
Bergers amans, un Roi vous porte envie ;
Vous n'enviez jamais le ſort des Rois.
Le ſeul amour, &c.

Avant d'aimer on ne vit point encore :
Dans le repos le cœur eſt engourdi.
Du vrai bonheur le deſir eſt l'aurore ;
Et le plaiſir en eſt le plein midi.
Avant d'aimer, &c.

Froide Raiſon, eſt-ce à tort qu'on t'oublie ;
Pour ſe livrer au délire amoureux ?
Comment peut-on accuſer de folie
L'art d'être aimable, & le ſoin d'être heureux ?
Froide Raiſon, &c.

Digitized by Google

Il faut aimer. La Nature indulgente
Nous donne à tous cette sage leçon.
Au fond du cœur, Iris, sa voix touchante
Vous dit tout bas, bien mieux que ma chanson;
Il faut aimer, &c.

CHANSON.

Voilà le prix
Des soins que de l'Amour j'ai pris;
Quand il est venu,
Comme un enfant inconnu,
Nu.
« Je suis un orphelin,
(Me disoit en pleurant le malin);
Prends pitié de mon sort,
Vois mes pleurs,
Je me meurs,
Je suis mort ».
A cette voix
Je m'attendris, je le reçois:
Mon crédule cœur
N'a point, de ce Dieu trompeur,
Peur.

Digitized by Google

Sans carquois, sans flambeau ;
Il étoit si touchant & si beau !
Pour m'en imposer mieux,
Il avoit un bandeau sur les yeux.
Je m'y livrai,
De son poison je m'enivrai ;
Depuis ce jour-là
Un feu caché me brûla,
Là.

CHANSON

Sur un air du Maréchal.

On dit que l'Amour me guette
Pour me voler mon bien,
A moi qui n'ai que ma houlette,
Mes troupeaux & mon chien ;
Mais l'Amour est un enfant,
Et Colin qui me défend,
Ne me laisse point seulette ;
Mon fidèle Berger,
Si ce petit Dieu m'inquiète,
Promet de me venger.
Pour me garder de l'Amour,
Il veillera nuit & jour

Digitized by Google

Sur le trésor de Lisette ;
Ce trésor est le sien.
Moi, mes moutons & ma musette ;
Tout n'est-il pas son bien ?

CHANSON

Pour la fête d'une SUSANNE.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

LES Dieux buvant à table ronde,
Amis, dit l'un d'eux, voulez-vous
Reprendre faveur dans le monde,
Et qu'on y parle un peu de nous ?
Aux plus aimables des mortelles
Faisons tous quelque joli don.
L'on n'y réussit que par elles,
Et leur voix y donne le ton.

Moi, dit l'Amour, à la plus belle
Je fais présent d'un de mes traits,
Et d'une fraîcheur naturelle
Qui rende immortels ses attraits.

Digitized by Google

L'Amitié dit qu'à la plus tendre
Elle donnoit ſes nœuds de fleurs ;
Et qu'elle auroit, ſans y prétendre,
Le choix & l'empire des cœurs.

Vénus à la plus amuſante
Fit préſent des plus doux appas ;
Et d'une grace complaiſante
Pour accompagner tous ſes pas.
Minerve offrit, pour la plus ſage,
Un égide où les traits du ſort
S'émouſſeroient tous au paſſage,
Et ſe briſeroient ſans effort.

A celle dont l'eſprit ſolide
Brille de l'éclat le plus pur,
A celle dont le goût décide
Par le ſentiment le plus ſûr,
Je veux, dit le Dieu de la lyre,
Adreſſer mes vœux & mes chants :
C'eſt le cœur qui me les inſpire ;
Les plus vrais ſont les plus touchans.

Qui fut chargé de ce meſſage ?
Ce fut l'aimable Vérité.
De ces dons le juſte partage
Fut remis à ſon équité.

Digitized by Google

A les placer elle s'empresse ;
Mais bientôt ayant deviné
Qu'ils avoient tous la même adresse ;
A Sufanne elle a tout donné.

L'AIMANT,

CHANSON.

De l'amour faire un badinage ;
C'est bien la plus sûre façon ;
Mais d'une si bonne leçon
Est-il aisé de faire usage ?
Tout doucement on forme un engagement ;
Pour nous la femme est un aimant.

On se fait un plan d'être sage ;
On veut jouir sans se livrer,
Goûter de tout sans s'enivrer,
Servir l'Amour sans esclavage ;
Tout doucement ce beau projet se dément ;
On sent l'attrait de son aimant.

On a vu Thémire au passage ;
Sans le vouloir on s'en souvient ;

Digitized by Google

Le soir son image revient,
Le matin encor son image.
Tout doucement on soupire en la nommant ;
Le cœur reconnoît son aimant.

On veut être admis chez Thémire,
A son papa l'on fait accueil ;
On va le voir, & d'un coup-d'œil
On peint ce que l'on n'ose dire.
Tout doucement le desir en mouvement
Voltige autour de son aimant.

On affecte un ton de sagesse ;
A la mère on parle raison :
On est l'ami de la maison ;
Au petit chien l'on fait caresse.
Tout doucement, sous l'air de l'amusement ;
L'on attire à soi son aimant.

D'une main timide & tremblante
De Thémire on presse la main ;
Deux soupirs croisés en chemin,
Font rougir l'amant & l'amante.
Tout doucement l'on dit un mot seulement.
L'on voit s'émouvoir son aimant.

Laissez-moi, vous dit la friponne ;
Conduire le fil du roman ;

Digitized by Google

Faites votre cour à maman,
Et ménagez sur-tout ma bonne.
Tout doucement on attend l'événement.
L'espoir est un nouvel aimant.

Sur Thémire en vain chacun veille;
Elle échappe à l'œil le plus fin:
Argus s'endormit à la fin;
Mais l'Amour jamais ne sommeille.
Tout doucement il arrive au dénoûment.
Le cœur s'attache à son aimant.

Digitized by Google

PAROLES

D'UN DUO DE LA GARDE.

Sur un air de chaſſe.

Eh quoi ! tout ſommeille !
Amis, qu'on s'éveille.
Au bruit du cor
Peut-on dormir encor ?
Dieu de la molleſſe,
Sommeil, je te laiſſe :
Pour un Chaſſeur
Tu n'as point de douceur.

Eſt-il, pour un cœur,
Rien que n'efface
L'amour de la chaſſe ?
Plein de ſon ardeur,
On franchit les guérets ;
On parcourt les forêts,
On eſt toujours frais.
Qu'elle a d'attraits !
Eh quoi ! tout ſommeille ! &c.
De Vénus même
La Beauté ſuprême,

Digitized by Google

Au Chaſſeur qu'elle aime
Donne en vain des loix.
La trompe ſonne ;
Il part, l'abandonne,
Et ſourd à ſa voix
Il eſt dans les bois.
Eh quoi ! tout ſommeille ! &c.

C'eſt lorſque nous avons mis le cerf aux abois ;
Qu'il faut entendre
Vanter nos exploits.
Qu'Amour en ce moment vienne dicter ſes loix ;
On devient tendre,
On cède à ſa voix.
La Beauté, de ſes droits
Ne perd rien pour attendre ;
Un Chaſſeur vigoureux
N'eſt point un amant langoureux.

Digitized by Google

PAROLES
D'UN DUO DE LA GARDE.

AIMONS, buvons
Tandis que nous vivons.
La Parque file, & de ſa main
Le fuſeau peut tomber demain :
Le tems qui paſſe en vains deſirs,
Eſt un larcin fait aux plaiſirs.
C'eſt à Bacchus, c'eſt à Cypris
Que nos beaux jours doivent leur prix.
Sans cet accord,
On ne vit plus, on rêve, on dort.
Dans la langueur
Dois-je laiſſer mon cœur ?
Pourquoi ne me couronner pas
Des fleurs qui naiſſent ſous mes pas ?
Si des ſens l'uſage eſt un mal,
Le ciel nous fit un don fatal.
Non, s'il défendoit d'en uſer,
Il eût ſu nous les refuſer.
Aimons, buvons, &c.

Digitized by Google

AGAR ET ISMAEL,

DRAME LYRIQUE

FAIT POUR LE CONCERT SPIRITUEL.

Digitized by Google

ARGUMENT.

Sara voyant le fils d'Agar, l'Égyptienne, jouer avec son fils Isaac, dit à Abraham : « Chassez d'ici cette servante & son enfant ; car le fils de ma servante ne doit point partager votre héritage avec mon fils ». L'amour d'Abraham pour le fils d'Agar souffrit impatiemment ce langage. Mais Dieu lui dit : « N'accuse point Sara de dureté envers ton fils & ta servante ; écoute, & fais tout ce qu'elle dira ; car ce sera son fils Isaac qui donnera son nom à ta postérité. Quant à l'enfant de ta servante, j'en ferai le Chef d'un grand Peuple, à cause qu'il est ton sang ». Abraham se leva au point du jour, il prit un pain & une urne (1) remplie d'eau, & en ayant chargé l'épaule d'Agar, il lui remit son fils & la renvoya.

Agar s'en alloit, errant dans la solitude de Bersabée ; & l'eau de l'urne étant consumée, elle laissa son enfant sous un arbre ; & s'éloignant de lui, elle alla s'asseoir à une portée de flèche ; car elle disoit en elle-même : « Je ne veux point voir mourir mon enfant ». Mais se tenant vis-à-vis de l'arbre, elle pleuroit & jettoit des cris. Dieu fut touché des plaintes de l'enfant ; & un Ange, du haut du ciel, appela Agar, & lui dit : « Que fais-tu Agar ? Ne crains rien ; car de ce lieu où est ton enfant, sa voix s'est élevée jusqu'au ciel, & Dieu l'a entendue. Lève-toi, prends ton fils, & le conduis par la main ; car il est destiné à être le Chef d'un grand Peuple ». Alors, Dieu ayant ouvert les yeux d'Agar, elle vit une source d'eau ; elle y alla puiser, & donna à boire à son fils. Depuis ce moment elle fut avec lui, l'éleva, le vit croître ; & dans la solitude, où il habitoit avec elle, il devint un chasseur. (Gen. ch. 21.)

(1) Le texte sacré dit, *une Outre*.

Digitized by Google

AGAR ET ISMAEL.

PREMIÈRE PARTIE.

SCENE PREMIERE.

ABRAHAM, *seul.*

L'INSTANT fatal approche. O mon cher Ismael!
Et toi, sa mère, & toi, femme sensible & tendre,
Sans mourir pourrez-vous l'entendre
Cet adieu pour vous si cruel?
Toi, qui de leur exil m'as porté la sentence;
Soutiens mon ame, ange du ciel.
Du foible cœur d'un père affermis la constance.

SCENE II.

ABRAHAM, AGAR.

ABRAHAM.

FIDELLE Agar, il faut nous séparer!
Je cède en gémissant aux larmes d'une épouse.

AGAR.

De son esclave, hélas! peut-elle être jalouse?

Digitized by Google

ABRAHAM.

Le Ciel en ſa faveur vient de ſe déclarer.

AGAR.

Il eſt donc vrai, cruel? il faut nous ſéparer!

ABRAHAM.

Eloignez cet enfant, dont la foible innocence
N'a plus que le ciel pour appui.

AGAR.

Que je vais pleurer ſa naiſſance!

ABRAHAM.

Dieu veillera ſur vous, Dieu veillera ſur lui.

AGAR.

AIR.

Ce Dieu veut-il qu'on délaiſſe
L'innocence, la foibleſſe?
Ah! nos jours ſont dans ſa main;
Attendez qu'il en diſpoſe.
Eſt-ce lui qui vous impoſe
Le devoir d'être inhumain?
Non, il n'eſt pas poſſible
Que le ciel inflexible
Se plaiſe à mon malheur.
Non, il n'eſt pas poſſible
Qu'il vous rende inſenſible
Aux cris de ma douleur.

Digitized by Google

ABRAHAM.

Sans interroger sa justice,
C'est à nous de fléchir, c'est à nous d'adorer.
Des rigueurs de ses loix il permet qu'on gémisse;
Mais il défend d'en murmurer.

AGAR.

O mon fils! mon cher fils!

ABRAHAM (*à part.*)

Je me sens déchirer.

DUO.

ABRAHAM.

Enfant d'une mère
Qui me fut bien chère,
Reçois de ton père
Ce dernier adieu.

AGAR.

Enfant de colère,
Quelle est ta misère!

ENSEMBLE.
Tu n'as plus de père,
C'en est fait, ô Dieu!
ABRAHAM.
Reçois de ton père
Ce dernier adieu.

Digitized by Google

AGAR.

Hélas! en quel lieu
Te conduit ta mère!

ABRAHAM.

Reçois de ton père
Ce dernier adieu.

AGAR.

Quel funeſte adieu!

ABRAHAM.

ENSEMBLE.
A ta loi ſévère
Je cède, ô mon Dieu!

AGAR.

Pour ſa tendre mère
Quel ſupplice, ô Dieu!

SCENE III.

AGAR, & autres Eſclaves d'Abraham.

AGAR.

IL s'éloigne, il me livre à ma douleur profonde.
Que deviendrai-je, hélas! me voilà ſeule au monde.

CHŒUR.

Quoi! ſans pitié! quoi! pour jamais
L'aimable Agar nous eſt ravie!

Digitized by Google

AGAR.

A mon deſtin je me ſoumets.
Vous l'avez vu digne d'envie.
Qu'il eſt changé !

CHŒUR.

Quoi ! pour jamais
L'aimable Agar nous eſt ravie !

AGAR.

A mon deſtin je me ſoumets.

CHŒUR.

Qui prendra ſoin de votre vie ?
O tendre mère ! ô foible enfant !

AGAR.

A mon fils on ôte la vie ;
Et de me plaindre on me défend.
Adieu, mes fidelles compagnes.

LES ESCLAVES.

Quoi ! ſans pitié, quoi ! pour jamais !

AGAR.

A mon deſtin je me ſoumets.

CHŒUR.

Tous les échos de nos montagnes
Vont retentir de nos regrets,

AGAR.

Adieu, mes fidelles compagnes,
Il faut vous quitter pour jamais.

Digitized by Google

SCENE IV.

ABRAHAM, *seul.*

C'EN est donc fait! Elle est partie!
Son aimable douceur ne s'est point démentie.

AIR.

Ah! je succombe à mes douleurs.
Tout mon courage m'abandonne.
O Dieu qui vois le fond des cœurs,
A ma foiblesse, hélas, pardonne!
Ne t'offense pas de mes pleurs.
Plus la victime m'est chère,
Plus elle est digne de toi.
Mais pardonne, je suis père;
Mes pleurs coulent malgré moi.
Je suis homme, je suis père.
Mes pleurs coulent malgré moi.

Digitized by Google

SECONDE PARTIE.

SCENE PREMIÈRE.

AGAR & ISMAEL dans la solitude.

AGAR.

DANS cette vaste solitude,
Ah! cher enfant! plus de secours.
Une accablante lassitude
De tes jours & des miens va terminer le cours.
Cette urne est épuisée, & ma soif se rallume;
Un soleil brûlant nous consume;
Et son ardeur a fait tarir
Le sein qui devoit te nourrir.
Les bras défaillans de ta mère
Ne peuvent plus te soutenir.
O mon fils! pardonne à ton père!
Le moment n'est pas loin. Nos tourmens vont finir.
Sous ces tristes cyprès repose-toi, respire.
Son regard me pénètre, & sa voix me déchire!

Digitized by Google

AIR.

Non, je ne puis le voir souffrir.
Je m'éloigne avant qu'il expire,
Et loin de lui je vais mourir.
Grand Dieu! que mon dernier soupir
Porte jusqu'à toi ma prière.
Regarde, avec des yeux de père,
Un innocent prêt à perir;
Et que je meure la première,
Si je ne puis le secourir.

SCENE II.

AGAR, ISMAEL, UN ANGE.

L'ANGE.

REVIENS, fidelle Agar, & reprends l'espérance.
Dieu protège ton fils: respire en assurance,
Dieu commande à la Mort; la Mort va s'éloigner.
Vois jaillir du rocher cette onde salutaire.
Que ton enfant s'y désaltère.
Sur un peuple nombreux cet enfant doit régner.
Au roseau ployé par l'orage
Dieu se plaît à servir d'appui.
Les malheureux trouvent en lui
Le port au moment du naufrage.

Au

Au cri plaintif
De l'innocence,
Il eſt nuit & jour attentif;
Sur l'orphelin foible & craintif
Il fait éclater ſa puiſſance.
Au cri plaintif
De l'innocence;
Il eſt nuit & jour attentif.

AGAR.

Ah, cher enfant! tu te ranimes;
Je me ſens revivre avec toi.
Ton père a ſignalé ſa foi;
Mais Dieu pardonne à ſes victimes.
Ah, cher enfant! tu te ranimes;
Je me ſens revivre avec toi.
De mon fils Ange tutélaire,
Portez mes vœux à l'Eternel;
Offrez-lui l'encens d'une mère.

L'ANGE.

Les vœux de l'amour maternel
Sont bien aſſurés de lui plaire!

AGAR.

De mon fils Ange tutélaire,
Portez mes vœux à l'Eternel.

ENSEM.

L'ANGE.

Il n'eſt point de vœux qu'il préfère
Aux vœux de l'amour maternel.

Voyez dans ce lieu solitaire
Tout un Peuple accourir sous les loix d'Ismaël.

SCÈNE III.

AGAR, ISMAEL, Peuple de chasseurs.

CHŒUR.

VIVEZ, aimable enfant,
Roi que le Ciel nous donne,
Vous, que sa main couronne,
Vous, que son bras défend.

Qu'il égale en croissant
Le cèdre des montagnes.
Qu'il soit juste & puissant.
Qu'il soit pour nos campagnes
Comme un astre naissant.

AGAR (*avec le chœur*).

O Dieu juste & puissant!
Tu soutiens l'innocent;
Par-tout tu l'accompagnes
O Dieu juste & puissant!

FIN.

5342 NO 1

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.